



EXERCICES DE LA FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION

## **QU'EST-CE QUI RÉSISTE AU CHOC DU TEMPS ?**



RIMINI 2019



# QU'EST-CE QUI RÉSISTE AU CHOC DU TEMPS ?

---

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ  
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2019

En couverture : *Le Christ dans les limbes ressuscite les élus.*

L'image de la descente dans les limbes appartient à un cycle de fresques de la fin du XV<sup>e</sup> siècle dans la chapelle Saint-Sébastien à Lanslevillard, en Haute-Savoie. Le Christ, vainqueur de la mort représentée par le diable écrasé sous les portes des Enfers, fait sortir du royaume des morts les défunts, conduits par Adam. Certains détails sont particulièrement remarquables : la nudité des défunts, identique à celle des enfants à la naissance, puis la joie de leurs visages, qui contraste, elle, avec les pleurs des nouveau-nés, car ils sont conscients que la vie à laquelle ils sont sur le point d'accéder est la vie éternelle. Enfin, le détail de Jésus saisissant Adam par le poignet, et non par la main. Le poignet est l'endroit du corps humain où l'on perçoit la vie, et le Christ redonne la vie. Adam ne s'accroche pas au Christ, mais se laisse saisir par lui, dans un geste d'humilité totale.

*« À l'occasion de la session d'Exercices spirituels qui réunit à Rimini les membres de la Fraternité de Communion et Libération, accompagnés cette année par le thème évocateur "Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?", le Souverain Pontife adresse ses cordiales salutations, en formulant le vœu que la mémoire du sacrifice du Christ et Son incarnation dans l'histoire soient l'aide concrète offerte par Dieu le Père pour dépasser toute adversité et la médiocrité du temps présent. Le pape François invite à scruter les signes des temps et à reconnaître dans les multiples histoires de sainteté l'occasion de construire Sa demeure dans le monde, et il vous envoie de tout cœur, par l'intercession de la Vierge Marie, la bénédiction apostolique implorée, en l'étendant volontiers à tous les participants, à leurs proches et au mouvement tout entier. »*

**Cardinal Pietro Parolin**, Secrétaire d'État de Sa Sainteté,  
12 avril 2019

# *Vendredi 12 avril, le soir*

*À l'entrée et à la sortie :*

*Ludwig von Beethoven, Symphonie n°7 en la majeur, op. 92,*

*Herbert von Karajan – Berliner Philharmoniker*

*« Spirto Gentil » n°3 – Deutsche Grammophon*

## ■ INTRODUCTION

**Julián Carrón**

Nous ne sommes peut-être jamais arrivés ici aussi conscients de ne pas être capables de faire durer ce qui nous arrive de beau dans la vie. Et nous n'avons sans doute jamais été aussi conscients d'avoir besoin de quelqu'un qui résiste au choc du temps en répondant à notre besoin infini de durabilité.

Demandons donc l'Esprit, le seul qui puisse tenir, et qui réponde à tout le désir de plénitude qui nous constitue.

*Discendi, Santo Spirito (Viens, Esprit-Saint)*

Je commence par lire le message que nous a envoyé le Saint-Père : « À l'occasion de la session d'Exercices spirituels qui réunit à Rimini les membres de la Fraternité de Communion et Libération, accompagnés cette année par le thème évocateur "Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?", le Souverain Pontife adresse ses cordiales salutations, en formulant le vœu que la mémoire du sacrifice du Christ et Son incarnation dans l'histoire soient l'aide concrète offerte par Dieu le Père pour dépasser toute adversité et la médiocrité du temps présent. Le Pape François invite à scruter les signes des temps et à reconnaître dans les multiples histoires de sainteté l'occasion de construire Sa demeure dans le monde, et il vous envoie de tout cœur, par l'intercession de la Vierge Marie, la bénédiction apostolique implorée, en l'étendant volontiers à tous les participants, à leurs proches et au mouvement tout entier. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté ».

### **1. Une question qu'on ne peut éliminer**

J'ai été très surpris par l'intérêt qu'a suscité la question proposée en titre de ces journées communes : « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? ». On le voit au nombre de contributions que vous avez envoyées : deux-mille. Je vous suis vraiment reconnaissant pour l'aide que vous m'apportez pour notre chemin commun. C'est ce qui s'est passé déjà avec les étudiants qui, face à la même

question, ont fortement réagi. Mais pour nous qui sommes adultes, la question revêt une plus grande portée, parce que nous avons plus de temps et plus d'histoire derrière nous, et donc plus d'éléments de réponse. Pour cette raison, nous avons décidé de placer la même question au cœur des Exercices de la Fraternité, parce que nous avons à effectuer la même vérification.

Pour beaucoup d'entre vous, recevoir la question a été source de surprise et a suscité avant tout de la gratitude : « Je me suis sentie pleine d'une immense gratitude », écrit une personne. Ou une autre : « Permetts-moi de te remercier pour cette question, que tu as voulu partager avec chacun de nous. Cela nous a rendu la conscience que chacun de nous est une partie du charisme qui a touché notre vie, qui nous amène à être ici maintenant pour prendre au sérieux ta question ». Et une autre encore : « J'attends les prochains Exercices avec une immense gratitude. Mon cœur, même s'il est souvent las, attend. Qu'attend-il ? De L'entendre à nouveau parler, parce que rien d'autre ne remplit mon cœur de cette manière, rien d'autre n'interpelle ma raison de cette manière, rien d'autre n'exalte mon humanité de cette manière ! Quelle grâce m'a été donnée ! ».

L'intérêt qu'a soulevé la question chez beaucoup d'entre vous est le signe que celle-ci n'a pas été perçue comme quelque chose d'abstrait, mais comme une interrogation existentielle, qui a touché un nerf à vif en nous, rencontrant une question essentielle de la vie, à laquelle on ne peut échapper. L'intérêt témoigné indique combien nous ressentons l'urgence d'avoir quelque chose qui dure. Et c'est d'autant plus surprenant que nous vivons dans une société liquide, et que nous devrions donc être habitués au fait que rien ne dure. En effet, si l'on regarde la situation et le style de vie qui caractérisent beaucoup d'entre nous, jeunes et adultes, on constate une labilité, une instabilité, un bal continu de perceptions opposées. Nous sommes souvent en proie à un tourbillon d'affects, de sentiments, où tout se construit et se démonte toujours très rapidement, si bien que nous sommes facilement en proie à la déception. Rien ne semble tenir, le temps consume et vide tout ; ce qui est arrivé hier perd son emprise et la fascination qu'il exerce sur nous.

Gaber le disait déjà dans la chanson *Illogica allegria* : « Je sais du monde, et aussi du reste / je sais que tout tombe en ruine ». <sup>1</sup> Vasco Rossi lui fait écho : « Rien ne dure, rien ne dure / Et tu le sais ». <sup>2</sup>

Mais si rien ne dure, pourquoi ne pas s'en satisfaire, pourquoi tenter, au contraire, d'appriivoiser ou d'anesthésier l'urgence en recourant à des cachets, comme Houellebecq avec le personnage de son dernier roman ? La sérotonine,

<sup>1</sup> « L'illogica allegria » [L'illogique allégresse], paroles de A. Luporini, musique de G. Gaber, 1981-1982, © Éditions CURCI.

<sup>2</sup> « Dannate nuvole » [Maudites nuages], paroles et musique de V. Rossi, 2014, © EMI.

écrit-il, « est un petit comprimé blanc, ovale, sécable. Il ne crée, ni ne transforme ; il interprète. Ce qui était définitif, il le rend passager ; ce qui était inéluctable, il le rend contingent. Il fournit une nouvelle interprétation de la vie – moins riche, plus artificielle, et empreinte d’une certaine rigidité. Il ne donne aucune forme de bonheur, ni même de réel soulagement, son action est d’un autre ordre : transformant la vie en une succession de formalités, il permet de donner le change. Partant, il aide les hommes à vivre, ou du moins à ne pas mourir – durant un certain temps. La mort, cependant, finit par s’imposer, l’armure moléculaire se fendille, le processus de désagrégation reprend son cours ».<sup>3</sup>

La question de ces Exercices ne peut être supprimée, elle revient, dans sa dimension absolument inévitable. « Encore que ce drame [de la vie] puisse être qualifié de jeu, et légèrement pris par toute espèce de sceptiques ou d’heureux ignorants – il est le *seul*. Et l’on n’en peut sortir sans quitter, du même pas, la vie. C’est pourquoi le drame est sérieux ; et notre vie n’est pas une farce, pour la simple raison qu’elle est unique, et qu’on ne peut changer de rôle : on peut seulement refuser de jouer. »<sup>4</sup>

## 2. Prendre au sérieux la question est le premier geste d’amitié

Le premier geste d’amitié envers soi-même et entre nous est de ne pas censurer cette question, de la prendre au sérieux. Le premier geste d’amitié du malade envers soi-même consiste à prendre au sérieux sa maladie. C’est simple. De même, si tu as un ami malade, le premier geste d’amitié à son égard est de l’inviter à prendre soin de lui. Au contraire, se laisser aller manifeste un manque d’affection envers soi-même.

Ainsi, dans la toute première page de son livre *Alla ricerca del volto umano*, don Giussani nous met en garde : « L’obstacle suprême sur notre chemin humain est la “négligence” du moi ». La première étape, alors, d’un chemin humain est le « contraire de cette “négligence” », à savoir un « intérêt pour son propre moi », pour sa propre personne. Un intérêt qui pourrait sembler aller de soi, « mais il n’en est rien » : il suffit d’observer notre comportement habituel pour voir « quels grands espaces vides s’ouvrent dans le tissu quotidien de notre conscience, et quel égarement de mémoire ».<sup>5</sup>

La première condition que rappelle don Giussani est donc cette affection envers soi-même, comme premier geste d’amitié pour nous-mêmes. « Si cette [...] affection pour l’humain – non pas l’affection pour l’humain comme ob-

<sup>3</sup> M. Houellebecq, *Sérotonine*, Flammarion 2019, p. 346.

<sup>4</sup> D. de Rougemont, « La définition de la personne », *Esprit*, décembre 1934, p. 373.

<sup>5</sup> L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Rizzoli, Milan 1995, p. 9.



jet esthétique, observé et traité de manière poétique, mais l'affection humaine comme attachement plein d'estime et de compassion, de pitié, envers soi-même, l'affection au sens d'avoir pour soi-même un peu de cet attachement que ta mère avait pour toi particulièrement quand tu étais petit (et même maintenant que tu es grand) – s'il n'y a pas un peu de cela en nous, envers nous-mêmes, c'est comme si manquait le terrain sur lequel construire. »<sup>6</sup>

Par conséquent, « la première condition pour que [...] le mouvement comme événement [...] se réalise [...] est précisément ce sentiment de notre propre humanité : l'“affection pour soi-même” ». <sup>7</sup> « Voilà le commencement, écrit Etty Hillesum, le tout premier commencement : se prendre au sérieux. [...] Il s'agit d'ailleurs d'un travail que l'on peut accomplir sur ses semblables : les ramener toujours vers eux-mêmes, les accueillir et les retenir dans leur fuite vis-à-vis d'eux-mêmes et les prendre alors par la main pour les raccompagner jusqu'à leurs propres sources. »<sup>8</sup>

Seul celui qui ne censure pas la question, parce qu'il expérimente une affection pour lui-même, est en mesure de la poser aux autres. L'ami authentique est donc celui qui pose la question, comme don Giussani nous l'a posée : « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? ».<sup>9</sup> C'est une question qui nous force à être nous-mêmes et ne nous laisse pas glisser vers le néant. Beaucoup d'entre vous l'ont écrit. Je lis seulement quelques-unes de vos contributions : « Merci de m'avoir réveillé de ma torpeur en m'envoyant la question : “Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?” ». « J'ai pensé que la question que tu as posée pouvait vraiment se poser à moi, et non être “faite en l'air...” », en pensant comme d'habitude qu'il y aurait bien quelqu'un pour répondre. » « Merci pour ta question, qui me “poursuit” depuis que je l'ai lue, sans me laisser en paix. Merci, vraiment, pour la manière dont tu provoques notre liberté et dont tu nous invites à aller chacun au cœur des circonstances que nous vivons. » « Avant tout, je voudrais te dire que cette provocation a dominé mes journées, en me tenant profondément compagnie quand j'ouvrais les yeux le matin et quand je les fermais le soir. »

Il s'agit d'une question, au fond, inévitable : il suffit que vacille l'expérience que l'on vit avec un ami ou avec la personne que l'on aime pour qu'elle émerge, même si elle peut être formulée avec un accent de scepticisme : mais alors, si même cette amitié ou cet amour s'effondre, qu'est-ce qui résiste vraiment ?

<sup>6</sup> L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, BUR, Milan 2008, p. 291.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 294.

<sup>8</sup> E. Hillesum, *Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et lettres 1941-1943*, « 8 juin 1942 », Seuil 2008, p. 559.

<sup>9</sup> Cf. J. Carrón, L. Giussani, *Vivant, c'est-à-dire présent*, octobre 2018 <https://francais.clon-line.org/cm-files/2018/10/08/jda-2018.pdf>.

Il existe une chanson de Guccini, *Farewell*, qui décrit ce phénomène. Elle parle d'une histoire d'amour qui se termine. « C'était facile de vivre alors, à toute heure », « il nous semblait avoir trouvé la clé / secrète du monde », « se revoir était comme renaître une nouvelle fois. / Mais chaque histoire c'est la même illusion, sa conclusion / et l'erreur est d'avoir cru spéciale une histoire normale », « le temps nous ronge et nous broie ».<sup>10</sup>

C'est une expérience dont témoignent aussi certaines de vos contributions, comme celle-ci : « L'âge m'a apporté plus de dureté, une défense face à ce qui arrive, pour ne pas avoir à souffrir. La vérité est que le temps fait macérer, c'est un juge impitoyable qui fait ressortir ce que l'on n'a pas conservé, et j'ai très peur de découvrir que bien peu de choses ont été sauvées ; alors, j'étends des couches d'oubli, je couvre, je confonds, je renonce aussi à profiter de ce qui est bon, pour que les douleurs inconsolées ne se présentent pas et n'ouvrent pas des abîmes que je ne pourrais plus refermer. Une sorte de langueur domine, je m'assoupis dans les rites et les habitudes, comme le font les vieux, si bien que des parties de ma vie restent soigneusement à l'extérieur. Même mon expérience dans le mouvement, au fil du temps, est devenue une "vieille tante", à laquelle je suis attachée, elle ressemble tristement à un dou-dou, un anesthésiant qui, avec le temps, crée une accoutumance et n'a même plus d'effet. Je sais que c'est le point essentiel, que plus je cherche à contrôler, plus je garde pour moi, et moins il y a de salut, de résurrection. Je sais que je dois apprendre à offrir justement ce qui fait le plus mal, ce que je ne peux pas rafistoler et que je parviens tout au plus à cacher, comme on le fait de la poussière sous le tapis ».

C'est à la même conclusion amère que parvient le génie poétique de Baudelaire : « Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage, / Traversé ça et là par de brillants soleils ; / Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage, / Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils. // Voilà que j'ai touché l'automne des idées, / Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux / Pour rassembler à neuf les terres inondées, / Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux. // Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve / Trouveront dans ce sol lavé comme une grève / Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ? // – Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie, / Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur / Du sang que nous perdons croît et se fortifie ! »<sup>11</sup>

C'est la peur que, au fond, tout soit anéanti, que tout soit mensonge et apparence, comme le dit Montale : « Peut-être un matin allant dans l'air aride, /

<sup>10</sup> « Farewell » [Adieu], paroles et musique F. Guccini, 1993, © EMI-BMG.

<sup>11</sup> C. Baudelaire, « L'ennemi », *Les Fleurs du mal*, in Œuvres complètes, Gallimard 1975, p. 16.

comme de verre, me retournant verrai-je s'accomplir le miracle : / le néant dans mon dos, derrière moi / le vide - avec la terreur de l'ivrogne ». <sup>12</sup>

Guccini, Baudelaire ou Montale ne nous laissent pas revenir à nos affaires tels que nous étions, parce qu'ils nous placent face à l'urgence de la vie : par leur scepticisme ou leur nihilisme, ils nous forcent à prendre encore plus en compte la question. Autrement, nous vivons en étant désespérés. C'est ce que décrit Houellebecq : « Dénué de désirs comme de raisons de vivre [...], je maintenais le désespoir à un niveau acceptable, on peut vivre en étant désespéré, et même la plupart des gens vivent comme ça, de temps en temps quand même ils se demandent s'ils peuvent se laisser aller à une bouffée d'espoir [...] avant d'y répondre par la négative. Cependant ils persistent, et il s'agit là d'un spectacle touchant ». <sup>13</sup>

Mais l'ami n'est pas seulement celui qui pose la question, c'est aussi celui qui ne recule pas devant sa portée, en fuyant ou en se distrayant ; ce n'est donc pas seulement celui qui pose la question, mais aussi celui qui la prend au sérieux. Nous sommes venus aux Exercices pour cela : pour être aidés à vivre dans la vérité, sans avoir à détourner le regard parce que, apeurés par le néant, tout nous effraie.

« Qui soutient ma lassitude et ma solitude ? », demande l'un d'entre vous, « qui m'accompagne dans un choix difficile ? Comment l'instant que je vis peut-il être sauvé ? Après trente ans d'expériences enrichies par le don de la foi, avec le temps, tous les objectifs partiels que je me suis fixés et que je me fixe (j'en ai même atteint certains) font inexorablement place au fait de me poser cette question. Maintenant, pour moins que cette question, [si je ne prends pas au sérieux cette question], je n'ai plus envie de bouger, ne serait-ce qu'un doigt. Ni en famille, ni au travail, ni avec les amis, et encore moins avec des personnes inconnues ».

### 3. L'attente

En venant ici, nous voulons nous soutenir réciproquement dans la lutte que chacun de nous a à mener entre le fait de ne plus rien attendre et celui de ne pas pouvoir cesser de prendre au sérieux le désir d'être heureux qui nous constitue, c'est-à-dire le désir d'un bonheur durable, qui ne se dissolve pas en l'espace d'une journée ou d'une saison.

Quel drame brûlant et diffus chez ceux qui pensent que la question humaine n'a pas de réponse, tout en ne parvenant pas à l'étouffer. C'est ce que décrit Tolstoï : « L'homme regarde autour de lui, cherchant une réponse à sa question, et ne la trouve pas. Il trouve des doctrines, qui répondent à des ques-

<sup>12</sup> E. Montale, « Peut-être un matin allant dans l'air aride... », *Os de Seiche. Ossi di Seppia*. Édition bilingue, Gallimard, 1966. p. 95.

<sup>13</sup> M. Houellebecq, *Sérotonine*, op. cit., p. 236.

tions qu'il ne se pose même pas ; mais il n'y a pas dans le monde qui l'entoure de réponse à sa question. [...] Et l'homme se sent isolé dans le monde en présence des terribles questions qui déchirent son âme ».<sup>14</sup> Seul.

Parfois, même chez nos amis, nous percevons la peur face à certaines questions : « Malgré tout ce que j'ai vécu, entendu et vu, en ce moment où tu me poses la question, je me distrais pour ne pas désespérer, car le poids de la vie est trop lourd, surtout la peur que les choses ne soient pas éternelles, qu'elles m'échappent ; le temps passe et rien ne reste. Quand je pose ces questions à mes amis, je me sens comme un martien, quelqu'un qui "se prend la tête sur le sens de la vie et qui a peur de la mort" ; si bien que je me trouve en arrière, je reste en retrait, rien ne semble résister au choc du temps ».

Mais cette question même, qui déchire l'âme, amène Borges à chercher sans trêve ce qui peut y répondre : « Je le chercherai sans fin jusqu'au jour / ultime de mes pas sur terre »,<sup>15</sup> en s'engageant de la sorte à rester loyal jusqu'au bout avec lui-même.

Parfois, se poser une telle question peut sembler une folie. Pourtant, l'urgence dont nous parlons est si constitutive que, en dépit du bon sens apparent, l'homme loyal ne peut ultimement pas s'y soustraire. Camus se rebelle donc et affirme en criant la vérité de cette exigence incontournable, à travers la voix de son Caligula : « Mais je ne suis pas fou et même je n'ai jamais été aussi raisonnable. Simplement, je me suis senti tout d'un coup un besoin d'impossible. [...] Les choses, telles qu'elles sont, ne me semblent pas satisfaisantes. [...] Ce monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde ».<sup>16</sup>

La difficulté à trouver une réponse amène à se demander si ce que l'on cherche n'est pas un rêve. Le poète espagnol Antonio Machado a non seulement l'audace de se poser cette question avec sérieux, mais aussi d'indiquer la condition pour pouvoir identifier les signes d'une réponse, s'ils se présentent : un cœur éveillé, qui regarde et qui écoute. Il écrit : « Mon cœur s'est-il donc endormi ? / Ruchers de mes songes, / ne distillez-vous rien ? Est-elle desséchée / la noria de ma pensée, / ses godets vides / tournant, tournant, pleins d'ombre ? // Non, mon cœur ne dort pas. / Il est éveillé, éveillé. / Il ne dort, ni ne songe ; il regarde, / ses yeux clairs grands ouverts, / des signes lointains ; il écoute / sur la rive du grand silence. »<sup>17</sup>

<sup>14</sup> L. Tolstoï, *De la vie*, Marpon et Flammarion, Paris 1889, p. 43.

<sup>15</sup> J.L. Borges, « Christ en croix », *Les conjurés*, in *Œuvres complètes II*, Gallimard 1999, p. 927.

<sup>16</sup> A. Camus, *Caligula*, acte I, scène IV, Gallimard 1993, p. 48.

<sup>17</sup> A. Machado, « Mon cœur s'est-il donc endormi ? », LX, in *Solitudes, galeries et autres poèmes (1899-1907)*, in *Champs de Castille, précédé de Solitudes, galeries et autres poèmes, et suivi des Poésies de la guerre*, Gallimard, Paris 1973, p. 81-82.

Quand elle est prise au sérieux, la vie nous conduit là, sur la rive du grand silence, à savoir le Mystère, face auquel nous ne pouvons que rester les yeux écarquillés, ouverts, limpides, en attendant du Mystère lui-même un signal, en restant à l'écoute d'un signe de sa part. Seul l'homme qui se trouve dans cette attitude d'ouverture originelle peut saisir, quand elle se produit, l'irruption d'une réponse au désir du cœur, et reconnaître les signes de sa manifestation. Se poser la question, la laisser se libérer, nous rend attentifs à intercepter la moindre miette de réponse, où qu'elle soit.

C'est ce qu'exprime bien un poème de Patrizio Barbaro : « L'œil regarde. [...] C'est le seul qui peut apercevoir la beauté [...] La beauté se voit parce qu'elle est vivante et donc réelle. Ou mieux, il peut arriver de la voir. [...] Le problème est d'avoir des yeux et de ne pas savoir voir, ne pas regarder ce qui arrive. [...] Des yeux clos. Des yeux qui ne voient plus. Qui ne sont plus curieux. Qui n'attendent plus que quelque chose arrive. Peut-être parce qu'ils ne croient plus que la beauté existe. Mais sur le désert de nos routes Elle passe, brisant la limite finie, et emplit nos yeux de désir infini ».<sup>18</sup>

#### 4. L'imprévu

La beauté passe, survient, sans nous demander la permission, défiant tout scepticisme, tout nihilisme. Si l'on est attentif, on peut l'intercepter. Tout ce qui nous est demandé est donc d'être attentifs pour la surprendre quand elle passe. « Ce n'est pas avec des scrupules, » écrit Camus dans ses *Carnets*, « qu'un homme deviendra grand. La grandeur vient au gré de Dieu, comme un beau jour ».<sup>19</sup>

Toute notre vie se joue dans la perception du moment où la beauté passe sous nos yeux. Comment reconnaître que je l'ai perçue ? Je le vois au fait que mes yeux s'ouvrent à l'improviste, en réveillant mon désir.

Mais quelle beauté est la plus nécessaire ? C'est que survienne une préférence, la préférence ultime que nous attendons tous d'expérimenter. En effet, la préférence est la méthode de tout réveil, de toute rédemption, de toute génération de l'humain, du moi.

L'un d'entre nous raconte :

« Il y a un an, nous avons embauché un jeune professeur pour enseigner à l'école primaire. Elle vit la même situation de confusion que beaucoup de jeunes,

---

<sup>18</sup> P. Barbaro, *Ah uno sguardo* [Ah, un regard] – dédiée à Pasolini, in « Una domanda a cui non so rispondere » [Une question à laquelle je ne sais pas répondre], par F. Pierangeli, *30Giorni*, n°11/2000.

<sup>19</sup> A. Camus, *Carnets III, 1951-1959*, « Décembre 1951 », Folio Gallimard, Paris 2013.

en particulier l'angoisse qui provient du fait de ne jamais être à la hauteur des circonstances. L'autre jour, elle est venue me voir et m'a raconté que, depuis qu'elle est à l'école, elle va plus mal qu'avant, parce que beaucoup de questions et de blessures s'ouvrent en elle. Je lui ai alors dit qu'elle se trouve dans le meilleur moment de sa vie, que les questions et les blessures s'ouvrent devant quelque chose qui, d'une manière ou d'une autre, nous offre déjà une espérance. Elle m'a dit que ce n'était pas vrai, que les blessures sont très douloureuses, et qu'avant, au moins, elle avait une cuirasse, qu'elle avait perdue à l'école. Alors, elle m'a raconté son histoire, pleine de vicissitudes. Ensuite, elle est allée passer une courte période à l'école Newman, où elle a aussi travaillé deux jours. Elle m'a dit : « À Newman, il m'est arrivé quelque chose. Je ne sais pas ce que c'est. Mais les gens s'en sont aperçus, ils me le disent. Ils me disent que je suis plus joyeuse et plus tranquille. Mes amis et ma famille me le disent. Je vois moi aussi que quelque chose m'est arrivé. Quoi ? Ne me dis pas que c'est Dieu, je ne peux pas l'accepter. » Je lui ai dit de ne pas se tracasser pour Dieu, mais d'être loyale jusqu'au bout vis-à-vis de son expérience. Elle m'a demandé : « Pourquoi cela m'est-il arrivé ? Il y a beaucoup de monde qui ne croit pas ici, à qui il n'est rien arrivé. C'est peut-être à cause du besoin que j'ai, de la blessure ouverte que j'ai ? » ».

Voilà, la beauté qui passe dans le désert de nos routes est perçue par ceux qui en ont vraiment besoin, qui ont cette blessure et cette pureté.

Qu'il est facile de reconnaître la beauté – autrement dit l'évidence d'une préférence qui réveille notre moi – quand elle survient ! C'est le fait d'être choisis qui nous rend nous-mêmes. C'est ce que dit un poème de Pedro Salinas : « Quand tu me choisis / – l'amour avait choisi – / je sortis du grand anonymat / de tous, du néant. [Quand le « tu » apparaît, c'est comme s'il nous tirait du néant] [...] / Mais quand tu m'as dit : “Toi” / – à moi, oui, à moi entre tous – / je suis allé plus haut que les étoiles, / ou les coraux. [Tu me mènes aux étoiles] / Et ma joie / s'est mise à rouler, accrochée / à ton être, en ton poulx. / Tu me donnais possession / de moi-même, en te donnant à moi. / J'ai vécu. Je vis. Jusqu'à quand ? / [...] Sans toi je serai / un être de plus », <sup>20</sup> tant tu es décisif pour que je devienne moi-même.

Alors, mes amis, la grande question qui se pose à nous est la suivante : existe-t-il quelque chose, quelque chose est-il arrivé dans notre vie qui se distingue de tout ce qui ne dure pas et qui perd son emprise sur nous ? « Ce dont il s'agit dans la vie, écrit Kierkegaard dans son journal, c'est d'avoir une fois vu, éprouvé quelque chose de si grand et de si incomparable que tout le reste est néant à côté, que l'on n'oublie jamais quand tout le reste s'effacerait de la mémoire ». <sup>21</sup>

<sup>20</sup> P. Salinas, *La voix qui t'est due*, Éditions La tête à l'envers 1982, p. 115.

<sup>21</sup> S. Kierkegaard, *Journaux et cahiers de notes*, Vol I, Journaux AA - DD, AA 46 1837, Fayard 2007, p. 41.

Il s'agit donc de regarder tout ce qui nous est arrivé pour voir si quelque chose s'est révélé capable de durer, de résister au vide opéré par le temps qui passe. Est-il arrivé quelque chose ou quelqu'un dans notre vie, qui a montré qu'il résiste au choc du temps ? Quelque chose a-t-il été capable d'attirer notre vie de manière stable ? C'est la grande question à laquelle chacun de nous doit se confronter, en regardant son expérience personnelle, s'il ne veut pas voir toute chose s'en aller à vau-l'eau.

Ce « quelque chose » dont nous parlons, Montale le nomme « imprévu » : « L'imprévu : / mon seul espoir. » Mais beaucoup nous disent « qu'il est idiot de se le dire »<sup>22</sup> et, parfois, nous le pensons aussi.

Toutefois, nul ne pourra empêcher que quelque chose de nouveau surgisse devant nos yeux – car il y a plus de réalités au ciel et sur la terre que dans chacune de nos philosophies, selon la formule du grand Shakespeare<sup>23</sup> – : quelque chose qui « ne pouvait pas exister et qui est là », disait Giussani en 1968, quelque chose qui « ne pouvait pas exister parce que nous ne l'avons jamais pensé, nous ne pouvions pas y penser [ni même l'imaginer], et [qui] est là ».<sup>24</sup>

Si nous sommes venus à Rimini c'est parce que, au moins une fois, au moins à un moment donné, cet « imprévu » nous est arrivé et a attiré notre vie au point de nous amener à participer à un moment comme celui-ci. Si nous sommes venus ici, c'est parce que nous sommes encore ouverts à la possibilité de rencontrer ce « tu » qui nous a fait sortir de l'anonymat pour rendre chacun de nous véritablement lui-même, unique. Beaucoup d'entre nous attendent que cette rencontre se renouvelle.

Une fois au moins, à un moment donné au moins, quelque chose nous est arrivé, pour lequel nous ressentons de la nostalgie. L'un d'entre vous le décrit ainsi :

« Je pense à la question qui nous a été envoyée : “Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?”. Belle question ! Des situations familiales qui ne changent jamais, et qui semblent même creuser lentement un fossé plus profond pour s'y engouffrer. Des relations et des structures qui semblent consolidées, mais pour lesquelles, au fond, on dirait qu'aucune certitude n'est possible, parce qu'on ne peut pas garantir qu'on ne fera pas mal à quelqu'un au point de se voir refuser le pardon ; ou que, par le cours naturel des choses, même les amitiés les plus profondes blessent et déçoivent tôt ou tard, nous laissant abandonnés. Et il n'y a pas de structure que notre propre violence ou celle des autres ne puisse faire

<sup>22</sup> E. Montale, « Avant le voyage », *Satura*, in *Poésies IV (1962-1970)*, Édition bilingue, Gallimard, Paris 1976, p. 225.

<sup>23</sup> « Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, — qu'il n'en est dans votre philosophie » (cf. W. Shakespeare, *Hamlet*, acte I, scène V).

<sup>24</sup> J. Carrón, L. Giussani, *Vivant, c'est-à-dire présent*, octobre 2018, op. cit.

voler en éclats, selon son propre idéal de révolution et de justice. Se fonder sur ses propres énergies humaines ou sur sa propre bonté est même à la limite du ridicule. Sincèrement, je suis parfois tenté de regarder ma vie et de la percevoir comme une immense tombe. Dernièrement, je me sens comme cela pendant des journées entières. Il me semble tout aussi ridicule de me dire : « Magnifique, maintenant, je vais aux Exercices et on me dira ce qui résiste au choc du temps, et alors je pourrai rentrer à la maison et tout sera différent ». Mais alors, pourquoi je viens ? Je viens, je crois, pour la seule chose qu'il me semble pouvoir citer comme constante : un attrait profond et indestructible pour quelque chose qui vit dans le mouvement et dont je ne parviens pas à me détacher. Je viens pour chercher la seule chose pour laquelle j'ai réellement de la nostalgie ».

Demandons donc, mes amis, que chacun de nous soit à nouveau touché, dans quelque situation qu'il se trouve, par le regard du Seigneur, par cette préférence qui l'a fait renaître, pour pouvoir expérimenter combien sa vie est précieuse et qu'il n'est pas condamné à la voir glisser dans le néant.

Demandons donc d'être encore une fois pénétrés par cette préférence ultime que notre être attend : « Tu as du prix à mes yeux » ;<sup>25</sup> toi, pas un autre, pas un autre différent de toi ; toi maintenant, tel que tu es, pas quand tu changeras. Maintenant ! Tu n'es pas condamné à glisser dans le néant ! Puisque tu as du prix à Ses yeux.

L'instrument de l'engagement que nous nous demandons ces jours-ci est le silence. Aidons-nous donc les uns les autres en faisant preuve de sérieux, avant tout en respectant le silence. Don Giussani disait : « Nous passons en pratique une journée ensemble, guère plus, pour un moment de plus grande vérité dans notre vie. Nous avons fait beaucoup de sacrifices, beaucoup d'entre vous ont fait de grands sacrifices pour venir ; essayons d'en tirer le plus grand profit possible, essayons d'en tirer la joie d'un moment de familiarité avec le Seigneur plus accompli même que les meilleures journées de notre année. C'est un engagement [...] de notre part, pour assurer un résultat vraiment bon [...]. L'instrument de cet engagement est le silence. [...] Le silence, en effet, n'est pas un vide, [...] c'est une prière, la conscience d'être face à Dieu, [...] c'est une demande ». Par conséquent, « même les livres proposés peuvent s'acheter en silence »,<sup>26</sup> en nous soutenant réciproquement. « Nous recommandons le silence avant tout pendant les déplacements ; que le silence absolu soit conservé ensuite pendant qu'on entre dans le salon, où la mémoire sera facilitée par la musique que nous entendrons et les tableaux que nous verrons ; nous nous disposerons à regarder,

---

<sup>25</sup> Is 43, 4.

<sup>26</sup> L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, Bur, Milan 2018, p. 211-213.



à écouter, à entendre avec l'esprit et le cœur ce que Dieu nous proposera, d'une manière ou d'une autre. » En effet, « ce que nous faisons ensemble pendant cette journée et demie n'est qu'un aspect du grand geste amoureux par lequel le Seigneur – de quelque manière que tu t'en aperçoives – pousse ta vie [et la mienne] vers cette Destinée qu'il est Lui-même ». <sup>27</sup>

Le silence sert donc à bien contempler ces choses (quand on a un ulcère à l'estomac, on ne le résout pas si on l'ignore : on le porte malgré tout avec soi, et le fait de ne pas affronter le problème rend seulement la vie plus pénible, insupportable).

Nous avons la possibilité d'être ensemble, de tout regarder sans peur, comme les publicains qui allaient voir Jésus parce qu'avec Lui, ils pouvaient être eux-mêmes, ils n'avaient pas besoin d'être à la hauteur, ils étaient embrasés tels qu'ils étaient.

Le silence – laissons-le entrer au moins une fois dans l'année jusqu'à la moelle ! –, la prière, le chant, les indications qui nous seront données ne sont pas des directives formelles, mais des suggestions pour que nous vivions tous ce geste avec le sérieux que la vie exige.

On peut vivre en grand, mes amis, mais il faut le vouloir.

---

<sup>27</sup> L. Giussani, *Dare la vita per l'opera di un Altro*, Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 8-10 mai 1992, suppl. à *CL-Litterae Communionis*, juin 1992, p. 5.

# MESSE

*Liturgie de la Sainte Messe : Jr 20, 10-13 ; Ps 17 ; Jn 10, 31-42*

## HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO

Si nous sommes loyaux, il nous faut reconnaître que, dans notre vie, il nous arrive aussi de ramasser des pierres pour lapider Jésus : les pierres de l'orgueil, de la nostalgie amère, de l'instinctivité, de la médisance. Chacun sait bien reconnaître cette possibilité face au regard du Christ qui exprime son rapport avec le Père. Voilà le scandale : cet homme est Fils, c'est le Fils du Père, de notre Destin.

Nous avons devant nous la possibilité de résister avec nos raisons – « nos » raisons –, ou de revivre l'expérience de ceux qui sont partis à Sa recherche. Beaucoup sont allés le voir, comme nous l'avons fait ce soir. Revivre cette même expérience à partir de la reconnaissance de la plus grande œuvre du Père, à travers Lui, c'est-à-dire notre cœur comme soif de bonheur, dans toutes les circonstances possibles, dans chaque épreuve, dans chaque déception, le cœur comme une soif ardente du bonheur de pouvoir rencontrer cette Beauté, comme on vient de nous le dire.

Si nous sommes ici, c'est pour rencontrer et reconnaître ce regard, ce visage, le visage humain de la miséricorde du Père qui nous attire vers lui et nous attend.

# *Samedi 13 avril, le matin*

*À l'entrée et à la sortie :*

*Ludwig van Beethoven, Quatuor à cordes n°15 en la mineur, op. 132*

*Quartetto Italiano*

*« Spirto Gentil » n°49, Decca*

*Angélus*

*Laudes*

## ■ PREMIÈRE MÉDITATION

**Julián Carrón**

*« Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu » (Mt 5, 8)*

Face à la question « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? », nos sentiments, nos états d'âme, nos pensées ou nos idées qui « ne fascinent plus personne » ne peuvent constituer la réponse.<sup>28</sup> Regardons donc notre question en face ! Nous n'avons pas peur de prendre au sérieux les interrogations les plus stimulantes qui peuvent surgir dans la vie : nous ne voulons pas détourner le regard, nous ne voulons pas nous contenter de consolations à bon marché ; nous voulons être des hommes et des femmes capables de tout regarder.

Lors d'une rencontre des responsables du mouvement, une étudiante m'a posé de manière très franche une question qui nous fait comprendre le problème : « Le week-end dernier, pour accueillir les étudiants en première année, nous avons fait un séjour de deux jours qui a été très beau pour moi et qui a eu lieu dans un moment très difficile. Je me suis aperçue que j'étais différente à la fin de ce séjour. La question est qu'une fois rentrée chez moi, vingt minutes ont suffi, une broutille s'est produite, et j'ai retrouvé ma nervosité, comme si ce qui m'avait changée, la beauté qui avait eu lieu pendant ces deux jours, ne tenait pas. Je me demande donc : que s'est-il passé là-bas et qu'est-ce qui résiste ensuite dans la vie quotidienne ? »

Nous pouvons dire, de manière extrêmement schématique, pour l'expliquer de façon très simple, que la situation dans laquelle nous nous trouvons souvent est la suivante : nous venons d'une expérience A (dans ce cas précis, un moment

<sup>28</sup> Cf. H.U. von Balthasar, *La Gloire et la croix. Les aspects esthétiques de la Révélation*, vol. I, Aubier, Paris 1965, p. 17.

très difficile) et B se produit (cette fille participe au séjour et il arrive quelque chose qui la déplace, qui la rend différente), mais au bout d'un moment, comme si rien ne s'était passé, comme si B n'avait pas eu lieu, nous revenons à A et nous nous retrouvons à la case départ. Ce qui nous est arrivé semble disparaître, ne pas avoir la force de résister, de traverser le temps, de continuer à nous changer.

Peut-être que la description de cette étudiante est un peu naïve, mais la substance est la même que ce que don Giussani nous disait lors de la Journée de début d'année : une nouveauté radicale – imprévue et imprévisible – nous arrive, une rencontre sans pareille, une beauté qui nous change, mais ensuite il nous semble que cet événement est limité à un instant, comme une vague qui, après avoir touché le rivage, se retire, et tout redevient comme avant : nous sommes tentés de ramener ce qui nous est arrivé à notre expérience précédente, à notre sagesse préalable.<sup>29</sup>

Voilà notre drame. Affrontons-le donc, avec la même franchise que cette étudiante ! Quels sont les facteurs impliqués dans cette disparition apparente, dans ce retrait apparent de la nouveauté qui nous est arrivée ? Pourquoi vivons-nous ce doute et cette oscillation ?

## 1. Un point de non-retour

Pour affronter la question posée, « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? », la première étape est de regarder notre expérience.

La phrase de Kierkegaard citée hier soir nous offre le critère pour saisir la réponse. « Ce dont il s'agit dans la vie, c'est d'avoir une fois vu, éprouvé quelque chose de si grand et de si incomparable que tout le reste est néant à côté, que l'on n'oublie jamais quand tout le reste s'effacerait de la mémoire ». <sup>30</sup>

Est-il arrivé, dans notre vie, quelque chose que nous n'avons plus oublié, quelque chose de si incomparablement grand, de si magnifique, qu'il s'est révélé capable de défier le temps, nos états d'âme et les circonstances, et de nous accompagner même dans les moments les plus dramatiques de la vie ? Comme le disait une des lettres d'hier soir : « Pourquoi je viens [encore] ? Je viens [...] pour [...] un attrait profond et indestructible pour quelque chose qui vit dans le mouvement et dont je ne parviens pas à me détacher. Je viens pour chercher la seule chose pour laquelle j'ai réellement de la nostalgie ».

Cette durée, cette résistance – cet attrait indestructible pour lequel notre ami est venu ici – est le « signe » qui nous fait comprendre la portée de ce qui nous est arrivé.

---

<sup>29</sup> J. Carrón, L. Giussani, *Vivant, c'est-à-dire présent*, octobre 2018, op. cit.

<sup>30</sup> S. Kierkegaard, *Journaux et cahiers de notes, Vol. I, Journaux AA - DD*, AA 46 1837, op. cit., p. 41.

« Une misère éternelle s'attache à l'être qui est toujours en vie, s'il ne se trouve un amour qui dure toujours »,<sup>31</sup> dit Hugues de Saint-Victor.

a) *La rencontre*

Si nous suivons le critère proposé par Kierkegaard, le premier indice d'une réponse à notre question réside dans le fait même d'être ici. Si nous sommes ici, en effet, comme l'ami que nous venons de citer, c'est parce que nous avons rencontré des personnes qui nous ont fait faire l'expérience d'une préférence unique, totalement gratuite, et qui nous ont fait expérimenter une plénitude, une vibration humaine qui nous a relevés, qui nous a fait être nous-mêmes, qui a enlevé la peur et nous a remplis d'espérance et de joie. Une rencontre s'est produite, dans laquelle nous avons eu au moins le pressentiment de quelque chose de nouveau, de différent, qui a fait émerger ce que nous sommes vraiment.

C'est l'expérience que nous avons vécue. L'amour que Dieu m'a porté à travers certains visages « fait de moi ce que je suis en vérité et [...] fait de moi [...] pareillement un être unique »,<sup>32</sup> disait von Balthasar. Nous pourrions être mille fois plus fragiles, plus incohérents, plus mal à l'aise que nous le sommes, mais il y a quelqu'un qui nous fait faire l'expérience de cette préférence absolument gratuite : « Tu as du prix à mes yeux ».

C'est évident, c'est d'une évidence sans pareille : nous sommes ici parce que, pour reprendre les paroles de la Journée de début d'année, nous avons été rejoints – chacun dans les circonstances particulières où il se trouve – par une présence chargée de proposition, de sens pour la vie et, en même temps, chargée d'affection envers nous, de choix, de préférence.<sup>33</sup> Cela nous a ouverts et impliqués comme rien d'autre. Nous avons vu une manière différente d'entrer en relation avec les personnes, une façon plus humaine de se traiter les uns les autres, un « vivre ensemble », une « vie », qui contenait une nouveauté, une promesse, qui nous a remplis d'émerveillement ; nous avons été attirés, nous nous sommes approchés, nous sommes devenus curieux.

Le début de tout a été « *la rencontre* avec un fait objectif [dont la] réalité existentielle est celle d'une communauté illustrée de manière sensible, comme il

<sup>31</sup> Hugues de Saint-Victor, « De arrha animae. Les arrhes de l'âme », in *L'œuvre de Hugues de Saint-Victor*, vol. 1, Brepols, Turnhout 1997, p. 231.

<sup>32</sup> H.U. von Balthasar, « Le sens de l'ancienne Alliance », in *L'engagement de Dieu*, Desclée, Paris 1990, p. 34.

<sup>33</sup> « Les gens n'ont pas cru parce que le Christ parlait et disait certaines choses ; ils n'ont pas cru parce que le Christ a fait des miracles ; ils n'ont pas cru parce que le Christ citait les prophètes ; ils n'ont pas cru parce que le Christ a ressuscité les morts. [...] Ils ont cru à cause d'une présence. Une présence non pas lisse et émoussée, non pas dépourvue de visage, mais une présence avec un visage bien précis [...]. Une présence chargée de proposition est donc une présence chargée de sens » (L. Giussani, J. Carrón, *Vivant, c'est-à-dire présent*, octobre 2018, op. cit.).

en est de toute réalité totalement humaine ; la voix humaine de l'autorité, dans ses jugements et ses orientations, constitue le critère et la forme de cette communauté. Il n'existe pas de version de l'expérience chrétienne, aussi intérieure soit-elle, qui n'implique, au moins de manière ultime, cette rencontre avec la communauté et cette référence à l'autorité. »<sup>34</sup>

Que ce soit la rencontre avec une communauté chrétienne vivante, ou avec une personne qui exprimait à nos yeux une forme de vie perceptiblement différente,<sup>35</sup> une rencontre a eu lieu, une rencontre qui nous a attirés et, comme le dit Kierkegaard, que nous ne pouvons pas oublier, que nous ne pouvons pas effacer (nous ne pourrions pas l'extirper de nous-mêmes, même si nous le voulions).

Une étudiante m'a écrit : « Par nature, j'ai toujours aimé me retirer, jouer petit, j'aime la tranquillité de mes quatre murs et d'études vécues comme une fuite du monde. On peut penser autant que l'on veut que la vie est nulle, par commodité personnelle, et qu'il n'y a pas de raisons de s'engager, mais on ne peut le faire que tant qu'on n'a pas la grâce de se trouver confronté à des personnes qui vivent pleines de raisons, pleines de goût et de sens [Voilà ce qui fait la différence et, une fois qu'on l'a vu, tout est différent]. Pour moi, rencontrer le mouvement a eu ce sens : la rencontre avec des personnes à l'humanité si éblouissante que, une fois connue, elle ne me laisse plus tranquille, qu'elle me tourmente au point de susciter en moi une certaine agitation pour ma vie si maltraitée. » La rencontre a ainsi introduit dans sa vie une affection pour elle-même qu'elle n'arrivait pas à avoir. Et, une fois qu'elle a connu cette humanité différente, elle ne peut s'empêcher de ressentir une agitation pour sa propre vie. Mais elle ajoute ensuite : « C'est pourquoi j'ai peur, lorsqu'un de mes amis m'écrit et veut me voir, parce que je sais qu'une seule heure avec eux remettrait en question toute mon attitude ; cela susciterait en moi ce sentiment maintenant si reconnaissable, comme lorsqu'on regarde quelque chose d'énorme et de très beau et que l'on sent que cela pourrait très bien être à nous ». C'est impressionnant ! Giussani nous l'a dit à maintes reprises : c'est à la beauté que l'on résiste.<sup>36</sup> Nous avons peur de la beauté de ce que nous avons vu. La lettre se poursuit : « Bien sûr, ma peur est restée la même. Pourtant, j'ai oublié bien des choses, mais pas ces yeux par lesquels j'ai été regardée, parce qu'il y avait déjà là tout le bien que j'allais recevoir les années suivantes et qui revient me chercher avec insistance, qui me récupère avec une fidélité qui dépasse toute logique, seul et dernier rempart contre la tentation de me laisser vivre. »

<sup>34</sup> L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 139.

<sup>35</sup> Cf. L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 37-40.

<sup>36</sup> Cf. L. Giussani, *Affezione e dimora*, Bur, Milan 2001, p. 66-67.

La rencontre avec un phénomène d'humanité différente : c'est ainsi que tout a commencé. Comme Jean et André, nous nous sommes trouvés face à une présence exceptionnelle, chargée de proposition, chargée de sens pour la vie.<sup>37</sup>

b) *La signification de la rencontre*

Pourtant, il ne suffit pas que le fait se produise. Nous devons prendre conscience de sa signification. Autrement, comme c'est souvent le cas, nous revenons à notre sagesse précédente, à notre manière habituelle de regarder, à la mentalité commune. Voilà donc le point central qui se dégage : lorsque nous revenons à A après avoir vu B, en pensant que tout a disparu, c'est parce que nous n'avons pas saisi la portée de ce qui nous est arrivé. En effet, pour acquérir véritablement quelque chose dans notre expérience, il faut prendre conscience de sa signification.

C'est valable pour tout : « Ce qui caractérise l'expérience est *comprendre* quelque chose, en découvrir le *sens*. L'expérience implique donc l'intelligence du sens des choses. »<sup>38</sup> Une réalité n'est jamais vraiment affirmée, saisie, si sa signification n'est pas affirmée.

Voilà ce qu'écrit l'une de vous :

« Au cours des six derniers mois, j'ai été submergée par un grand changement qui a complètement bouleversé ma vie, suscitant en moi une douleur immense. Ce qui m'a le plus désorientée, c'est que cette douleur naissait d'une des plus belles choses qui me soient jamais arrivées ; bref, c'était un grand paradoxe. Par conséquent, n'arrivant pas à trouver de réponses sensées à ce qui m'était arrivé, au fil des mois, progressivement et presque sans m'en rendre compte, j'ai développé un sentiment de nihilisme total, d'apathie et d'absurdité. Un jour, l'une de mes grandes amies m'a invitée à participer à l'école de communauté. Je l'ai fréquentée pendant quelques mois sans raison particulière, mais je continuais à y aller. Et je me suis rendu compte que cette école de communauté disait une vérité absolue sur ma vie, qu'elle me montrait aussi un chemin vers ce qui paraissait préparé pour moi, qui devait me rendre plus heureuse. C'est comme si mes yeux s'étaient ouverts. Pour la première fois, je me suis aperçue que je suivais des choses qui me paraissaient confortables, attrayantes et pleines de promesses, mais qui, en réalité, se révélaient ensuite fermées sur elles-mêmes. Je les suivais pourtant, parce que j'étais anesthésiée par la mentalité mondaine d'aujourd'hui et que je ne me posais donc pas trop de questions. Au cours des derniers mois, j'avais commencé à désirer quelque chose qui résiste aux adversités de la vie et

<sup>37</sup> « Le premier chapitre de l'Évangile de Jean nous renseigne sur la manière très simple et profonde dont le christianisme a surgi dans l'histoire : la manifestation d'un événement humain, la rencontre avec la réalité d'une présence exceptionnelle » (L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 23).

<sup>38</sup> L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 136.

qui ne soit pas dénué de sens, ainsi que des visages vrais. Et Dieu merci, j'ai rencontré le mouvement. Devant cette prise de conscience, j'ai eu pour la première fois l'impression d'être comblée et vraiment heureuse, mais d'un bonheur durable, et non limité à l'après-midi de l'école de communauté. Manifestement, Quelqu'un sait plus que moi ce que mon cœur désire et a tout planifié pour que je puisse vivre à la hauteur de mes interrogations ».

Il faut alors prendre conscience du fait qui nous est arrivé, de sa nature, parce que si nous ne saisissons pas pleinement en quoi il est différent, la raison de sa différence, nous le traitons comme n'importe quel autre fait qui arrive dans la vie, qui promet beaucoup, puis nous déçoit parce qu'il a une fin, comme si le christianisme était l'un des nombreux dieux dans le Panthéon de la mentalité commune, une tentative vouée à l'échec comme tant d'autres.

Comprendre la portée de ce que nous avons vécu ne va pas de soi. On le voit au fait que l'événement qui nous est arrivé ne détermine ni notre conscience de nous-mêmes, ni notre action : la conscience ne grandit pas, le moi ne grandit pas, la rencontre ne devient pas décisive pour notre relation avec la réalité. C'est pourquoi nous continuons à partir de A au lieu de partir de B. C'est comme lorsqu'un élève résout par hasard un problème de mathématiques, sans en avoir compris la raison : la fois suivante, il ne résout pas le nouveau problème avec plus de connaissance, et il se trouve au point de départ. Le fait qu'il ait accidentellement résolu le problème, sans en comprendre la raison, ne lui a servi à rien. C'est la même chose dans la vie : des faits exceptionnels peuvent nous arriver et nous pouvons ne rien apprendre. Si un fait – aussi exceptionnel soit-il – n'est pas saisi dans sa signification et ne parvient pas à déterminer notre conscience de nous-mêmes, il ne sert à rien. Songez aux neuf lépreux guéris par Jésus ou aux scribes face à l'aveugle qu'il avait guéri.

En revanche, tout est différent quand on saisit la portée de quelque chose qui entre dans la vie !

Je vous donne un exemple pour nous aider à mieux comprendre. C'est un épisode qui est arrivé à Giussani. En écoutant *La Favorite* de Donizetti, en première année de lycée classique, il lui est arrivé quelque chose qui est resté en lui et, quand il le raconte de nombreuses années plus tard, on voit qu'il est encore marqué par ce fait. « Lorsque l'excellent ténor a commencé à chanter "Ange si pur que dans un songe..." », dès que la toute première note a vibré, j'ai compris, avec un profond désir, que ce que l'on appelle "Dieu" – qui est le destin inévitable pour lequel on naît – est le terme de l'exigence de bonheur, c'est le bonheur dont le cœur est exigence irréprouvable. »<sup>39</sup> À ce moment-là, en en-

<sup>39</sup> L. Giussani, « Quel che cerchi c'è », in *Spirto Gentil. Un invito all'ascolto della grande musica guidati da Luigi Giussani*, par S. Chierici et S. Giampaolo, Bur, Milan 2011, p. 11.



tendant ces notes et ces paroles, Giussani a eu l'intuition de quelque chose qui n'a pas disparu le lendemain matin ; il a eu une perception si claire, si unique, si évidente de ce « quelque chose », que, dès ce moment-là, il n'a plus pu vivre sans être déterminé par cet instant et par cette découverte.

Il y a des moments, des rencontres, des faits, qui sont différents de tous les autres : ce sont des faits et des moments de la vie qui ont une puissance incomparable. Et ce n'est pas à cause de leur éclat, mais par la force avec laquelle ils réveillent tout notre moi, par ce qu'ils apportent de décisif pour notre vie.

Giussani le décrit de manière fascinante et réaliste : « Ce qui nous a amenés ici a peut-être été l'instant très court et tenu d'un pressentiment de promesse pour la vie, sans conscience de soi éclatante, sans sens critique particulier. Mais il y a une journée dans votre vie où il y a eu une rencontre qui inclut tout le sens, toute la valeur, tout ce qui est désirable, tout ce qui est juste, tout ce qui est beau et tout ce qui est aimable ». <sup>40</sup>

Ces moments uniques nous font découvrir quelque chose qui dure, quelque chose qui a l'accent unique de ce qui est vrai. En parlant de la rencontre, don Giussani observe : « Parfois, cela apparaît comme "un éclair dans le brouillard", mais cette apparence fugace nous laisse tout de même avec la certitude d'avoir trouvé, pour l'exprimer par un jeu de mots, "quelque chose qui contient quelque chose". » <sup>41</sup>

Pour voir ce « quelque chose » à l'intérieur de ce que nous rencontrons (cette personne, cette communauté, le « fait objectif »), on n'a pas besoin d'une intelligence particulière, comme on le pense parfois ; il suffit de suivre l'exaltation de « la capacité de connaissance de la conscience » que ce fait même suscite et engendre, en adaptant « l'acuité du regard humain à l'exceptionnelle réalité qui le provoque ». <sup>42</sup> Nous pouvons le comprendre par analogie avec beaucoup de nos expériences : les rencontres avec certaines personnes ouvrent grand notre regard, nous permettant de voir la réalité des choses avec plus d'acuité et de profondeur.

Mais en quoi « suivre » consiste-t-il, quelle en est la substance ? Cela coïncide avec une pureté de cœur.

Pensons à l'Innommé, tel que Manzoni nous le présente. Il avait orienté sa vie d'une certaine manière, il avait fait ses choix, il avait pris position par rapport au christianisme, il avait souvent vu des personnes aller à l'église sans que cela l'ait fait bouger le moins du monde. Pourtant, à un moment particulier de sa vie, alors que l'aiguillon du tourment commençait à se faire sentir, lors-

<sup>40</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, Bur, Milan 2009, p. 426.

<sup>41</sup> L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan 2006, p. 142.

<sup>42</sup> L. Giussani, *Le risqué éducatif*, op. cit., p. 140.

qu'il a entendu de la salle de son château la foule en fête qui allait rencontrer le cardinal Federigo Borromeo, quelque chose a remué en lui, il s'est laissé attirer par leur joie et les a rejoints. Quand il s'est trouvé devant le Cardinal et a été transpercé par son regard, saisi par son étreinte, son cœur a cédé : il a adhéré à la puissance de ce regard et à la chaleur de cette tendresse inattendue. « L'Inconnu, dit Manzoni, en se dégageant de cette étreinte, se couvrit à nouveau les yeux avec une main ; et, levant en même temps la face vers le ciel, il s'exclama : "Dieu vraiment grand ! Dieu vraiment bon ! Je me connais à présent" ».<sup>43</sup> Le regard du cardinal, comme celui de Jésus avec Zachée, le libère de sa présomption, il lui redonne une conscience vraie de lui-même et ouvre en lui la pauvreté de cœur. À la fin de leur dialogue, le cardinal s'adresse à l'Innommé : « Ne croyez pas [...] que je me contente de cette seule visite pour aujourd'hui » et il lui demande : « Vous reviendrez, n'est-il pas vrai ? Vous reviendrez en compagnie de ce digne ecclésiastique ? » « Si je reviendrai ! », se demande l'Innommé, surpris. Alors éclate toute sa nouvelle conscience de lui-même, toute sa pauvreté de cœur : « Quand bien même vous me refuseriez, je resterais obstinément, comme un mendiant, à votre porte. J'ai besoin de vous parler, de vous entendre, [j'ai besoin] de vous voir ; j'ai besoin de vous ! »<sup>44</sup> On voit ce qui lui est arrivé au désir qui a jailli en lui de lui rendre à nouveau visite.

Demandons-nous : qui est notre cardinal, le cardinal de chacun, le cardinal qui rend chacun de nous vraiment lui-même, qui l'ouvre, sans lequel il ne peut pas vivre ? En effet, Jésus n'est pas abstrait, ce n'est pas un simple nom ; Jésus est vivant, présent ; il nous atteint maintenant à travers la précarité d'une chair, par un regard et une étreinte réels, précis. « Vivant, c'est-à-dire présent », avons-nous crié pendant la Journée de début d'année. Seul quelqu'un de présent peut nous rendre pauvres. Nous n'avons pas besoin d'une organisation, nous n'avons pas besoin d'une stratégie, nous avons besoin de quelqu'un qui nous rende à nous-mêmes. Il faut que quelqu'un advienne devant nous et nous rende pauvres, en nous permettant de voir ce que nous avons sous les yeux et que nous ne voyons pas.

Il faut prendre conscience du lien essentiel entre connaissance et pauvreté. « On peut comprendre par là que les Pères de l'Église aient considéré comme la formule fondamentale de la connaissance religieuse en général un mot du sermon sur la montagne : "Bienheureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu" (Mt 5, 8). Ici, il est question de voir. La possibilité de "voir" Dieu, c'est-à-dire, de façon générale, de le connaître, dépend de la purification du cœur, ce qui signifie un processus global dans lequel l'homme devient transparent,

<sup>43</sup> A. Manzoni, *Les fiancés*, Hachette, Paris 1897, t. II, p. 40.

<sup>44</sup> *Ibidem*, t. II, p. 45.

ne reste pas enfermé sur lui-même, apprend le libre don de soi, et devient par là-même un “voyant”. »<sup>45</sup>

Don Giussani l’a dit et en a témoigné devant toute l’Église en 1998, sur la Place Saint-Pierre : « C’est une simplicité de cœur qui me faisait sentir et reconnaître le Christ comme exceptionnel avec cette immédiateté sûre, comme cela se passe pour l’évidence inattaquable et indestructible de facteurs et d’instantants de la réalité qui, une fois introduits dans notre horizon personnel, nous atteignent en plein cœur. »<sup>46</sup>

Cette simplicité du cœur par laquelle un homme se laisse ouvrir par la réalité unique qu’il a devant lui, est ce qui permet de voir l’évidence inattaquable. « Toute l’existence d’un chrétien, peut-on dire, tend précisément vers ce but : devenir simple. »<sup>47</sup> Seule cette disponibilité à nous laisser totalement ouvrir par l’événement de la rencontre nous permet d’en percevoir convenablement le sens.<sup>48</sup>

### c) Conscience de la correspondance

Pourquoi avons-nous adhéré, pourquoi nous sommes-nous attachés à cette rencontre qui, en dernière instance, nous a amenés ici aujourd’hui ? Pourquoi ne l’avons-nous plus oubliée ? À cause de l’expérience d’une correspondance sans pareille avec les exigences profondes de notre cœur, que la présence rencontrée a rendue possible.

C’est comme pour Jean et André avec Jésus : ils se sont trouvés devant une présence exceptionnelle, c’est-à-dire qui correspondait enfin au cœur. Avec lui se réalisait une correspondance inimaginable avec le cœur, inimaginable et jamais ressentie. C’est pour cela qu’il a été facile de le reconnaître dans sa valeur

<sup>45</sup> J. Ratzinger, *Les principes de la théologie catholique. Esquisse et matériaux*, Pierre Téqui, Paris 2005, p. 393. « Or, s’attacher à Dieu n’est rien de moins que voir Dieu, et ce rare bonheur est accordé uniquement aux cœurs purs. David avait “le cœur pur”, lui qui disait à Dieu : “Mon âme s’est attachée à toi” ; et encore : “Pour moi, m’attacher à Dieu est mon bonheur” » (Bernard de Clairvaux, « De l’ardent amour de l’âme pour Dieu et de l’attention qu’il faut apporter dans l’oraison et dans la psalmodie », Sermon VII, 7, *Sermons sur le Cantique. Tome I (Sermons 1-15)*, in *Œuvres complètes*, t. X, Cerf, Paris 1996, p. 169).

<sup>46</sup> L. Giussani, « Dans la simplicité de mon cœur, je t’ai tout donné joyeusement ». Témoignage du père Luigi Giussani lors de la rencontre du Saint Père Jean-Paul II avec les mouvements ecclésiaux et les nouvelles communautés, in L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l’histoire du monde*, op. cit., p. 10.

<sup>47</sup> I. Silone, *L’aventure d’un pauvre chrétien*, Calmann-Lévy, Paris 1968, p. 124.

<sup>48</sup> « Dieu honore sa créature raisonnable en la prédisposant à accueillir le don qu’il lui fait de lui-même. Cette faculté d’accueil, elle-même donnée, est l’essence même de la raison » (F. Varillon, « L’humilité de Dieu », in *Vivre le christianisme. L’humilité de Dieu. La souffrance de Dieu*, Bayard, Paris 2002, p. 45).

unique et incomparable, « divine ». <sup>49</sup> « Celui qui le rencontrait ne voulait plus le quitter (ce qui est justement le signe qu'on fait l'expérience de la correspondance). La rencontre est la découverte d'une présence exceptionnelle de cette nature. » <sup>50</sup> Exceptionnelle, c'est-à-dire divine. Pour nous aussi, deux mille ans plus tard, la même chose se produit : le divin passe à travers un visage éphémère (« quelque chose qui contient quelque chose »). C'est ce « quelque chose » qui passe à travers quelque chose d'éphémère qui résiste, qui reste, parce qu'il est divin. Ainsi, si nous ne saisissons pas la nature de la présence rencontrée, nous finirons par la confondre avec une présence quelconque.

Voilà l'étape que nous devons considérer attentivement.

Il s'agit de nous rendre compte du contenu et de l'origine de la différence que nous avons rencontrée et pour laquelle nous sommes ici. Peut-être qu'à d'autres moments, nous aurions pu nous en sortir sans arriver jusqu'à ce stade, sans avoir besoin de reconnaître la nature de cette évidence inattaquable qui est entrée dans notre vie, mais dans le chaos actuel, où tout est remis en question, nous ne pourrions pas rester chrétiens longtemps, sans une évidence reconnue dans son sens permanent. En 1968, don Giussani disait : « Désormais, on ne peut plus l'accepter passivement, l'époque ne nous le permet plus ». <sup>51</sup>

Je suis enthousiaste de vivre ce moment historique, avec toutes les difficultés qu'il implique. Je le dis pour moi-même, je ne veux pas m'épargner cette difficulté, parce qu'il ne me suffit pas de vivre dans l'illusion (comme dans une bulle), de penser que tout va bien, de m'enfermer dans une zone de confort et de venir ici chaque année avec mes amis pour avoir un peu de tranquillité ; ce serait inutile pour vivre.

Heureusement que nous sommes interpellés par toute cette confusion, par le scepticisme qui nous entoure, par le nihilisme qui fait que rien ne semble durer ! Oui, ainsi, nous pouvons comprendre en quoi le christianisme est différent, à partir de notre expérience, comme personne n'a peut-être pu le faire plus tôt dans l'histoire. C'est comme lorsqu'aucun rapport ne tient et que l'on se trouve soudain face à un rapport qui, au contraire, tient le coup, face à quelqu'un qui nous aime vraiment, de sorte que l'on pense : « Cette personne est différente ! » À ce moment-là, il est très facile de reconnaître la différence.

C'est précisément parce que nous n'avons pas conscience de ce « quelque chose » – qui a l'accent unique de ce qui est vrai – que nous revenons à A après avoir vu B : ce n'est pas à cause de notre fragilité, mais faute d'une reconnaissance. Cela n'a rien à voir avec notre fragilité, dans ce cas. Ce n'est pas un problème de

<sup>49</sup> Cf. L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 21.

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 40.

<sup>51</sup> J. Carrón, L. Giussani, *Vivant, c'est-à-dire présent*, octobre 2018, op. cit.

cohérence éthique que j'ai posé, c'est un problème de raison, de simplicité de cœur. « Les choses doivent s'éclaircir *en toi* », <sup>52</sup> écrivait Etty Hillesum dans son *Journal*.

## 2. Le défi de Le reconnaître

Non seulement nous sommes rejoints, aujourd'hui, par le même événement qu'il y a deux mille ans, à travers des rencontres concrètes et précises, mais nous sommes aussi impliqués dans la même expérience, invités à accomplir le même chemin, à vivre la même reconnaissance. Dans l'une de ses nouvelles, intitulée *L'étudiant*, Anton Tchekhov décrit de manière suggestive le lien entre l'événement initial et l'événement présent, entre l'expérience de Pierre – et des premiers – et notre expérience.

De retour de la chasse, par une soirée froide et sombre, Ivan, un jeune étudiant, est accueilli dans la maison de deux veuves, mère et fille, qui se réchauffent près du feu. Il se joint à elles et commence à leur parler de la passion de Jésus, de la Cène, de l'angoisse éprouvée par Jésus dans le Jardin des oliviers, de la trahison de Judas, du reniement de Pierre, du chant du coq et du moment où Pierre « retrouva ses esprits, sortit de la cour et pleura amèrement ». Il s'aperçoit qu'à ce moment, l'une des deux femmes, la mère, Vassilissa, commence à sangloter et que sa fille est saisie d'une vive douleur. Tchekhov écrit :

« L'étudiant souhaita bonne nuit aux veuves et poursuivit son chemin. [...] L'étudiant pensait à Vassilissa... Si elle s'était mise à pleurer, c'était que tout ce qui était arrivé à Pierre durant l'horrible nuit avait quelque rapport avec elle... [...] si Vassilissa avait pleuré et si sa fille s'était montrée troublée, c'était évidemment que ce qu'il venait de raconter, qui s'était passé dix-neuf siècles plus tôt, avait un rapport avec le présent, avec les deux femmes et, sans doute, avec ce village isolé, avec lui-même, avec toute l'humanité. Si la vieille femme avait pleuré, ce n'était pas parce qu'il avait l'art de faire vibrer, par ses récits, la corde sensible, mais parce que Pierre se trouvait être près d'elle et que, de tout son être, elle était intéressée à ce qui s'était passé dans son âme. Et une vague de joie déferla soudain dans l'âme de l'étudiant, il s'arrêta même une minute pour reprendre sa respiration. Le passé, pensait-il, est lié au présent par une chaîne ininterrompue d'événements qui découlent les uns des autres. Et il lui semblait qu'il venait d'apercevoir à l'instant seulement les deux bouts de la chaîne. Il avait atteint l'un quand l'autre avait vibré. Tandis qu'il traversait la rivière par le bac [...] il pensait que la vérité et la beauté qui régissaient la vie des hommes là-bas, au jardin des Oliviers et dans la cour du grand-prêtre, s'étaient perpétuées sans interruption

---

<sup>52</sup> E. Hillesum, *Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et lettres 1941-1943*, « Mercredi après-midi, le 13 août 1941 », op. cit., p. 142.

jusqu'à ce jour et, apparemment, constituaient toujours l'essentiel dans la vie humaine et, d'une manière générale, sur la terre. Un sentiment de jeunesse, de santé, de force – il n'avait que vingt-deux ans – l'attente ineffablement douce du bonheur, d'un bonheur inconnu, mystérieux, l'envahirent peu à peu et la vie lui parut enthousiasmante, merveilleuse, pleine d'une haute signification. »<sup>53</sup>

Le lien perçu par Tchekhov est surprenant : « Si la vieille femme avait pleuré, [c'était] parce que Pierre se trouvait être près d'elle et que, de tout son être, elle était intéressée à ce qui s'était passé dans son âme. ».

Nous sommes ici grâce à la même expérience que les premiers qui ont rencontré Jésus. Nous sommes invités, comme eux, à reconnaître la nature de la rencontre qui nous est arrivée, et de la présence qui nous a investis. Ceux qui ont rencontré Jésus les premiers n'ont pas été épargnés non plus par ce défi, bien au contraire. Leur chemin nous indique la voie à suivre, aujourd'hui encore. Revenons donc au moment où le défi était si grand qu'ils ont été forcés de reconnaître combien ce qu'ils avaient devant eux était différent.

Une fois – le jour où il avait multiplié les pains et les poissons et où la foule voulait le proclamer roi –, Jésus avait dit devant tout le monde quelque chose qui avait fait scandale et que même les disciples n'étaient pas capables de comprendre : « Il y avait un grand silence. Et Jésus prend l'initiative de le rompre. "Voulez-vous partir, vous aussi ?" Et c'est à ce moment que Pierre, avec toute son ardeur, s'exclame, résumant toute la profonde certitude acquise par les disciples dans l'expérience : "Seigneur, nous non plus nous ne comprenons pas ce que tu dis, mais si nous nous en allons, à qui irions-nous ? Toi seul as des paroles qui expliquent la vie, [lui] donnent un sens." [...] Une telle attitude est [...] profondément raisonnable », car, poursuit Giussani, « en partageant la vie de Jésus, qui est exceptionnel tant dans son être que dans ses actes, ce petit groupe d'hommes ne pouvait pas ne pas croire en ses paroles. Il leur aurait fallu nier une évidence [tout comme nous devrions nier une évidence] plus persuasive que ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux : "Si je ne peux pas croire en cet homme, je ne peux croire en rien." La réitération continuelle de cette impression d'exception produite par la vie avec Jésus déterminait un jugement de plausibilité très raisonnable qui les incitait à lui faire confiance. »<sup>54</sup> Un jugement comme celui de quelqu'un qui, après des années de vie avec sa mère, s'il a eu une relation normale avec elle, dit : « Quoi qu'il arrive, je peux être en colère, triste, d'humeur changeante, le monde entier peut s'écrouler, mais je ne peux nier que ma mère m'aime. » La vie commune l'amène à un jugement qui peut défier tout état d'âme.

<sup>53</sup> A. Tchekhov, « L'étudiant », in *Œuvres (1893-1894)*, Éditeurs français réunis, Paris 1961, p. 270-276.

<sup>54</sup> L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 74.

« Le jugement requiert d'affronter l'expérience en y incluant le temps de sa "durée". »<sup>55</sup> Nous avons besoin de ce temps pour atteindre la certitude. C'est le drame de la vie. Jésus nous traite comme des adultes : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » Au lieu de cela, nous aimerions souvent qu'il vienne nous sortir des difficultés, qu'il décide à notre place.

« Ainsi, Jésus, pour répondre à la question de ses amis et de ses ennemis : "Mais alors, qui es-tu ?" [qu'est-ce que ce "quelque chose" qui est en toi et que nous n'arrivons pas à définir ?], a attendu que le temps rende ses disciples sûrs de leur attachement [que la certitude de la raison pour laquelle ils s'attachaient à lui grandisse] et ses ennemis obstinés dans leur hostilité. Cela signifie que Jésus a clarifié son propre mystère quand les hommes avaient déjà définitivement décidé de le reconnaître ou de ne pas le reconnaître ». <sup>56</sup>

Jésus ne veut pas se faire reconnaître à tout prix ou s'imposer : il attend que notre liberté cède et s'attache consciemment à lui. Il sait bien que, sans l'implication de notre liberté, reconnaître sa présence ne sera jamais vraiment quelque chose de personnel. Il n'est donc pas pressé, il ne veut pas forcer les temps, mais il laisse de la place à notre liberté et attend que l'action de Le reconnaître se fraye un chemin en nous.

Puisque la raison est l'affirmation de la réalité dans tous ses facteurs, nous ne pouvons pas éluder l'interrogation sur l'origine de la différence qui s'est imposée à nous. Si les fruits que nous voyons, en termes d'humanité et d'intensité de vie, sont tels qu'ils marquent une discontinuité avec tout ce qui nous entoure, alors nous sommes confrontés à une option : soit ces fruits peuvent s'expliquer de manière exhaustive par les capacités spéciales des personnes qui les manifestent, soit, comme ce sont des personnes comme nous, fragiles comme nous, qui se trompent comme nous, elles révèlent et démontrent autre chose au-delà de leurs capacités, autre chose d'autre qui est à l'œuvre en elles (« On reconnaît l'arbre à ses fruits »<sup>57</sup>).

Ma raison ne peut pas dire, définir ce qu'est ce « quelque chose d'autre », mais – dit don Giussani – « je dois admettre qu'il est présent. [...] Il y a ici un élément présent, un élément qui caractérise cette compagnie. Cet élément produit un certain type de résultats au sein de cette compagnie, certaines résonances si surprenantes que, si je n'admettais pas qu'il existe quelque chose d'autre, je ne rendrais pas compte de l'expérience ; en effet, la raison est l'affirmation de la réalité dont je fais l'expérience selon la totalité des facteurs qui la composent, selon tous les facteurs ». <sup>58</sup>

---

<sup>55</sup> *Ibidem*, p. 75.

<sup>56</sup> *Ibid.*

<sup>57</sup> Cf. L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 263 sqq.

<sup>58</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex 2008, p. 216.

J'ai été récemment surpris par Mikel Azurmendi, un ami qui nous a rencontrés il y a deux ans. Sociologue et professeur au Pays Basque, étonné par ce qu'il voyait, il a été si loyal envers le choc provoqué par ce qu'il a perçu, qu'il a passé deux ans à visiter toutes nos communautés espagnoles, les vacances, les actions caritatives, les écoles, car il voulait comprendre. C'est comme si Azurmendi nous redonnait ce que, souvent, nous ne voyons plus. Il arrive à Encuentro Madrid et, au bout de dix minutes à peine, en considérant la manière différente de se traiter les uns les autres, d'être ensemble, en relevant « certaines résonances de cette compagnie », il déclare : « Ici, il se passe quelque chose. » Il ne peut pas regarder tout cela sans reconnaître que là, dans cette manière d'être ensemble, d'entrer en relation, de se regarder, de se chercher, de s'intéresser à tout, il y a autre chose qui l'amène ensuite à affirmer (à partir de ce qu'on lui avait dit il y a bien longtemps ; il avait fréquenté le séminaire quand il était jeune) : « C'est Lui. Seul le divin peut être l'origine de tout cela. »

Le changement de l'humain, que Mikel, comme chacun de nous, a rencontré, est le miracle le plus grand. « On peut définir le miracle comme un événement, donc un fait dont on peut faire l'expérience, à travers lequel Dieu contraint l'homme à faire attention à lui, aux valeurs auxquelles il veut le faire participer – à travers lesquelles Dieu interpelle l'homme pour que celui-ci se rende compte de sa réalité. C'est donc un moyen par lequel Dieu impose sa présence de façon tangible ». <sup>59</sup> Ce n'est pas quelque chose que nous avons imaginé et qui disparaît un instant plus tard.

C'est précisément face au miracle – le miracle d'une humanité différente, plus accomplie – qu'émerge notre position et que se déclenche la lutte entre ouverture et fermeture, transparence et fermeture d'esprit. Dans cette lutte, que le Mystère ne nous épargne pas, la liberté manifeste son rôle décisif sur le chemin de la connaissance, dans la découverte de la réalité et de son sens (« Si, pour rejoindre sa destinée, l'accomplissement de soi, il faut être libre, la liberté doit également intervenir dans la découverte de cela [...]. La liberté a donc à voir non seulement avec notre cheminement vers Dieu comme action cohérente tout au long de la vie, mais lors même de la découverte de Dieu »<sup>60</sup>). Dans cette lutte, nous appelons souvent « attitude critique » ce qui est en réalité une position préconçue (« une décision secrète », <sup>61</sup> dit Giussani), une « aridité » qui ne nous permet pas de voir.

La récompense pour ceux qui s'engagent dans cette lutte avec loyauté est la reconnaissance de la présence du Christ, la familiarité avec lui.

<sup>59</sup> L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 276.

<sup>60</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 179.

<sup>61</sup> *Ibidem*, p. 180.



La question est donc de ne pas s'arrêter sur le seuil de cette reconnaissance, mais d'arriver à la reconnaissance de la « source ultime » de ce que nous voyons, que nous avons rencontrée et qui nous fait être ensemble.

« Nous risquons de vivre une grâce aussi grande que celle de cette maison [de cette compagnie], en donnant pour acquise la dernière étape ("Ah, oui, bien sûr !"), en admettant la dernière étape, en reconnaissant la dernière étape, que c'est pour le Christ, mais sans la vivre [...]. Vous pouvez vivre votre compagnie en étant gentilles les unes envers les autres, attentives les unes aux autres, et profiter de la vie dans un tel contexte [...]; vous pouvez vivre tout ce qu'il y a de positif dans cette compagnie, et pourtant vous arrêter sur le seuil de la reconnaissance de sa véritable raison, du véritable facteur qui, avant tout, vous a réunies [...]. Vous pouvez vivre tout cela sans dire clairement pour vous-mêmes quelle en est la source ultime. C'est comme si vous arriviez sur le seuil : "Oui, c'est le Christ, c'est pour le Christ." » Mais « combien d'émotion existentielle, de reconnaissance, de gratitude le fait de dire : "Nous sommes ensemble parce qu'il y a le Christ", suscite-t-il ? »<sup>62</sup>

Le Christ arrive à aimer tellement notre liberté qu'il nous laisse même nous éloigner de lui, en attendant que nous puissions découvrir librement qu'il est différent. Von Balthasar décrit ainsi l'attitude de Dieu envers nous : « Toutes les fois qu'un homme décide de s'oublier lui-même, d'abandonner son étroitesse [...], là grandit mon royaume. Pourtant comme les hommes ne se décident qu'à contrecœur, [...], je dois les accompagner sur de longs chemins, des chemins de toute la vie, jusqu'au jour où ils aperçoivent la vérité ».<sup>63</sup>

« Dieu attend avec patience que je veuille bien enfin consentir à l'aimer. Dieu attend comme un mendiant qui se tient debout, immobile et silencieux, devant quelqu'un qui peut-être va lui donner un morceau de pain. Le temps est cette attente. Le temps est l'attente de Dieu qui mendie notre amour. Les astres, les montagnes, la mer, tout ce qui nous parle du temps nous apporte la supplication de Dieu. L'humilité dans l'attente nous rend semblables à Dieu »,<sup>64</sup> dit Simone Weil.

Pensons à la Vierge, lorsque l'ange la quitte : c'est comme si le Seigneur quittait la scène pour faire place à sa liberté.

Pensons au fils prodigue de la parabole de l'Évangile. Le père n'est pas indifférent envers le fils. Au contraire, c'est parce qu'il l'aime et qu'il sait bien qui est la créature à qui il a donné sa vie, qu'il sait tout aussi bien que le fils ne pourra découvrir le goût d'être fils qu'à travers la liberté.

<sup>62</sup> L. Giussani, *Affezione e dimora*, op. cit., p. 361-362. « Nous traversons les miracles en aveugles, sans voir que le moindre jaillissement d'une fleur est fait de milliers de galaxies » (C. Bobin, « Les anges en robes rouges », *La grande vie*, NRF Gallimard, Paris 2014, p. 43).

<sup>63</sup> H.U. von Balthasar, *Le cœur du monde*, Desclée de Brouwer, Paris 1959, p. 197.

<sup>64</sup> S. Weil, *La connaissance surnaturelle*, Gallimard, Paris 1950, p. 91.

Le philosophe catholique allemand Ferdinand Ulrich écrit, en méditant la parabole du fils prodigue : « Le père ne garde pas son propre fils attaché à lui-même [...]. Il a mis l'autre en liberté en tant qu'autre que lui-même et l'a rendu responsable du risque futur de devenir lui-même dans l'amour à partir de l'abîme de sa propre *liberté* ». <sup>65</sup>

Comment le père montre-t-il son amour pour la liberté de son fils ? « Tout simplement, il laisse partir son fils. » Le père laisse partir son fils en respectant sa liberté parce qu'il s'appuie sur la certitude que son fils ne s'éloigne pas de lui sans porter en soi le fait qu'il est fils. Ulrich poursuit : « Ainsi, le père se retire pour ainsi dire dans le plein calme de son être soi-même, et il fait cela *non pas* contre, mais *pour* son fils. Son être en retrait en tant que père, son silence, c'est la miséricorde de son accompagnement. *Ce* fils dont nous parle la parabole est la miséricorde du Père incarnée : dans l'éloignement sans le père. Nous ne comprenons la parabole que si nous *L'*écoutons dans un esprit de miséricorde et de pardon ! Le père reste, "se repose" dans son domaine et laisse partir son fils. Dans le fait de rester, dans son *apparente* inaction, il se réalise explicitement en tant que liberté qui "uniquement par son existence" témoigne et est présente. » <sup>66</sup>

C'est précisément dans cet espace de liberté où le père le laisse que le fils prodigue reconnaît que son père est différent, qu'il reconnaît cet accent de vérité que le fait rentrer chez lui. « Il y a un vide terrible dans cette paternité spirituelle, observe Nouwen. Aucun pouvoir, aucun succès, aucune popularité, aucune satisfaction facile. Mais ce même vide terrible est aussi le lieu de la vraie liberté. C'est le lieu où "on n'a plus rien à perdre", où l'amour est sans exigence, et où l'on trouve la véritable force spirituelle. » <sup>67</sup>

Par son attitude, le père révèle sa véritable nature de père. Il n'y a pas d'accès à la vérité si ce n'est par la liberté, disait le Concile Vatican II. <sup>68</sup> Le Christ respecte, aime et soutient notre liberté (en la provoquant).

Il faut prendre conscience de la portée de ce qui est entré dans notre existence, sinon nous serons condamnés à vivre dans la peur que tout tombe dans le néant. Si le Christ n'entre pas dans les plis de notre moi, à travers cette évidence que chacun de nous a perçue (puisque nous sommes ici), nous aurons

---

<sup>65</sup> F. Ulrich, *Gabe und Vergebung. Ein Beitrag zur biblischen Ontologie* [Don et pardon. Une contribution pour une ontologie biblique], Johannes, Freiburg 2006, p. 455 ; nous traduisons.

<sup>66</sup> *Ibidem*, p. 452, 457-458 ; nous traduisons. « Et tu m'as laissé aller, et quand je ne voulais pas et quand je voulais, mais pourtant tu ne m'as pas chassé loin de toi » (Guillaume de Saint-Thierry, *Oraisons méditatives*, oraison IX, 10, Cerf, Paris 1985, p. 214).

<sup>67</sup> H.J.M. Nouwen, *Le retour de l'enfant prodigue : revenir à la maison*, Albin Michel, Paris 2008, p. 214.

<sup>68</sup> Cf. Déclaration sur la liberté religieuse *Dignitatis humanae*, I, 2.

peur comme tout le monde, parce que « si le Christ n'est pas une présence maintenant – maintenant ! –, je ne peux pas m'aimer maintenant et je ne peux pas t'aimer maintenant. Si le Christ n'est pas ressuscité, je suis perdu, même si j'ai toutes ses paroles, même si j'ai tous ses évangiles. Avec les textes des évangiles, à la limite, je pourrais bien me suicider [Giussani va jusqu'à oser dire cela !], mais pas avec la présence du Christ [car ce n'est pas un simple événement du passé], pas avec la présence reconnue du Christ ! »<sup>69</sup>

Pourquoi vaut-il la peine d'être ici, ces jours-ci ? Que pouvons-nous y gagner ? La conscience qu'il nous est arrivé quelque chose qui peut surmonter l'angoisse et la crainte que tout tombe dans le néant. Ce qui donne cette victoire n'est pas le fait de penser : « Maintenant, j'essaie de faire un effort supplémentaire » ; ce qui donne cette victoire, c'est la conscience de ce qui s'est passé, de quelque chose que vous n'avez pas produit et que je n'ai pas produit non plus. « Je t'ai aimé d'un amour éternel, j'ai eu pitié de ton néant ». <sup>70</sup> Seule Sa présence est la consistance de notre moi.

### 3. La nécessité de vérifier

« Quiconque vient à cause d'une intuition ou du vague pressentiment d'une valeur, et n'est pas ensuite sollicité ou ne s'engage pas dans une vérification, s'en ira tôt ou tard. »<sup>71</sup> Cet avertissement de don Giussani aux étudiants est valable aussi pour nous tous, sans exception. « Si le Christ est véritablement la réponse à la vie, cela doit se “voir” d'une manière ou d'une autre. [...] C'est pourquoi je disais aux jeunes : “Il faut observer toutes les activités de notre vie pour arriver à voir et à expérimenter, à comprendre et à vivre quelle réponse la présence du Christ apporte aux urgences et aux exigences de notre expérience humaine qui s'expriment dans ces activités”. »<sup>72</sup>

Pendant la présentation des *Actes* du colloque de Lugano sur Giussani à la Bibliothèque Ambrosienne, le père Manzi, qui est le doyen de la faculté de théologie de Venegono, a observé : « Nous pourrions alors dire que pendant qu'il marchait lui-même à la suite du Christ sur le “chemin de Dieu” – c'est ainsi que les Actes des Apôtres définissaient le christianisme –, don Giussani vérifiait d'une part si l'expérience de Pierre, d'André et des autres apôtres le rendait authentiquement plus humain lui aussi et, de l'autre, il invitait les jeunes à parcourir ce chemin avec lui, qu'il les ait rencontrés dans un train ou

<sup>69</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 77.

<sup>70</sup> Cf. *Jr* 31, 3.

<sup>71</sup> L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose (1979-1981)*, BUR, Milan 2007, p. 158.

<sup>72</sup> L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, par C. Di Martino, Edit-Il Sabato, Rome 1993, p. 341.

sur les bancs du lycée Berchet. Mais, précisément, don Giussani a retrouvé le critère d'authenticité de leur "mouvement" à la suite du Christ dans les expériences de foi attestées dans les Évangiles et dans le reste de la Bible. Ainsi, il en est venu à considérer que, si son expérience avec ces compagnons de voyage était aussi humanisante que celle de Pierre, d'André et des autres apôtres, cela signifiait que le Christ ressuscité continuait à être présent dans l'histoire de manière efficace, pour sauver l'humanité aussi en notre temps. »<sup>73</sup>

L'Église ne veut pas d'adhésions non critiques. Il faut que je vérifie si ce qui est entré dans ma vie me permet de défier toute obscurité, tout doute, toute peur, toute insécurité. Comme nous devrions l'avoir étudié dans l'école de communauté, l'Église ne se moque pas de nous, elle ne triche pas avec nous.<sup>74</sup>

Voilà le défi. Vous comprenez donc que l'association ne suffit pas, le parc à moutons ne suffit pas, il ne suffit pas de chercher des lieux confortables pour croire qu'on vit en chrétiens. De cette manière, nous ne nous en sortirons pas. Et ceux qui vous proposent cela ne vous aiment pas. Jésus n'a pas enfermé les disciples dans un parc à moutons, mais il leur a donné la méthode par laquelle ils pouvaient défier le monde, en vérifiant sa promesse : « Si tu restes en rapport avec moi, tu te rendras compte que tu vis d'une manière incomparable par rapport à toute autre personne. »<sup>75</sup>

Une personne m'écrit :

« "Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?" J'ai souvent pensé que cette question était le résultat d'une dépression latente, d'un cynisme galopant ou en tout cas d'un manque de foi de ma part. Récemment, toutefois, je me suis rendu compte que ce n'est pas le cas. Non, ce n'est pas une question pour personnes dépressives, parce que ma question s'est transformée au fil du temps, elle est devenue une partie constitutive de mon rapport et de mon dialogue quotidien avec Lui, à tel point que je me suis trouvée plusieurs fois à dire : Comment résistes-tu, ô Christ, au choc du temps ? Comment résistes-tu dans mon mariage, avec mes amis, dans le rapport avec les enfants qui grandissent, dans les défis de la vie quotidienne, dans les peurs qui me tenaillent, dans ce que j'aimais beaucoup auparavant et qui me laisse maintenant presque indifférente ? Comment ?" En me faisant toujours trouver "quelque chose d'autre et d'inattendu" (c'est toujours un trait caractéristique de

<sup>73</sup> F. Manzi, « Punto di vista di un biblista sugli *Atti* del Convegno della FTL : "Giussani : Il pensiero sorgivo" », in *Rivista Teologica di Lugano*, année XXIV, 1/2019, p. 200.

<sup>74</sup> Cf. L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 260-262.

<sup>75</sup> « L'Église répète avec Jésus que sa crédibilité peut être reconnue parce qu'elle correspond aux exigences élémentaires de l'homme dans leur épanouissement le plus authentique. C'est ce que Jésus voulait dire avec l'expression [...] "le centuple" sur cette terre [pas dans l'au-delà]. C'est donc comme si l'Église [nous] disait [...] : "Avec moi tu obtiendras une expérience de plénitude de vie que tu ne trouverais pas ailleurs." C'est sur le fil du rasoir de cette promesse que l'Église se met elle-même à l'épreuve en se proposant à tous les hommes comme prolongement de Jésus Christ » (L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 258).

Sa manifestation) par rapport à ce que j'attendais, et qui me fait renaître. Il y a eu une longue période de ma vie où le Christ a été une sorte de bibelot, à invoquer en cas de nécessité et d'urgence, tandis que tout le reste, je pouvais le gérer tranquillement par moi-même. Mais maintenant, sans trop de difficultés, j'ai pris clairement conscience que ce "En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire" n'est pas du tout exagéré. En tout cas, après avoir entendu don Giussani à la Journée de début d'année nous souhaiter la "ténacité d'un chemin", mon mari et moi avons décidé de reprendre la route en commençant à participer, après bien des hésitations, à l'action caritative. Cela a été l'un des moments les plus beaux de notre mariage, parce que, dans cette décision, que nous avons prise ensemble, de reprendre le chemin, c'était Lui qui était à nouveau entre nous deux. Mystérieusement, en adhérant à une proposition éducative de la compagnie qui n'avait apparemment rien à voir avec notre mariage, nous nous sommes retrouvés ensemble, unis sur le chemin comme cela ne s'était pas produit depuis longtemps. Quel cadeau inattendu ! L'action caritative a été comme un tsunami dans ma vie, parce qu'elle a tout de suite mis en évidence et fait ressortir d'un coup toute mon attitude réduite face à la vie ».

Cette surabondance de vie est ce qui vous permettra de vérifier la vérité du message que l'Église vous apporte, le fait qu'elle se propose en tant que prolongement du Christ dans l'histoire. C'est dans l'expérience d'une plénitude dont on ne peut pas faire l'expérience ailleurs que se réalise la "vérification" de ce que l'Église dit d'elle-même : « Je suis le Corps du Christ, le visage de sa présence ici et maintenant. » C'est ainsi que nous pourrons dire, en adhérant de manière toujours plus raisonnable à ce que l'Église dit d'elle-même : « Le Christ est ici ».

Pour arriver à cette certitude, il faut que l'homme accepte de vivre dans ce lieu à travers lequel lui arrive la vie de l'Église, car l'Église « est une vie et doit offrir une vie ». Voilà ce qui amène à décider de venir ici pour un week-end, pour baigner dans cette vie. L'homme, en effet, poursuit don Giussani, « ne peut pas [...] se préparer à une vérification de cette portée sans un engagement qui implique la vie ». C'est pourquoi, « si l'Église ne peut pas tricher, l'homme [chacun de nous] ne peut pas tricher non plus ».<sup>76</sup>

Le temps est essentiel pour cette vérification, pour que puisse émerger sous nos yeux en quoi le christianisme est différent, ce qui résiste vraiment au choc du temps, des circonstances, des défis, des déceptions. Soyons sans crainte : si nous sommes loyaux avec les exigences de notre cœur, celles-ci sont si irréductibles à nous-mêmes et à notre manipulation qu'elles ont le pouvoir de démasquer chaque idole que nous avons construite ! Le temps et la confrontation avec le cœur suffisent pour voir ce qui est vrai, car seul ce qui est vrai dure dans le temps. Ce qui est vrai a un accent incomparable – nous le savons tous – et dure dans le

<sup>76</sup> L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 260.

temps. Pourquoi dure-t-il ? Parce que, comme nous l'avons dit au début, il correspond aux exigences du cœur. Toutes les promesses que nous font les idoles ne résistent pas parce qu'elles ne correspondent pas au cœur, « elles ont une bouche et ne parlent pas »,<sup>77</sup> disaient les prophètes d'Israël. Les idoles ne sont rien, elles n'ont pas de consistance ; après un moment, *pfffff*, elles disparaissent.

Pour parcourir un chemin sûr, nous avons à notre disposition des instruments qui ne peuvent être réduits à nous-mêmes et à notre manipulation. C'est le défi que chacun de nous doit relever vis-à-vis de lui-même.

Voici, pour conclure, une preuve de la vérification de la proposition que nous recevons tous continuellement dans le mouvement, et qui permet de ne pas revenir à A après avoir fait l'expérience de B.

« Je fais l'expérience de manière très concrète du passage définitif à la maturité de la foi. Je vis le mouvement depuis trente-quatre ans, mais ces derniers temps, j'ai eu la grâce de faire l'expérience d'un saut dans la conscience que j'ai de la foi. Je me suis aperçu de la disproportion qui existe entre ce que j'ai reçu et mon humanité. J'ai longtemps vécu dans la présomption gnostique de penser comprendre, et je m'efforçais – de manière pélagienne – d'appliquer ce que je pensais avoir compris. Aujourd'hui, tout me semble être nouveau. Je me surprends dans une attitude complètement différente de celle que j'avais lorsque j'ai rencontré le mouvement. Je commence à être ému par tout. Des paroles que j'avais lues un nombre incalculable de fois, et qui suscitaient en moi une satisfaction intellectuelle, mais ne changeaient mon attitude d'un seul millimètre, me laissent maintenant désarmé. Je me suis rendu compte que je suivais Giussani de manière abstraite, sans mettre en jeu concrètement mon intelligence et mon cœur. J'ai commencé à comprendre ce que veut dire une intelligence affective, un attachement à sa personne et, par conséquent, à ses paroles. Giussani a cessé d'être quelqu'un d'extérieur à mon humanité et a commencé à la juger de l'intérieur. La signification réelle de ce que j'avais appris et que je connaissais presque par cœur des chapitres 1, 2, 3, 5 et 10 du *Sens religieux* a commencé à se révéler. Je suis fasciné, parce que je redeviens comme un enfant ; je découvre que j'ai tout à apprendre, pas tant pour accumuler des connaissances, mais plutôt pour "vivre intensément le réel". »

Bien plus, dans notre rapport avec toutes les circonstances, nous vérifions personnellement que le Christ est capable de changer notre vie (« Celui qui me suit aura le centuple ici-bas ») et de la faire renaître, plus il devient raisonnable de reconnaître sa présence, de lui dire « oui », à lui et à la manière concrète qu'il a choisie pour nous atteindre et nous conquérir : le mouvement.

La vérification est donc le grand chemin de la personnalisation de la foi, qui fait mûrir la certitude de la présence du Christ dans notre vie.

---

<sup>77</sup> Ps 113B, 5.

# MESSE

*Liturgie de la Sainte Messe : Ez 37, 21-28 ; Jr 31, 10-12b.13 ; Jn 11, 45-56*

## HOMÉLIE DE S.E.R. MONSEIGNEUR MATTEO ZUPPI ARCHEVÊQUE MÉTROPOLITE DE BOLOGNE

Ces Exercices nous introduisent à la Semaine Sainte de la passion et de la résurrection. Ce sont les jours qui éclairent toutes nos journées. Nous nous préparons à suivre avec émotion le Fils de l'Homme dans son amour jusqu'au bout. Sa passion nous interroge et nous oriente toujours. En effet, il se livre entièrement à nous et nous aide à comprendre où nous sommes. Nous le trahissons par simple présomption, pensant que le contraire de la peur est le courage, et non l'amour ; nous pourrions pleurer et repartir de sa parole, comme Pierre ; nous verrons la lâcheté craintive des puissants et l'acharnement des hommes de loi qui le condamnent ; nous serons effrayés face à notre stupidité meurtrière, cachés au milieu de la foule manipulée qui crie qu'il faut condamner Celui qui est son salut ; nous nous arrêterons avec Marie sous la croix, nous choisirons de grandir en prenant avec nous cette mère qui nous est confiée et en apprenant à la protéger, pour être toujours des enfants responsables, et non des orphelins distants.

En aimant et en suivant Jésus, nous devenons saints nous aussi : non pas parfaits, forcés, en réalité, de soigner les apparences, de mesurer notre considération aux premières places et aux salutations, mais petits – des mendiants, aurait dit « quelqu'un » – rendus grands uniquement par le fait d'être aimés par Jésus. Jésus est la rencontre, la rencontre toujours nouvelle qui nous pousse doucement à courir de l'avant, surtout quand les pas deviennent un peu lourds ou un peu paresseux, et nous demande fermement de ne pas avoir peur d'être avec lui, de l'aimer et de ne pas nous laisser aller en gaspillant nos vies et les dons qu'elle contient.

Le temps est court et s'enfuit rapidement. Les Pâques et les occasions ne sont pas infinies ! Nous sommes misérables. Quelle joie, en réalité, de le comprendre et de se l'entendre dire, en apprenant aussi à rire de nous-mêmes (parfois, nous nous prenons trop au sérieux, au point que personne ne peut plus rien nous dire ; l'ironie et la bonne humeur nous aident à relativiser notre moi et à ne pas relativiser le Seigneur, ce qui, pour nous, est beaucoup plus facile à faire !) Se souvenir de sa fragilité n'est pas du tout frustrant, comme le fait croire l'idolâtrie du moi.

Pendant le Carême, nous sommes rentrés en nous-mêmes, nous ne sommes pas sortis de nous-mêmes. Nous sommes des misérables qui tendent leurs mains

vers la seule main qui sauve. C'est la très belle image de l'affiche de Pâques de cette année. « Je continue à être le pauvre homme que je suis, mais avec le Christ, je suis certain, riche. [...] C'est uniquement en Sa compagnie que l'on aime soi-même ; seul celui qui porte ce message peut dire son affection pour lui-même ; amour pour soi et donc amour pour les autres »,<sup>78</sup> disait don Giussani. Cela ne va absolument pas de soi, pour une génération comme la nôtre, qui vit et théorise l'amour de soi, mais réduit à un individualisme, garanti par tous les droits, sans doute, mais sans prochain et en fin de compte sans amour.

Nous venons de l'entendre : nous sommes le peuple promis par le prophète, un peuple d'humbles et de pauvres : « J'en ferai une seule nation dans le pays », et son sanctuaire aussi. Je crois (pour moi, c'est certainement le cas, mais je pense que c'est la même chose pour vous tous aussi) que le fait de vous voir, de nous voir ainsi, d'être ensemble physiquement aussi et de voir ce sanctuaire, nous aide à nous rappeler, dans les jours de solitude et de difficulté, que nous faisons partie de ce peuple. Un peuple que nous découvrons bien plus vaste que ce que nous pensions (c'est une grâce), mais qui nous demande une adhésion toujours nouvelle et personnelle. Un peuple, non pas de protagonistes qui finissent par se diviser et s'épuiser dans les confrontations les uns avec les autres, mais un peuple de frères toujours appelés à servir et à entretenir la communion, qui n'est jamais acquise et qui ne se réalise pas une fois pour toutes.

Être saints est notre seul protagonisme, qui nous permet d'être vraiment nous-mêmes et se révèle dans l'amour pour les autres, et non dans le fait de nous imposer ou de les exploiter. Nous sommes un peuple qui n'acquiert pas l'arrogance des justes ou la dureté négative des prophètes de malheur, c'est-à-dire de ceux qui ne savent pas reconnaître les signes de la grâce et qui finissent par ne voir que ruines et difficultés parce qu'ils ne lisent pas l'histoire et ne croient pas en la providence. Quelle joie de faire partie de ce peuple de pauvres gens, et de pouvoir en faire partie depuis de nombreuses années – comme je crois que c'est le cas pour beaucoup d'entre vous – dans une amitié fidèle et aimable, qui cherche le bien et le soutient, unis à ce que Benoît XVI appelle une « compagnie fiable », au sein d'une caravane qui n'a pas cessé de marcher et qui nous a accompagnés presque toute notre vie.

L'unité et la concorde de ce peuple – qui est toujours délicate, qu'il faut servir et dont il ne faut jamais se servir – est confiée à chacun. Giussani était ému lorsqu'il parlait de l'Église comme du « lieu où toutes ces personnes s'enrichissent ». C'est un peu à l'opposé du monde, où peu s'enrichissent alors que les autres restent vraiment pauvres. Ici « l'Église est le lieu où toutes ces personnes s'enrichissent, se donnent et s'enrichissent du don d'autrui. » « L'Église »,

---

<sup>78</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 68.



poursuivait don Giussani, « est réellement un lieu émouvant d'humanité, c'est le lieu de l'humanité, où l'humanité grandit, croît, en extirpant constamment l'impur qui y entre, parce que nous sommes humains : elle est humaine, et les hommes sont donc humains lorsqu'ils extirpent l'impur et aiment le pur. L'Église est un phénomène vraiment émouvant. » Il disait : « La lutte face au nihilisme, contre le nihilisme, est cette profonde émotion vécue ! »<sup>79</sup>

Par certains aspects, nous l'avons entendu dans l'Évangile, ces jours sont une purification en vue de Pâques, pour vivre Pâques, mais ils sont aussi une grande anticipation de cette fête. La Semaine Sainte est, en effet, le moment opportun pour extirper ce qui est impur dans nos cœurs et dans notre Fraternité – parce que nous sommes faits pour aimer, nous sommes faits pour être saints ; et ce, non pas parce que nous sommes parfaits, mais parce que nous sommes aimés –, en demandant de pouvoir extirper ce qui est impur, en demandant pardon et en pardonnant, en choisissant d'aimer et en nous ouvrant à un amour si grand.

Dans une génération comme la nôtre, sans liens, qui a peur de ceux-ci et qui finit pourtant par être liée à tant de dépendances, remercions de faire partie d'un peuple comme celui-ci, qui continue à chanter sa libération, c'est-à-dire son amour pour le Seigneur qui nous rend à nous-mêmes. Nous n'avons pas perdu l'émerveillement d'une rencontre qui se renouvelle. Au contraire ! La Pâque de passion et de résurrection (il n'y a pas l'une sans l'autre, et inversement !) nous aide à retrouver l'amour du début, pour ne pas devenir des administrateurs tièdes et avarés, parfois amers à cause des inévitables déceptions ; elle nous pousse à chercher non pas nos ennemis, mais les personnes ; elle fait mûrir en nous le goût de parler avec quiconque et l'enthousiasme, pour ne pas nous contenter de la médiocrité ou d'être des témoins tièdes et mécontents.

À chacun de nous est confié un fragment de ce charisme – de ce peuple, comme nous l'a dit le prophète, de cette promesse qui traverse notre vie, comme l'a dit tout à l'heure le père Carrón, qui se concrétise et dont on se rend compte parfois longtemps après : « J'ai enfin compris ! » –, ce charisme que nous devons apporter au monde et donner à beaucoup avec l'intelligence et la patience de l'amitié et de l'amour, parce que c'est un don, et qu'un don est perdu quand on se l'approprie. En réalité, nous ne possédons que ce que nous donnons. Que beaucoup de personnes puissent voir le beau, le vrai, le bien, non pas dans des catégories abstraites ou comme une vérité lointaine, mais en chacun de nous, dans notre humanité, concrète et pauvre comme elle l'est, dans la beauté, la vérité et la bonté de notre vie personnelle. Prenons-en soin.

Voilà pourquoi nous n'avons pas la nostalgie du passé : parce que le Christ est une présence que nous sentons vraie aujourd'hui, une présence humaine

<sup>79</sup> L. Giussani, *Il tempo e il tempio. Dio e l'uomo*, Bur, Milan 1995, p. 74.

qui nous a protégés et qui se renouvelle sans se perdre ni se dévaloriser. Sa présence devient la nôtre. Une présence qui a connu le péché, mais qui n'est pas devenue cynique ou résignée. « Ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu » : cette présence nous pousse à nous mettre en route « joyeusement », comme on le chantait autrefois<sup>80</sup> – à la rencontre des pauvres et de toute personne. « Ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu. [...] Je conclurai avec eux une alliance de paix, une alliance éternelle. [...] Ma demeure sera chez eux », son sanctuaire.

Voilà ce qui résiste au choc du temps. Ce qui résiste, c'est l'amour qui ne se corrompt pas parce que c'est la sainteté de Dieu, personnelle et du peuple, la mienne et la nôtre. Ce qui dure, c'est l'amour donné, le service aux frères et aux pauvres (qui sont les frères les plus petits de cette même Fraternité), sur lesquels nous nous penchons pour laver leurs pieds. Ce qui dure, c'est la communion qui nous unit et que le péché ne peut pas briser. Ce qui dure, c'est son amour qui répond à l'interrogation de l'Évangile d'aujourd'hui, qui est en fin de compte la demande de notre attente, parfois désespérée : « Qu'en pensez-vous ? Il ne viendra sûrement pas à la fête ! » Si, mon Seigneur et le nôtre vient, et il ne vient que par amour. Il vient, et sa fidélité dure même quand tout semble fini. Il vient à la fête, en donnant sa vie, pour préparer la fête qui n'a pas de fin.

« Une positivité totale face à la vie doit guider l'âme du chrétien, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, quel que soit le remords qui l'habite, quelle que soit l'injustice qu'il sent peser sur lui, quelles que soient l'inimitié ou l'adversité qui l'entourent, quelle que soit la mort qui l'assaille, parce que Dieu, qui a fait tous les êtres, est pour le bien. »<sup>81</sup> Ces paroles de don Giussani deviennent notre prière, dans la certitude et dans la joie d'avoir trouvé ce qui dure toujours : l'amour qui ne veut que notre bien.

C'est Pâques qui nous fait ressusciter avec Lui et qui dure pour toujours.

## AVANT LA BÉNÉDICTION

**Julián Carrón.** Très chère Excellence, je tiens à vous remercier de tout cœur, en mon nom et au nom de toutes les personnes présentes, d'avoir accepté de présider cette eucharistie pendant nos Exercices spirituels annuels. Merci pour ce que vous nous avez dit, Excellence. Merci de nous témoigner, dans ce chan-

<sup>80</sup> Cf. « La canzone della Bassa », in *Canti*, Società Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 234.

<sup>81</sup> L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 3-5 mai 1996, suppl. à *Litterae Communionis – Tracce*, juillet/août 1996, p. 12.

gement d'époque qui n'est pas simple, la manière dont vous vous identifiez, totalement et cordialement, au pape François, et le suivez. C'est ce que chacun d'entre nous désire vivre, toujours plus uni au Christ et à son Église, en sortant à la rencontre de nos frères les hommes, surtout des pauvres et de ceux qui sont dans le besoin. Merci !

**Monseigneur Zuppi.** C'est moi qui vous remercie, bien sûr, pour votre invitation. On m'avait dit que vous seriez peu nombreux, à Rimini... Quoi qu'il en soit, merci. Je ressens fortement que c'est un don de marcher ensemble, le don de cette communion, de cette Fraternité. Je dois également remercier ceux d'entre vous qui sont à Bologne ; je les remercie infiniment pour leur service et leur témoignage. Mais je crois que nous devons aussi rendre grâce ensemble au Seigneur qui vient. On peut penser : « Qui sait s'il vient ? » Il vient ! Et ces jours nous aident à ouvrir nos cœurs et à ne pas être comme ceux que le pape François, dans son ironie, décrit ainsi : ces « chrétiens qui semblent avoir un air de Carême sans Pâques ». Ces jours sont vraiment une préparation pour extirper ce qui est impur en nous – comme je l'ai dit tout à l'heure en lisant cette très belle phrase de Giussani –, parce que nous sommes faits pour ce peuple, pour ce sanctuaire, et notre pauvreté trouve vraiment Pâques, la résurrection, déjà dans le fait d'être ensemble, d'avancer ensemble. Pour cela, nous remercions le Seigneur et demandons sa bénédiction pour que cette fête de Pâques nous trouve avec lui, à affronter le mal avec lui, à ne pas fuir, mais aussi avec la force de l'amour, qui est plus fort que toute adversité, conscients que donner sa vie signifie qu'elle dure pour toujours.

\* \* \*

*Salve Regina*

# *Samedi 13 avril, l'après-midi*

À l'entrée et à la sortie :

Wolfgang Amadeus Mozart, Concert pour piano et orchestre en ré mineur n°20, K 466

Clara Haskil, piano

Igor Markevitch – Orchestre des Concerts Lamoureux

“Spirto Gentil” n°32, Philips

## ■ DEUXIÈME MÉDITATION

Julián Carrón

« *La victoire remportée sur le monde, c'est notre foi* » (1Jn 5, 4)

Notre première étape de ce matin a été une « constatation » : il y a « une forme différente de rapport entre les gens, un climat plus respectueux et plus vrai », une nouveauté de vie que nous sommes nombreux à percevoir autour de nous, et que les pages de *Pourquoi l'Église* nous ont aidés à saisir. C'est un des faits qui me touchent le plus lorsque je voyage dans le monde pour rencontrer les communautés du mouvement ; dans les endroits les plus perdus, il y a des personnes simples – discrètes, que presque personne ne connaît – qui font une expérience magnifique qui les conduit à éprouver une gratitude débordante ; dans les situations les plus diverses, infiniment plus dramatiques que ce que nous pouvons imaginer, beaucoup commencent à faire l'expérience d'une nouveauté, d'un épanouissement et d'une intensification de la vie, d'une manière différente d'affronter les circonstances, y compris les difficultés.

C'est possible partout et pour tout le monde. C'est ce qui me laisse bouche-bée à chaque fois. Écoutez ce que raconte Aliona, de Karaganda :

« J'ai rencontré le mouvement en 1997, quand le Père Edoardo est venu dans notre école pour nous parler de l'Italie, pendant un cours d'histoire. Une amitié est née, il venait dîner chez nous, nous étions très touchés et, après quelque temps, il nous a invités aux vacances. Nous n'avions jamais rien vu de tel, cela nous a conquis. Nous avons commencé à aller à l'école de communauté, nous avons rencontré de nouveaux amis, nous avons continué à participer aux vacances. Puis, je me suis inscrite à l'université et, au bout de deux ans, j'ai été happée par la vie étudiante et j'ai quitté la communauté parce que [attention à ce passage] il me semblait que j'avais déjà reçu la foi dans ma vie, et que je pouvais donc aller toute seule à l'église. Il me semblait que la communauté ne m'aidait plus. Je me suis mariée, j'ai eu deux filles. À la naissance de ma deuxième fille, on a trouvé à mon aînée une maladie particulière. Bien sûr, pour moi, c'était

une grande épreuve. J'ai commencé à chercher à nouveau un sens, je sentais un manque énorme dans les relations avec mon mari, avec mes filles : il me semblait que la vie était devenue une impasse, il me manquait toujours quelque chose. Sept ans plus tard, ma fille cadette devait aller à l'école. Devant l'école, j'ai rencontré un de mes anciens professeurs, qui avait rencontré le mouvement avec moi. En parlant avec elle, je lui ai demandé : "Il y a encore l'école de communauté et tout le reste ?", peut-être parce que j'espérais quelque chose pour moi. Elle m'a répondu : "Bien sûr ! On est là". Ensuite, elle m'a regardée et m'a demandé comment j'allais. Quand je lui ai parlé de ma fille aînée, elle m'a dit : "Une enfant comme elle doit être aimée encore plus. Venez avec nous aux vacances". À ces vacances, j'ai revu les personnes que j'avais connues bien des années avant, j'ai vu comment elles vivaient, leurs yeux étaient pleins, brillant de joie, leurs familles étaient heureuses de leurs vies. Je comprenais que j'étais tellement fermée que ma vie était une course [fondée] sur moi-même, dénuée de sens. J'ai senti à nouveau mon cœur se remplir d'enthousiasme. Cinq ans ont passé, et je sens encore que c'est le seul endroit où je vis vraiment, où je suis moi-même, où je peux aimer ma fille comme je l'aurais toujours voulu, où je peux aimer mon mari pour ce qu'il est. Et rien ne peut répondre à mes questions, mis à part le Christ. L'École de communauté et l'action caritative sont ce qui me restitue à moi-même ».

Qu'est-ce qui a rendu possible à Aliona cette manière différente de vivre ? Ce qui l'a rendue possible – je réponds en indiquant le facteur le plus immédiatement évident – c'est qu'elle a impliqué sa vie dans la proposition du mouvement, c'est-à-dire de l'Église telle qu'elle nous a touchés de façon persuasive ; c'est la fidélité à cette proposition. Ceux qui ont accepté de s'impliquer dans la vie que l'Église nous propose à travers le mouvement ont expérimenté une nouveauté constatable et qui se communique, dont nous voyons de nombreux signes. Rien n'est mécanique, dans la vie, encore moins le christianisme. Ainsi, dans la même communauté, il peut y avoir des personnes qui prennent au sérieux la proposition, et qui y sont fidèles, et d'autres qui restent indifférentes.

Mais cela repose la question qui donne son titre à nos Exercices : qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? En effet, plus la plénitude de la vie et la nouveauté expérimentées sont évidentes, plus la question est lancinante : comment ce changement peut-il durer ?

## **1. Le problème de la durée**

Comment nous approprier ce regard que nous sentons sur nous par moments et qui nous fait éclater de joie ? Comment m'approprier cette beauté ? Et comment ce que j'expérimente en baignant dans la communauté chrétienne peut-il se propager à tous les aspects de la vie, vraiment tous ?

Nous avons beaucoup de chance : don Giussani a déjà affronté cette interrogation (« Qu'est-ce qui dure ? ») il y a des années, à un certain tournant de l'expérience des étudiants, et nous pouvons donc nous laisser accompagner par lui, pas à pas, pour répondre à toute l'urgence que nous avons ressentie ces jours-ci. Il n'y a qu'une voie, dit don Giussani, une seule : puisque c'est la fidélité à la proposition qui a produit ce changement, il faut être fidèles, « continuer à être fidèles ! ».<sup>82</sup>

Mais c'est là que commence notre difficulté, parce qu'en nous aussi émerge le moralisme qui caractérise la manière de penser dans laquelle nous baignons. On peut en effet comprendre cette fidélité comme le font la plupart des gens, pour qui, prévient don Giussani, « cette fidélité repose entièrement sur votre capacité éthique ». Nous sommes tentés d'interpréter la fidélité de manière moraliste et volontariste. Nous avons tendance à tout lire en termes de « capacité », comme si on disait : nous avons surpris une certaine nouveauté de vie, nous avons expérimenté un changement inattendu, maintenant, il faut s'efforcer de le faire durer, de le prolonger et de le réaliser partout. « Pensez, dit alors Giussani, à la menace ennuyeuse d'une répétitivité qui découle du fait de redire sans cesse : “Il faut que les relations entre nous changent, il faut nous traiter avec respect pendant ces vacances, il faudra nous aimer comme des frères, il faudra être amis sincèrement, il faudra respecter l'ordre...” Il faudra ! ». Par conséquent, la question de savoir « comment continuer » est comprise comme « un phénomène d'effort de notre volonté »<sup>83</sup>, comme s'il suffisait de répéter sans cesse une mise en garde pour éviter à l'âme de tomber, pour maintenir le moral de la troupe au beau fixe, comme si nous pouvions susciter nous-mêmes, par nos exhortations, ce que nous désirons.

« Mais, poursuit Giussani, je ne crois pas être un oiseau de mauvais augure, ou être pessimiste, en prévoyant, avec le temps qui passe, face à la répétitivité du rappel, une certaine dégradation de votre attention, une perte d'enthousiasme, parce que seule la nouveauté procure l'enthousiasme ».<sup>84</sup> Or, la nouveauté est le vrai, elle est le divin qui se manifeste, en attirant et en mobilisant notre être.

La durée du changement ne peut pas provenir de notre volonté, car nous savons tous dès le départ que notre effort ne peut pas tenir. « Au fond, cette volonté qui est la nôtre, notre engagement, notre éthique ne peut pas ne pas rester très fragile ».<sup>85</sup> Particulièrement dans une société qui dit exactement le contraire de ce que nous proposons et que nous nous efforçons de vivre.

---

<sup>82</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 55.

<sup>83</sup> *Ibid.*

<sup>84</sup> *Ibidem*, p. 56.

<sup>85</sup> *Ibid.*

On ne peut se le cacher : « Cette fragilité endogène, structurelle, qui est la nôtre, fait de nous des feuilles à la merci du vent, c'est-à-dire qu'elle fait de nous des victimes faciles du pouvoir, du pouvoir séculier, social, civil. Essayez seulement de penser tenir tête de manière stable à la mentalité qui nous entoure, à la mentalité qui détermine les voies et les parcours pour la carrière universitaire ou pour la profession, la mentalité de chez vous sur ce qu'il faut faire, la mentalité commune ! Tenir tête à cela ! Pas seulement au pouvoir séculier, mais aussi au pouvoir ecclésiastique : si notre expérience se trouve, ou devait se trouver boycottée, entravée, combattue, dans la réalité de l'Église, l'énergie communicative et la créativité de notre adhésion se raréfieraient, tout se ferait de plus en plus limité, et on peut très facilement prévoir que nous serions incapables de résister efficacement. Mais une expérience devient histoire quand elle ne peut être arrêtée par le pouvoir ». <sup>86</sup> Aujourd'hui, c'est encore plus évident pour nous que ce ne l'était il y a quelques décennies.

L'invitation à la fidélité n'est donc pas « une invitation immédiatement déterminée par l'espérance en votre force de volonté, elle ne repose pas sur votre éthique ». <sup>87</sup>

Alors, si elle ne dépend pas de notre force de volonté, sur quoi se fonde la fidélité ? Pour répondre, il faut avant tout se demander : comment le christianisme est-il devenu histoire ? La réponse à cette question contient en effet toute sa nouveauté, son caractère exceptionnel, dont il faut devenir plus conscients et qui fondent la fidélité.

## 2. « La prétention du Christ d'être contemporain dans l'histoire »

Qu'est-ce qui a permis au commencement vécu par les disciples de se prolonger dans le temps ? Le christianisme s'est-il prolongé dans l'histoire, est-il devenu histoire par la force de volonté des premiers ? Ont-ils été suffisamment forts pour assurer la permanence du commencement ? Eux aussi ont été mis au pied du mur par l'effondrement de tout et même, à un moment donné, de Celui qui avait suscité tant d'enthousiasme en eux. En effet, après Sa mort, deux disciples rentrent chez eux en disant : « Nous espérions qu'était enfin arrivé celui qui pouvait accomplir la promesse qui nous a été faite quand nous l'avons rencontré, cette promesse qui correspondait aux attentes du cœur ; mais maintenant, tout est fini ». <sup>88</sup> Et quand quelques femmes courent voir les apôtres pour leur annoncer la résurrection, certains pensent : « São loucas », comme dit le

---

<sup>86</sup> *Ibidem*, p. 56-57.

<sup>87</sup> *Ibidem*, p. 58.

<sup>88</sup> Cf. *Lc* 24, 13-35.

chant,<sup>89</sup> elles sont folles, si bien que les deux disciples d'Emmaüs rentrent à la maison déçus.

Mais alors, si ce n'était pas un effort de leur part (et en prendre conscience est déjà une libération), ni une tentative d'organisation, qu'est-ce qui a rendu possible la continuité du phénomène initial ? Comment expliquer qu'il ait duré ?

C'est l'interrogation qui habite les historiens et tous ceux qui fréquentent les récits évangéliques. En lisant les textes des Évangiles, qui n'ont rien caché du désarroi des apôtres, nous sommes face au paradoxe suivant : tous ses proches ont abandonné le Christ et se sont enfuis, mais quelques jours après, les voilà de nouveau unis, enthousiastes, prêts à tout ; c'est un fait que les historiens ne parviennent absolument pas à expliquer. Pourtant, un tel changement doit bien avoir une explication ! Aussi recourent-ils au même mot que celui que nous avons utilisé ces jours-ci : il faut que « quelque chose » ait eu lieu, pour que des personnes égarées, déçues, qui étaient rentrées chez elles sceptiques parce que la promesse ne s'était pas accomplie, soient de nouveau unies, enthousiastes, prêtes à tout, débordantes d'énergie.

Strauss lui-même, l'historien rationaliste, qui nie l'historicité des Évangiles, est contraint, pour expliquer le changement radical qui s'est produit chez les disciples, d'admettre que « quelque chose » s'est nécessairement passé : en effet, un mensonge inventé par les disciples n'aurait pas pu rendre raison de manière satisfaisante de ce qui leur était arrivé en un si court laps de temps. « Un mensonge inventé par les apôtres eux-mêmes n'aurait pu leur inspirer le courage d'annoncer avec tant de constance, au milieu des plus grands dangers, la résurrection de Jésus ; et c'est avec raison qu'encore aujourd'hui les apologistes insistent sur ce point, que l'immense révolution qui se passe dans l'esprit des apôtres, depuis le plus profond découragement et la perte de tout espoir lors de la mort de Jésus, jusqu'à la foi et à l'enthousiasme avec lesquels ils l'annoncèrent comme Messie à la Pentecôte suivante, ne s'expliquerait pas, si dans l'intervalle [c'est-à-dire quelques semaines à peine après sa crucifixion] il n'était pas survenu quelque événement plein d'une consolation extraordinaire, et en particulier un événement qui les convainquit de la résurrection de Jésus crucifié ».<sup>90</sup>

Le christianisme est devenu histoire, une histoire qui est arrivée jusqu'ici, jusqu'à moi, jusqu'à toi, à cause de ce qui s'est passé quelques jours après la crucifixion. Qu'est-ce qui lui a permis de devenir histoire ? Le fait que le divin s'est manifesté avec une puissance encore plus grande : la seule raison qui a rendu possible ce tournant et sa continuité dans le temps est le fait qu'ils

<sup>89</sup> *Barco Negro*, musique de Caco Velho et Piratini, et texte de D. Mourão-Ferreira.

<sup>90</sup> D.F. Strauss, *Vie de Jésus, ou examen critique de son histoire*, Vol. 2, Ladrangé, Paris 1853, p. 674.



L'aient vu vivant. « “Le Christ est ressuscité” signifie que le Christ est maître du temps, c'est le Seigneur du temps, il vainc le temps ». <sup>91</sup>

Le Christ est présent maintenant ! C'est ce que le christianisme a d'exceptionnel, ce qui fait du Christ une présence différente de toute autre figure du panthéon des religions : « L'exceptionnalité réside dans le fait que le Christ prétende être contemporain dans l'histoire ». <sup>92</sup> Une contemporanéité qu'aucun pouvoir du monde n'a pu empêcher, si bien qu'elle est arrivée jusqu'à nous. Elle ne sera jamais enrayée, jamais, par aucun pouvoir.

Alors, la fidélité est fidélité au Christ ressuscité. Ce qui permet de durer, ce qui résiste au choc du temps, ce n'est pas nous, avec nos capacités, mais cette nouveauté – Sa présence même, Sa présence qui se renouvelle maintenant, une présence maintenant – qui est entrée dans notre vie, que nous avons vu réapparaître sans cesse, que nous ne pouvons plus extirper de nous-mêmes ; je ne peux l'extirper de moi-même, je ne peux l'extirper de mon histoire ; je pourrais m'en aller, mais même alors, je la porterais avec moi. Ce « quelque chose » que les historiens comme Strauss admettent (même sans le reconnaître, et encore moins y adhérer) n'est autre que le fait du Christ ressuscité. La fidélité dont nous parlons est une fidélité à ce fait qui s'est produit.

« Cette expérience de plénitude qu'ont connue les premiers disciples pourrait être reléguée au loin, perçue, avec mélancolie et nostalgie, [...] comme identique à d'autres expériences dans d'autres domaines, à d'autres moments de l'histoire. Mais l'exceptionnalité [...], comme le dit Eliot dans les *Quatre quatuors*, l'intersection de ce qui n'a pas de temps avec le temps se situe là où le changement provoqué dure, dure, là où il devient durée (“durée” signifie une autre réalité, une autre forme de réel, car la durée est la consistance de l'être, un autre être), autrement dit là où il se fait histoire. Ce qui est exceptionnel, c'est que le changement dure, qu'il se fait histoire ». <sup>93</sup>

La permanence du changement – le commencement qui devient histoire – implique certes ma fidélité, mais elle est donnée, générée par quelque chose qui n'est pas moi, à savoir une Présence qui domine l'histoire, qui a vaincu le temps et l'espace, qui est ici et maintenant. « Il est là. / Il est là comme au premier jour », <sup>94</sup> disait Péguy. Il arrive maintenant. Il y a « quelque chose qui vient avant » ma fidélité et qui demande et soutient ma fidélité : c'est Lui qui arrive maintenant.

« Il y a un an, je me trouvais dans un moment de grande épreuve, je n'allais pas bien, mais je tentais de rester attachée par un fil aux quelques amitiés qui ne

<sup>91</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 63.

<sup>92</sup> *Ibidem*, p. 64.

<sup>93</sup> *Ibidem*, p. 60.

<sup>94</sup> C. Péguy, *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, in *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard NRF, Paris 1975, p. 412.

s'effritaient pas, qui n'avaient pas peur. Un jour, je suis allée voir l'un d'entre eux, et j'allais très mal. Il m'a dit : "Notre amitié est sacrée parce qu'elle ouvre des questions auxquelles seul un Autre répond". Quelques semaines plus tard, je dinais avec une autre amie et, pendant que je pleurais, elle m'a regardée et m'a demandé à brûle-pourpoint : "Toi, qui es-tu ?". Alors, j'ai pensé : ce qui me répond, ce ne sont pas des paroles, des explications chrétiennes, mais Sa présence. Rien de moins ! La réponse, c'est Lui qui, dans la rencontre, a blessé mon cœur pour toujours par Sa beauté. Dans les plis de ma vie, qui est une histoire dans l'Histoire, je vois que la seule chose qui résiste est la fidélité de Dieu, qui ne cesse de m'attendre, de me désirer, de venir me chercher : Il est déjà là ! ». Le Christ vient à notre rencontre à travers des amitiés qui ne s'effritent pas, qui n'ont pas peur.

Quel est alors le danger mortel, qui nous a souvent menacés ces dernières années ? Reléguer le Christ (l'événement de Sa présence, la rencontre avec Lui) dans le passé et vivre dans le souvenir, dans la nostalgie du commencement (l'archevêque de Milan nous l'a rappelé récemment, dans son homélie pour l'anniversaire de don Giussani),<sup>95</sup> dans la tentative (et la présomption) de développer les conséquences de la rencontre. C'est la tentation kantienne. Le Christ devient ainsi une « non-présence » une présence dans le passé, un préalable derrière nous, dont nous tirons l'inspiration pour nos engagements et nos projets. Ce n'est pas seulement l'attitude du protestantisme ; attention : ce peut être notre attitude face à la rencontre décisive avec la réalité du mouvement, qui a marqué la vie de chacun de nous ici présent.

« Il y a un danger, dit Giussani, et nous l'avons rencontré : combien y ont succombé ! » Quel est ce danger ? « Tout comme l'humanité a toujours un peu pensé aux débuts de l'époque humaine, au paradis terrestre, comme à l'âge d'or, de même beaucoup ont perçu le début de notre mouvement, ou le début de leur participation au mouvement comme une sorte d'âge d'or, comme une sorte de fascination merveilleuse, mais qui, dans le temps, perd sa force d'attraction : [...] le protestantisme a érigé en système ce regard sur la personne du Christ. Cela a été le moment-clé. Pourquoi est-ce arrivé ? C'est arrivé pour que l'homme de tous temps puisse trouver, dans le souvenir de ce moment, une raison d'espérer pour l'avenir, pour l'au-delà, pour son destin, alors qu'il passe par cette vie si pleine de déceptions dans tous les sens du terme, et surtout de déception de soi-même, de déception morale ! ».<sup>96</sup>

Le pape François l'a écrit tout récemment dans l'Exhortation apostolique *Christus vivit* : « Nous courons le risque de prendre Jésus-Christ seulement

---

<sup>95</sup> Cf. M. Delpini, « Demeurer dans le Christ », Homélie pour l'anniversaire de la mort de don Giussani et de la reconnaissance pontificale de la Fraternité, 12 février 2019, [chiesadimilano.it](http://chiesadimilano.it).

<sup>96</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 60-61.

comme un bon exemple du passé, comme un souvenir, comme quelqu'un qui nous a sauvés il y a deux mille ans. Cela ne nous servirait à rien, cela nous laisserait identiques, cela ne nous libèrerait pas ».<sup>97</sup>

« C'est pour cela, poursuit Giussani, que j'insistais pour dire que le caractère exceptionnel réside dans le fait que le changement dure, qu'il devient durée, qu'il devient histoire, que ce fait devient histoire, qu'il est permanent et que, deux mille ans après, cette première affiche [à savoir l'annonce que Dieu s'est fait chair, qu'il est devenu une présence humaine dans l'histoire] est encore vraie, au sens d'expérimentée, renouvelée, rendue nouvelle, vécue et qu'elle le sera encore dans deux-cent-mille ans, si le monde existe encore. Le divin est la victoire sur le temps, mais pas sur le temps au sens eschatologique du terme (comme le protestantisme : la victoire de Dieu à la fin des temps, la victoire de Dieu à la fin de ta vie, qui te juge après la mort) ; c'est la victoire de Dieu dans le temps, sur le temps, à l'intérieur du temps ».<sup>98</sup>

Le véritable défi est de savoir si ce qui a commencé peut continuer, si nous pouvons le faire nôtre, c'est-à-dire si le Christ ressuscité est capable de susciter une créature nouvelle, un témoin, en qui l'on voit que le rapport avec Sa présence n'est pas renvoyé à l'au-delà, après la mort, mais se joue maintenant, car nous pouvons toucher du doigt sa présence maintenant.

Alors, le fait que la nouveauté dure n'est pas garanti par la « ténacité de notre cohérence », ce n'est pas donné par une force de volonté, par une « continuité imperturbable du rappel »,<sup>99</sup> par l'intelligence de nos efforts. Non ! « L'exceptionnalité, celle qui fait que le changement devient histoire, qu'il devient durée, qu'il perdure [...], est donnée par quelque chose d'objectif qui existe déjà. C'est clair : soit la permanence de mon changement, de ton changement, est donnée par quelque chose qui est en toi, soit elle est donnée par quelque chose d'objectif qui existe déjà ; soit elle dépend de ta volonté, soit elle dépend de quelque chose d'objectif qui existe déjà – qui existe déjà ! –, d'une réalité qui domine la réalité en mouvement. C'est le message de la deuxième affiche : le Christ est ressuscité, Dieu a remis l'histoire dans les mains de cet homme ! ».<sup>100</sup>

---

<sup>97</sup> François, Exhortation apostolique post-synodale aux Jeunes et à tout le Peuple de Dieu *Christus vivit*, 124.

<sup>98</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 61.

<sup>99</sup> *Ibidem*, p. 57.

<sup>100</sup> *Ibidem*, p. 62-63. « “Cela me suffit, si Jésus est en vie !” S'il vit, je vis, car mon âme est suspendue à lui ; bien plus, il est ma vie, et tout ce dont j'ai besoin. Que peut-il me manquer, en effet, si Jésus est en vie ? Quand bien même tout me manquerait, cela n'aurait aucune importance pour moi, pourvu que Jésus soit vivant » (Guerric d'Igny, *Sermons II*, 1<sup>er</sup> sermon sur la Résurrection, 5, Cerf, Paris 1973, p. 227).

Nous pouvons le redire avec les mots du pape François : « Celui qui nous remplit de sa grâce, qui nous libère, qui nous transforme, qui nous guérit et nous console est quelqu'un qui vit. C'est le Christ ressuscité ».<sup>101</sup>

Tolstoï écrit : « Il y a longtemps que le Christ est mort ; son existence charnelle a été courte, et nous n'avons pas une idée bien nette de son individualité charnelle ; mais la force de sa vie de raison et d'amour, son rapport avec le monde [...] exercent encore aujourd'hui leur action sur des millions d'hommes qui acceptent ce rapport et y conforment leur vie. Qu'est-ce qui agit donc ? Quelle est donc cette chose, qui, liée autrefois à l'existence charnelle du Christ, produit la continuation et l'expansion de cette même vie ? Nous disons que ce n'est pas la vie du Christ, mais ses conséquences. Et en prononçant ces paroles qui n'ont aucune signification, nous croyons avoir dit quelque chose de plus clair et de plus précis qu'en disant que cette force est le Christ vivant lui-même. »<sup>102</sup>

Dire que le Christ est ressuscité signifie que le Christ est présent, qu'il est ici, comme au premier jour : « Il y a dans le monde une réalité, une réalité qui a touché notre chair et nos os par le Baptême, il y a une réalité qui se rend audible et visible à travers notre compagnie [...], une réalité qui pénètre le temps, en créant un flux, un peuple qui n'aura pas de fin, duquel tous les hommes sont appelés à faire partie, il y a une réalité qui est Dieu fait homme. Celui qui a fait toute chose s'est identifié avec une chair précaire, il s'identifie avec une chair précaire, il se rend audible et tangible par une chair précaire. Ce pour quoi l'homme est fait est cet Homme qui est parmi nous ».<sup>103</sup>

En 1984, en se remémorant le début de notre histoire, Giussani disait : « La fascination initiale du mouvement est née précisément de cela. Dès le premier jour où nous avons pris la parole, le message était la victoire du Christ sur le monde, la victoire du Christ sur l'histoire : "Jésus-Christ est le centre du cosmos et de l'histoire" ».<sup>104</sup>

Le Christ est contemporain de l'histoire – il se rend audible et tangible à travers la compagnie qu'est l'Église, à travers une chair précaire –, il faut donc le vivre maintenant : pour moi, pour toi, pour nous, il faut « le vivre dans son renouvellement, et toutes les forces du pouvoir, de quelque nature qu'il soit, civil ou ecclésiastique, ne pourront jamais empêcher cette contemporanéité, jamais ! ». Don Giussani ajoutait une observation qui vaut aujourd'hui encore pour nous, qui sommes si souvent tentés de nous compter, à cause de notre incertitude existentielle : « On ne sait pas s'ils seront douze, comme le supposait

<sup>101</sup> François, Exhortation apostolique post-synodale aux Jeunes et à tout le Peuple de Dieu *Christus vivit*, 124.

<sup>102</sup> L. Tolstoï, *De la vie*, Chapitre XXXI, Marpon et Flammarion, Paris 1889, p. 238-239.

<sup>103</sup> L. Giussani, *La verità nasce dalla carne*, Bur, Milan 2019, p. 115.

<sup>104</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 64.

et l'imaginait Soloviev, à la fin du monde, ou douze milliards, peu importe, cela n'a rien à voir. Ce qui a à voir, c'est que cette contemporanéité du Christ dans l'histoire ne sera jamais suspendue ou enrayée, jamais [...]. Alors, il faut que la fidélité soit l'expérience de ce qu'est le Christ dans la première affiche : c'est la fidélité à ce fait qui s'est produit. La fidélité est donc l'expérience du changement comme durée dans l'histoire, l'expérience du changement que produit [...] une réalité qui existe déjà : c'est la fidélité à ce quelque chose qui existe déjà »<sup>105</sup> et qui me change maintenant, en suscitant en moi une créature nouvelle qui dure dans le temps.

Voilà un exemple de fidélité à ce quelque chose qui existe déjà :

« Je me rends compte qu'il suffit d'un rien (une maladie, une décision risquée, un incident de parcours) pour me mettre au pied du mur et me faire lâcher prise sur ce que je pense contrôler. Cela s'est déjà produit quelques fois. Cela peut encore arriver. Pour répondre à ta question, je ne peux qu'évoquer mon expérience personnelle. Qu'est-ce qui m'a aidé à sortir de ce qui semblait être littéralement une prison dont les barreaux étaient l'inconsistance de mes actions et de mes pensées ? Le tourbillon dans lequel je me trouvais ne m'a pas empêché de rester attaché aux gestes que les amis de la Fraternité continuaient à me proposer. Des gestes simples, discrets, mais proposés avec une fidélité inépuisable. J'allais aux moments d'École de communauté avec la tête ailleurs, mais j'y allais. Je suivais le geste d'une action caritative organisée avec une simplicité désarmante. Je regardais, et j'écoutais. Depuis ma "prison", je regardais les visages et j'écoutais les chants avec une attention que je n'avais jamais eue auparavant. Je répétais les paroles et je m'étonnais de voir combien elles semblaient s'adresser à moi : "N'aie pas peur", "Tu es le Dieu fidèle", "Il enlèvera ses chaussures à chacun", etc. Je crains presque de le dire, mais la vie se faisait encore vie à travers cette présence simple et fidèle évoquée par des gestes et des chants chantés des milliers de fois. Qu'est-ce qui était évoqué, si ce n'est une Présence déjà présente ? Un "Tu" qui connaît mes pensées, qui vit en moi ».

### 3. « La victoire remportée sur le monde, c'est notre foi »

Mais « l'expérience du changement comme durée dans l'histoire », telle que don Giussani nous a conduits à la voir, remet en cause notre image de changement. « Le problème est de dépasser une image psychologique du changement. » Regardez avec quelle finesse Giussani l'indique : « La conception psychologique du changement est lorsqu'on dit : "Oui, je dois être plus... je dois savoir aimer, et non instrumentaliser l'autre..." [...] ; mais ensuite, on reste, résigné, dans la com-

<sup>105</sup> *Ibidem*, p. 64-65.

munauté, ou bien on est déçu parce qu'on ne change pas ». Pourquoi sommes-nous si souvent déçus ? Parce que nous identifions le changement avec quelque chose que nous mesurons nous-mêmes. « Combien et combien d'entre nous s'en sont fait une objection : que la promesse n'était pas tenue, que rien ne changeait ! Combien de fois ai-je entendu dire : "Mais rien ne change !" ». C'est une conception psychologique du changement, c'est-à-dire un changement que tu relèves avec ta conscience, que tu mesures par ton observation, par l'observation de ta conscience : j'étais colérique de tempérament, et je suis encore colérique ; j'avais des tendances kleptomanes, et je découvre que j'ai mis dans ma poche les affaires de mon camarade ; j'ai fini l'université, je commence un métier, [...] et je ne sais pas quoi faire, tout est comme avant, rien ne bouge ou rien ne bouge comme je m'y attendais ». <sup>106</sup> Bref, nous concevons notre changement selon l'image que nous respirons autour de nous, que nous nous forçons nous-mêmes, c'est-à-dire comme une augmentation de nos capacités, une amélioration de nos performances.

Mais alors, si on ne peut le mesurer, en quoi consiste le changement ? Est-il virtuel ? Quel est le véritable changement ?

« L'expérience du changement est déterminée avant tout par la reconnaissance du Christ comme le vainqueur de l'histoire. Voilà ce qu'est la foi. <sup>107</sup> Le point – le point ! – est la certitude qu'existe parmi nous la victoire sur l'histoire. Saint Paul dit : "Si le Christ n'était pas ressuscité, vaine serait notre foi, nous serions les plus misérables des hommes" ». <sup>108</sup>

Par conséquent, le véritable changement, celui qui te fait te relever chaque matin avec espoir, quelque situation que tu aies à affronter, quelque difficulté que tu aies à traverser, c'est la certitude que la victoire du Christ dans l'histoire existe parmi nous. C'est une *metanoïa*, un changement de mentalité. Autrement, dit, le véritable changement est la foi, la reconnaissance de Sa présence maintenant. C'est la victoire dans l'histoire et sur l'histoire, « c'est la victoire qui vainc le monde : la foi ». <sup>109</sup>

La lettre suivante en témoigne :

---

<sup>106</sup> *Ibidem*, p. 65, 62.

<sup>107</sup> « La première tâche des chrétiens est de témoigner de la résurrection. Eux aussi sont des révoltés qui ne peuvent se résigner à la condition humaine. Mais ils savent que Quelqu'un est passé vivant de l'autre côté des choses et leur a ouvert un chemin. » (O. Clément, *La révolte de l'Esprit*, Stock, Paris 1979, p. 255). « Il est impensable que le Christ ressuscité me maintienne le même sans transformation. Il n'est vivant que pour me transformer. Croire au Christ, c'est croire qu'il y a un principe dynamique de transformation, c'est-à-dire de libération. Car je ne suis pas libre, puisque je suis pécheur et je le sais bien. Je ne peux devenir libre qu'en étant transformé. C'est cela, la Résurrection. Elle n'est pas la réanimation d'un cadavre, elle est le passage à la liberté, la liberté d'aimer. Et ce passage à la liberté implique une transformation radicale... » (F. Varillon, *Traversées d'un croyant*, Bayard, Paris 2005, p. 135-136).

<sup>108</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 66.

<sup>109</sup> Cf. *1Jn* 5, 4.

« Je te remercie beaucoup pour la question que tu nous as posée pour les Exercices de la Fraternité. Depuis le jour où tu nous l'as envoyée, je vis chaque moment de ma journée avec le désir de découvrir dans les circonstances ce qui répond vraiment à la provocation que tu nous as lancée. Je me suis aperçue en cette période que ce qui résiste au choc du temps est seulement de reconnaître que Jésus arrive continuellement et me tient compagnie ici et maintenant. La seule chose qui rend possible la continuité du commencement est de continuer à Le voir vivant parmi nous, rencontrable dans chaque circonstance qui m'est donnée. Et ce qui permet de durer, ce qui me permet d'être, de fait, heureuse en toute circonstance, même les plus difficiles, est la fidélité à cette reconnaissance. En ce moment, j'ai des amis qui peinent dans des situations difficiles en famille, au travail, ou à cause de maladies, et je me suis aperçue dans le rapport avec eux que la manière la plus vraie de nous tenir compagnie est de suivre ensemble un lieu qui nous aide à reconnaître Jésus présent, parce que c'est la seule chose qui permette de relever le regard et de ne pas succomber devant la fatigue. Il y a quinze jours, un de mes chers amis devait entrer à l'hôpital pour une opération importante et il vivait cette circonstance avec beaucoup de peur et d'angoisse. De manière inattendue, il m'appelle un soir pour me dire qu'il a été touché par une lettre de *Traces*, écrite par une jeune fille de Bologne : ce qu'elle racontait était exactement la réponse à ce qui lui pesait à ce moment-là, et je lui ai dit : "Splendide ! C'est Jésus pour toi !". Le lendemain, quand nous nous sommes vus, il avait un autre visage. Vraiment un autre visage, un autre regard, plus joyeux, plus confiant. Il a suffi de reconnaître Jésus présent pour que la peur et le découragement soient vaincus ! [Mais est-ce que quelqu'un y croit encore ?] Reconnaître Jésus qui nous tient compagnie et nous aider les uns les autres à découvrir les signes uniques de sa Présence, voilà ce qui permet de tenir face aux circonstances, n'importe quelle circonstance, avec un regard nouveau. Alors, je comprends toujours plus que le véritable changement qui résiste au choc du temps est la reconnaissance de la victoire du Christ ici et maintenant. Te suivre est tout d'abord la possibilité pour moi d'être aidée constamment à reconnaître Jésus qui se manifeste dans notre vie. Le résultat de ce chemin dans la fidélité à l'autorité (qui est la manière dont le Mystère me rejoint historiquement) est que je vais me coucher chaque soir pleine de joie, en paix, reconnaissante pour tous les dons que le Mystère ne cesse de me faire ».

Vous le voyez, c'est un changement qui dure dans le temps.

« Ce qui est en jeu, c'est la certitude que la victoire sur l'histoire existe parmi nous. C'est précisément cette certitude, que l'on appelle la foi, [...] qui nous

rend capables de fournir un inépuisable effort moral.<sup>110</sup> Mais alors, [...] l'effort moral devient "participation à un fait" ».<sup>111</sup>

Le moi, en tant qu'acteur de l'histoire, est suscité par le Christ présent, par la reconnaissance du Christ présent. Voilà la grande différence entre le christianisme et le protestantisme. Giussani insiste : « C'est la fascination pour la prétention du Christ d'être contemporain dans l'histoire, [...] c'est la fascination pour la portée historique du Christ ressuscité, c'est la reconnaissance du Christ ressuscité qui constitue le sujet historique nouveau, différent des autres, que nous sommes. En disant "nous", on comprend la différence abyssale entre cette manière qu'a Dieu de progresser dans l'histoire, et nos capacités, le résultat de ce dont nous sommes capables. Le résultat de ce dont nous sommes capables devrait nous faire reculer immédiatement. Mais la question est ailleurs : non l'éthique, mais la foi. L'éthique est possible comme conséquence de la foi. [...] Par conséquent, [vous pouvez le lire dans l'affiche de Pâques de cette année], les gens qui le suivaient, les disciples qui l'ont suivi [...] étaient aussi misérables que toi et moi, mais toute la nouveauté de l'espérance, la certitude tout à fait nouvelle, la réalité nouvelle qu'ils étaient, résidait dans cette Présence. La contemporanéité de cette Présence pour moi, pour mes enfants, pour ceux qui viendront plus tard, dans cent millions d'années : voilà la victoire remportée sur le monde, voilà la nouveauté absolue, voilà le divin dans l'histoire ! Je continue à être le pauvre homme que je suis, mais avec le Christ, je suis certain, riche. La possibilité d'être fasciné, la possibilité d'aimer ma personne, dépend de l'existence de cette Présence.<sup>112</sup> En effet, c'est uniquement en Sa compagnie que l'on aime soi-même ; seul celui qui porte ce message peut dire son affection pour lui-même ; amour pour soi et donc amour pour les autres ».<sup>113</sup>

La véritable ressource de notre vie est une Présence présente qui nous remplit de stupéfaction parce qu'elle existe ! « Il vit, le Christ, notre espérance, et il est la plus belle jeunesse de ce monde. [...] Il vit et il te veut vivant ! »<sup>114</sup> C'est grâce à cette présence que je ne suis pas déterminé, en dernier lieu, par mes manques, mon échec, mon incapacité, mon mal. Participer à la réalité

<sup>110</sup> « Cette personne savait me lier à une discipline, à un sacrifice, par le simple don de soi. [...] Le don qu'elle me faisait d'elle-même me haussait jusqu'à l'intuition de nouveaux devoirs, les concrétisait devant moi ». (C. Pavese, *Le métier de vivre*, Gallimard, Paris 1958, p. 49-50).

<sup>111</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 66.

<sup>112</sup> « Au Seigneur, enfin, il ne faut pas seulement demander la piété, mais il faut orienter vers Lui toute notre affection : ainsi, nous nous aimerons nous-mêmes à cause de lui » (Cf. Bernard de Clairvaux, *Sermon III : diversi e vari*, Scriptorium Claravallense. Fondazione di Studi Cistercensi, Milan 2000, p. 159).

<sup>113</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 67-68.

<sup>114</sup> François, Exhortation Apostolique post-synodale aux jeunes et à tout le peuple de Dieu *Christus vivit*, 1.



humaine dans laquelle le Christ se rend présent répond au nihilisme que nous découvrons en nous, à tout le manque de confiance, à toute la perception de notre incapacité, plus que mille discours, plus que mille bavardages entre nous, plus que mille projets. Un fait, voilà le christianisme ! Non pas les discussions entre nous, non pas nos tentatives, mais un fait, avec une évidence inéluctable.

La certitude de Sa présence, que l'on appelle la « foi », est précisément ce qui nous donne une capacité inépuisable de tout affronter. La seule véritable moralité est donc la pauvreté d'esprit de celui qui reconnaît un fait, c'est la simplicité de cœur ; en effet, les disciples n'auraient pu imaginer, cela n'aurait pas pu leur traverser l'esprit, que puisse se produire un fait comme celui qu'ils ont eu sous les yeux après l'avoir déposé au tombeau : Le voir vivant !

De qui pouvons-nous dire « Tu es toujours avec moi » ? « Je sais, mon amour, / que tu n'es même jamais parti / parce que tout autour de moi / me dit que tu es toujours avec moi. »<sup>115</sup> Attention, le reconnaître présent n'est pas mécanique, cela implique une lutte entre l'expérience que l'on fait et le monde qui ne l'a pas connu, entre l'expérience faite par les disciples avec le Christ ressuscité et tous les commérages nés autour des femmes : « São loucas, são loucas », elles sont folles. D'autres peuvent dire la même chose de nous : « Vous êtes fous ! ».

Le véritable défi lancé à la raison et à la liberté de chacun de nous réside dans cette reconnaissance ; il n'y a donc pas de plus grande décision que la foi. Nous ne sommes pas venus ici pour nous la raconter (comme on dit), en pensant que nous avons trouvé ce qui résiste au choc du temps comme par magie, comme si nous l'avions sorti du chapeau. Non, nous sommes ici pour aller au fond de ce qui nous est arrivé. Et nous voyons totalement ce que nous avons rencontré, nous rendons véritablement raison de l'expérience que nous faisons (si ce n'est pas vrai, chacun de vous peut le dire) uniquement dans la mesure où nous reconnaissons le Christ à l'œuvre parmi nous. Pensons-y : chacun de nous devrait effacer tous les signes de la nouveauté qu'il trouve en lui, s'il enlevait le fait du Christ ressuscité, présent et vivant dans la communauté chrétienne.

Mais une fois que je l'ai reconnu vivant, présent, comment me lever le matin sans désirer le reconnaître encore, sans souhaiter l'avoir toujours dans le coin de l'œil ? Mettons-nous un instant à la place des disciples : après l'avoir vu vivant, comment auraient-ils pu se lever le lendemain matin pour aller pêcher, pour aller, comme saint Paul, dans le monde entier communiquer le Christ, pour vaquer à leurs activités habituelles (comme pour nous prendre le bus ou faire le ménage), sans le porter dans leur regard ? Ils ne pouvaient pas éviter d'être pénétrés de sa présence. Aussi l'expérience chrétienne, pour ceux qui l'ont reconnu et le reconnaissent, est-elle résumée dans ces magnifiques paroles

---

<sup>115</sup> *Barco Negro*, musique de Caco Velho et Piratini, et texte de D.º Mourão-Ferreira.

de saint Paul, si souvent entendues : « Tout en vivant dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu qui s'est livré lui-même pour moi ». <sup>116</sup> Voilà le véritable changement : je vis rempli de cette Présence ; je ne suis pas défini par mon effort de changement, mais par la conscience de ce qui est arrivé dans ma vie. Détendez-vous, mes amis, ce n'est pas nous qui « résistons », ce n'est pas notre effort qui soutient tout. Non, non, Il est ressuscité, et ce n'est pas nous qui devons soutenir Sa résurrection. C'est l'inverse : c'est le Christ ressuscité qui soutient notre vie. On ne se détend que parce qu'on reconnaît sa résurrection, si bien que l'angoisse et l'anxiété ne dominant plus. Alors, on commence à changer, toute la vie commence à changer, presque imperceptiblement, sans le vouloir : nous découvrons simplement en nous des dynamiques qui ne sont pas les nôtres, nous nous surprenons différents.

L'expérience qui consiste à reconnaître le Christ conduit donc à une autre étape : au-delà de la reconnaissance, « la persistance de la reconnaissance. Comment l'appelle-t-on ? La mémoire. D'ailleurs, qu'est-ce que le Christ a demandé ? La mémoire. Il a demandé de faire mémoire de lui : "Faites ceci en mémoire de moi". Qu'est-ce que "ceci" ? Tout ! ». C'est la mémoire, la « reconnaissance permanente » de sa présence, qui est « la vraie durée de notre personne. Si la reconnaissance est le contenu fascinant de notre personne, si te reconnaître, ô Christ, est tout ce que je suis comme consistance, la permanence de cette reconnaissance constitue – constitue ! - notre personne en tant que durée ». <sup>117</sup>

Bien sûr, on peut encore émettre une objection : « Comment peut-on résister ? ». Mais cette objection est balayée de manière radicale : « "La résistance est donnée d'avance" [ce n'est pas toi qui dois résister] [...], car la résistance, c'est le Christ », <sup>118</sup> c'est Lui qui résiste et qui, en résistant, te permet à toi aussi de résister. Encore une fois, c'est l'inverse. Et c'est profondément libérateur de le découvrir.

#### 4. Un lieu qui est chemin

Pour maintenir vivante cette mémoire, un lieu nous est donné. « Le lieu où cette mémoire surgit [...], la source de cette mémoire, autrement dit le lieu qui sollicite et rappelle constamment la reconnaissance, c'est le signe de cette victoire du Christ dans l'histoire, c'est la communauté vivante, la compagnie nouvelle, c'est-à-dire des hommes qui sont ensemble parce que le Christ existe ». <sup>119</sup>

---

<sup>116</sup> Cf. *Gal 2*, 20.

<sup>117</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 68.

<sup>118</sup> *Ibidem*, p. 69.

<sup>119</sup> *Ibid.*

Si nous voulons durer, si nous voulons résister dans le temps, nous ne pouvons le faire que dans le seul lieu qui résiste. Notre effort, lui, ne tient pas. Par conséquent, souligne don Giussani, il s'agit de « fréquenter le signe de la victoire du Christ ! », à savoir une compagnie dans laquelle il est présent, Lui, « Celui qui est parmi nous ». <sup>120</sup> Aussi notre devoir pratique est-il de fréquenter le signe de cette victoire, comme les disciples qui allaient le voir le lendemain, et le surlendemain, et encore le jour suivant, justement parce qu'ils étaient conscients que, s'ils ne le fréquentaient pas, la nouveauté rencontrée s'éloignerait dans le temps, qu'elle resterait inefficace.

« Très cher père Carrón, je veux te raconter un fait qui m'est arrivé. Je dois partir du 1<sup>er</sup> mai 2012 et de ta lettre au journal *Repubblica*, <sup>121</sup> dans laquelle, à mes yeux, tu prenais tes distances vis-à-vis de personnes du mouvement impliquées dans des enquêtes judiciaires. Je n'ai pas apprécié cette lettre. J'ai pensé qu'un père ne parle pas comme cela de ses enfants, j'ai pensé que don Giussani n'aurait jamais rien écrit de tel. Des mois plus tard, j'ai été mis en cause dans une enquête, et du jour au lendemain, ma vie a changé : j'ai perdu mon travail, avec toutes les difficultés qui naissent dans de telles circonstances. Malgré les difficultés, j'ai tout de suite été habité par l'idée que ce qui arrive sert au changement de la personne ; de plus, Dieu ne m'a jamais privé de l'essentiel : la compagnie authentique et profonde de ma femme, l'aide et le soutien, y compris matériel, de mes amis. Toutefois, j'étais désorienté : ma vie d'avant (professionnelle et publique) n'existait plus, et mon groupe de Fraternité s'était dissous ; certains aspects importants des vingt années de ma vie précédente étaient remis en question, et mon intérêt pour le mouvement atteignait un minimum historique : tout me semblait compliqué, difficile à comprendre, loin de moi. Le besoin de réponse m'a amené aussi à des formes qui ne font pas partie de mon histoire : je suis allé à Medjugorje, j'ai prié comme je ne l'avais jamais fait dans ma vie, et en même temps, dans mon nouveau départ, j'avais un sentiment d'inachevé. Puis, ma femme, pour des raisons professionnelles, est devenue amie d'une personne du mouvement que nous connaissions à peine de vue. Ce fut comme un petit trou dans une digue, qui s'élargit progressivement, jusqu'à faire céder toute la structure. La nouveauté a recommencé à se frayer un chemin à travers la chair et, (plus que me lancer), je ne me suis pas opposé ; pas de manière brutale, mais avec lenteur, de manière naturelle, à peine perceptible, et non sans réserves, je me suis trouvé dans ce changement, dans cet être nouvellement saisi. Lorsque, à l'occasion de la douloureuse condamnation de

---

<sup>120</sup> *Ibid.*

<sup>121</sup> J. Carrón, « Nous avons encore beaucoup de chemin à faire », *Traces*, juin 2012, p. 1.

Roberto Formigoni, est sorti le communiqué de presse de CL,<sup>122</sup> je l'ai trouvé magnifique ; et j'ai trouvé encore plus beau l'article d'*Avvenire*<sup>123</sup> qui commentait le communiqué, en le définissant comme "infiniment chrétien". Je rentre à la maison, ma femme est occupée, mais nous échangeons un salut et je lui dis rapidement combien le communiqué et l'article sont beaux, puis je m'assieds à table, et pendant que je dîne, elle m'envoie un message *WhatsApp* : c'est une lettre de Carrón qui semble expliquer et justifier le communiqué de presse. Je pense : "Elle m'avait échappé" ; la lettre, plus analytique et plus complète, me paraît "exploser" le communiqué. Je la lis intégralement et j'arrive à la fin : elle n'est pas d'aujourd'hui, mais du 1<sup>er</sup> mai 2012. C'est la lettre que j'avais si peu appréciée presque sept ans plus tôt. Maintenant, en écrivant ces lignes, je relis ta lettre d'il y a sept ans, et j'aimerais recopier toutes les phrases qui me décrivent, mais c'est impossible de choisir, parce que toute la lettre décrit ces années de renaissance ; dans mon expérience, toute la lettre répond à ta question : "Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?" ».

Il suffit d'un petit trou dans la digue, et de commencer à suivre.

Tu ne veux pas perdre ce que tu as trouvé ? Tu sais où tu as eu l'occasion de le rencontrer, et tu sais donc où revenir, parce qu'il t'attend. Ce n'est pas la victoire de ton effort, parce que celui-ci est trompeur – comme le mien – il ne tient pas, il n'est pas capable de résister. Alors, ne perdons pas de temps à suivre nos efforts. Tu veux tenir ? Regarde là où tu reconnais ce qui résiste. Si tu l'as trouvé dans le mouvement, à cause d'une manière différente d'être ensemble, à cause de sa capacité à te reprendre, à cause de sa manière persuasive de te faire découvrir la foi, alors la méthode pour tenir est de t'engager dans le mouvement, dans cette compagnie, qui est signe de Sa présence pour toi. C'est à Lui qu'on est fidèle, à travers la fidélité à cette compagnie.

Comme vous le verrez dans le dernier livre d'Exercices spirituels, *La verità nasce dalla carne* [La vérité naît de la chair], don Giussani disait en 1989 que notre compagnie « a cette fonction capitale et immédiate pour chacun de nous. Le Seigneur est grand, il aurait pu choisir des milliards d'autres formes, et d'ailleurs l'Église regorge de la richesse de ces formes différentes : nous avons été touchés par cette forme. Si elle ne nous avait pas touchés de cette manière, ce qui existe entre nous n'aurait pas été nécessaire, en quelque sorte : comme nous avons été touchés de cette manière, c'est nécessaire, et l'abandonner, le briser, l'oublier, ne pas l'utiliser, c'est trahir Dieu. On ne peut pas dire : "Seigneur, tu es venu pour moi par ce chemin, je viens à toi par un autre". Non !

<sup>122</sup> « Formigoni : note de Communion et Libération », communiqué du bureau de presse de CL sur la condamnation de Roberto Formigoni, 22 février 2019, [clonline.org](http://clonline.org).

<sup>123</sup> M. Leonardi, « Ma non si è figli perch  non si sbaglia », *Avvenire*, 26 février 2019.

C'est donc à travers notre compagnie et notre amitié, aussi fragile soit-elle, que nous allons vers lui. Mon Dieu, je voudrais pouvoir marcher avec chacun de vous et je ne suis même pas capable, je n'ai même pas l'énergie de répondre à toutes les lettres ! Il faut que vous me pardonniez, parce que je vous jure que le cœur est différent de ce qu'il laisse paraître de cette manière. Aidons-nous : voilà le chemin par lequel le Seigneur nous rappelle à lui, à la vigilance ; un chemin si fragile, un chemin si discutable par bien des aspects, mais c'est l'instrument pédagogique, la modalité éducative préparée pour toi par le Seigneur. Autrement, si je n'en étais pas convaincu, crois-tu vraiment que j'accepterais d'être ici et de parler ? Pour l'amour de Dieu, je penserais à moi-même et je me retirerais pour prier ! »<sup>124</sup> Imaginez comme cela m'a libéré, moi qui suis ici sur l'estrade pour vous parler, de lire ces paroles de don Giussani !

### 5. « Le poids culturel de notre changement »

Lorsqu'on vit le rappel à la mémoire dans le lieu que le Christ a choisi pour nous impliquer, on se retrouve plein d'énergie pour recommencer sans cesse, inlassablement. Comme c'est arrivé aux disciples. Je peux me tromper des milliers et encore des milliers de fois, mais je repars constamment et je peux communiquer aux autres une nouveauté, je peux inviter les autres à participer à notre vie ; souvent, ils refuseront, mais je repars constamment, parce que je ne dépends pas de leur réaction. « Cette reprise inlassable, aussi facile que de reconnaître, d'êtreindre et d'embrasser le visage de sa mère, consiste réellement à expérimenter en soi la victoire sur le temps, c'est le reflet en moi-même de la victoire qu'est le Christ ressuscité sur le temps. » Cette reprise inlassable, si surprenante, est le signe en moi, en toi, maintenant, et pas seulement au dernier jour, dans la confusion actuelle, de la victoire du Christ sur le temps, de sa résurrection. « Alors, on risque son énergie dans la proposition pour soi-même et pour les autres. Pourquoi ? Parce que cette victoire est l'humain qui se réalise ». <sup>125</sup>

L'une d'entre vous m'écrit :

« Il y a environ deux mois, dans l'école où je travaille depuis bientôt deux ans, l'un de nos élèves est mort brutalement. La douleur et le désarroi face à ce fait ont suscité des dynamiques et des dialogues inattendus. Avec un collègue en particulier, avec lequel je me suis trouvé dès le départ sur la même longueur d'onde, il y a eu une véritable "rencontre". Il faut dire qu'il se définit comme athée et qu'il déteste tout ce qui a à voir avec l'Église. Dans un des moments les plus difficiles à cause de la disparition de notre élève, il m'a confessé qu'il ne

<sup>124</sup> L. Giussani, *La verità nasce dalla carne*, op. cit., p. 239-240.

<sup>125</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 70.

se sentait pas satisfait et qu'il tentait depuis longtemps d'apaiser l'inquiétude qui l'habite. Il a ajouté qu'il ne se sentait pas à la hauteur face aux demandes d'aide de nos jeunes, et que ce n'était pas mon cas ; il a ainsi affirmé : "Tu es à ton aise avec tout le monde. Quand tu es face à l'autre, tu l'accueilles jusqu'à disparaître au point que l'autre devient le centre". Puis il a ajouté : "Tu es toujours là. Toujours. Mais tu es aussi toujours ailleurs." Enfin, il a conclu en me disant qu'il percevait que je suis "accomplie, pleine". Nous avons décidé de nous voir pour parler calmement parce qu'il veut mieux comprendre ce qu'est cet "ailleurs" qu'il a vu ».

L'humain qui se réalise : « Voilà le poids culturel de notre changement ».<sup>126</sup> C'est notre contribution au monde : alors que la plupart des gens sont perdus et vivent dans le chaos, si bien que quelqu'un comme Ulrich Beck, après avoir consacré toute sa vie à étudier la société, finit par conclure qu'il ne comprend plus le monde,<sup>127</sup> nous (par la grâce que nous avons reçue et que nous recevons chaque jour), nous ne sommes pas perdus, tout comme les disciples n'étaient pas perdus au milieu du chaos de l'Empire romain. Voilà le poids culturel de ce que nous portons, la portée culturelle avec laquelle nous affrontons l'histoire et l'effondrement total. Toutes les formes qui ont tenu jusqu'à maintenant peuvent bien s'effondrer, mais notre victoire ne coïncide pas avec la permanence de certaines formes et le fait d'y rester attachés. C'est ce qui fait que nous pouvons repartir, comme les premiers chrétiens sont repartis après l'effondrement de l'Empire romain : les barbares sont venus, mais les chrétiens sont repartis, et comment ! Même si tout s'est effondré, cela ne les a pas effondrés, parce que leur fondement ne reposait pas sur ce monde qui se désagrègeait. Nous aussi, nous traversons un moment de passage, d'épreuve, et nous aussi, nous pouvons défier cette situation avec une proposition chargée de sens.

« L'expérience du changement est (consiste, naît, fleurit) dans la reconnaissance du Christ » ; notre foi réside dans la présence du Christ qui nous change, parce qu'« Il permet au monde de redevenir vrai en vainquant le mal, parce que le mal est ce qui n'est pas humain, ce qui n'est pas vrai », en vainquant ce qui passe et qui ne dure pas. Ainsi, nous commençons à prendre part à sa victoire, au centuple expérimentable en ce monde, à une allégresse, une paix, une joie, une énergie qui nous font nous demander, étonnés : « Mais d'où tout cela me vient-il ? ». Il faut bien comprendre d'où cela nous vient, autrement pourquoi devrions-nous revenir ici ? Cela nous vient du Christ vivant. « La présence

---

<sup>126</sup> *Ibid.*

<sup>127</sup> « Le monde est hors de ses gonds. Beaucoup le pensent. Nous errons sans but, confus, en discutant pour ou contre ceci ou cela. Une phrase met la plupart des gens d'accord, au-delà de tous les antagonismes et sur tous les continents : "Je ne comprends plus le monde" » (D'après U. Beck, *The Metamorphosis of the World*, Polity Press, Cambridge 2016, p. xi).

contemporaine du Christ dans l'histoire est une promesse pour le présent, c'est un centuple expérimentable, même s'il est toujours différent de ce que l'on peut imaginer. Combien de personnes viennent me dire : "Mais le centuple n'existe pas. Où est le centuple ?". Bien sûr, si tu le penses d'après ta propre image, ce n'est plus une nouveauté, et tu reposes les termes de ce qui te manque. La rédemption est un centuple expérimentable, mais toujours différent de celui que l'on imagine, toujours ».<sup>128</sup>

Si j'imagine moi-même mon changement, je pense, par exemple : « Avec tout ce que j'ai entendu ces jours-ci, en rentrant à la maison, je ne peux plus me mettre en colère » ; puis je me mets en colère au bout d'à peine vingt minutes, et cela suffit pour remettre en question tout ce que j'ai vécu ici.

Au contraire, mon changement se réalise dans le temps, selon une mesure qui n'est pas la mienne. C'est un changement réel, que même les autres voient. Qu'il atteigne tous les terminaux de la vie – comme nous le désirons tous –, c'est une question de temps. Mais l'origine du changement est déjà là, elle s'est déjà produite, c'est un état de fait, une Présence vivante, expérimentable maintenant. Et nous espérons qu'elle atteindra toute notre vie, pour que tout ce que nous touchons puisse être pénétré par cette nouveauté qui a rejoint chacun de nous.

Nous sommes partis, au début de la leçon, de la constatation d'un changement, et nous avons dit de différentes manières : « "Il faut chercher ce qu'il y a dessous, la racine, la raison de ce qui fait que notre compagnie, notre amitié a donné les résultats qu'elle a donnés, humains". Quoi qu'il en soit, c'est la participation à ce signe, c'est la fréquentation de ce signe qui nous rappelleront inlassablement la nécessité de reconnaître et de faire mémoire : cette reconnaissance durable, reconnaissance et mémoire de cette Présence qui est à la racine, qui est la source du fait que nous, étrangers, nous sommes frères et amis, et du fait que nous, pauvres que nous sommes, nous sentons une sorte de richesse devenir étrangement (étrangement, car ce n'est pas selon nos plans, selon nos projets) ardente en nous ».<sup>129</sup>

Je termine en lisant un témoignage :

« Cher père Carrón, l'an dernier, en rentrant des Exercices, je découvre que je suis enceinte. Nous désirions avoir un deuxième enfant, mais nous pensions que nous avions déjà de la chance d'avoir eu notre première fille, arrivée après que les médecins avaient dit que nous avions très peu de probabilité d'avoir des enfants naturellement. Pourtant, en mai dernier, survient la deuxième grossesse. Il était clair pour nous dès le départ qu'il s'agissait d'une initiative du Mystère à

<sup>128</sup> L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 70-71.

<sup>129</sup> *Ibidem*, p. 71.

notre égard qui nous a profondément surpris et émus. Cela arrivait en plus à un moment particulier : depuis un peu plus d'un mois, mon mari avait perdu son travail et nous avons donc commencé à connaître le chômage. À la première visite médicale, tout était "parfait", mes examens étaient excellents et le fœtus était correctement implanté, nous entendions battre son cœur. Tout semblait devoir bien se passer. Mais nous découvrons que quelque chose ne va pas, nous allons avec mon mari aux urgences pour un contrôle, et nous découvrons que la grossesse s'est interrompue quelques semaines auparavant. Je fais une fausse couche à la maison le jour même. Dans les jours qui ont suivi directement, beaucoup ont tenté de me consoler par des phrases toutes faites. J'ai senti toute mon impuissance face à ce qui se passait, pour ma vie et celle de mon enfant. Et je me suis rendu compte que, si je suis sincère, j'éprouve la même impuissance envers ma fille. Je peux m'en occuper concrètement mais, à elle non plus, je ne peux pas ajouter un seul souffle. Qu'est-ce qui remplit chaque instant de sens ? Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? Seulement une Présence, réelle et concrète. Pas une idée ou une déduction logique, mais une Présence qui se produit, un Fait, incontestable, qu'aucune circonstance adverse ne peut nier ni démentir. C'est Toi, ô Christ, le seul qui résiste au choc de la vie. Mais sans cette compagnie, le Christ serait resté pour moi un simple nom, il ne serait pas devenu une Présence sûre et, surtout, ce lieu est le seul qui me permet de maintenir vivantes mes questions, qui ne les fait pas taire en les liquidant par des phrases de circonstance, qui les maintient à la profondeur qui est vraiment intéressante. Dans l'expérience de la fausse-couche, j'ai compris plus clairement ce que signifie le fait que le rapport avec le Mystère est personnel. J'ai perçu une sorte de solitude face à ce qui est arrivé, il est devenu évident que je ne peux déléguer à personne, même à la compagnie, ma réponse au Christ. C'est moi qui suis devant le Mystère, et je suis seule dans ce rapport. Mais l'apparition de cette solitude est précisément ce qui m'a permis de voir la valeur de cette compagnie dans mon lien avec le Christ. Les amis n'ont pas pour mission de me consoler ou de m'assister, ils ne sont pas capables de me rendre mon enfant et ce n'est pas le fait de rester ensemble qui m'enlève mes problèmes et ma peur. Mais j'ai besoin d'un lieu comme celui-là pour me maintenir et me remettre dans la bonne attitude, un lieu qui ne me laisse pas perdre les questions que la réalité suscite. Cette histoire, les visages, le travail et les gestes de ce chemin, transmettent le rapport avec Lui et l'ont rendu familier dans le temps. "On ne cesse pas d'avoir peur seulement parce que quelqu'un nous dit : 'N'aie pas peur !'. Il faut que cette Présence – de Dieu – entre dans les entrailles de son moi et il faut que ce soit une présence qui se soit révélée crédible à l'intérieur d'une histoire. Seule une histoire vécue peut constituer la base valable de la confiance. Tout ce que Dieu a fait et continue à faire est 'pour que tu saches que je suis le Seigneur' et que tu puisses lui faire confiance." (*Voici que je*



*fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ?*, Exercices de la Fraternité 2018, p. 25-26). Voilà l'histoire qui a fait de Dieu une présence crédible à laquelle je peux faire confiance et qui défie le temps et y résiste. Quoi qu'Il fasse ».

Écoutons, pour finir, *Cristo al morir tendea*, parce que c'est le dialogue avec cette Présence qui détermine la vie ; en l'écoutant, entendons comme adressée à chacun de nous la question : « Voudriez-vous l'abandonner pour un autre amour ? ».

Chant : *Cristo al morir tendea*.<sup>130</sup>

---

<sup>130</sup> « Cristo al morir tendea, / ed ai più cari suoi Maria dicea : / “Or, se per trarvi al ciel dà l'alma e 'l core, / lascieretelo voi per altro amore ?”. // “Ben sa che fuggirete / di gran timor, e alfin vi nascondrete : / ed ei, pur come agnel che tace e more, / svenerassi per voi d'immenso amore”. // “Dunque, diletti miei, / se a dura croce, in man d'iniqui e rei, / dà per salvarvi il sangue, l'alma e 'l core, / lascieretelo voi per altro amore ?”. (*Le Christ allait mourir et sa mère, Marie, parlait ainsi aux disciples : “Mais si, pour vous conduire au Ciel, il donne son âme et son cœur, voudriez-vous l'abandonner pour un autre amour ?” “Il sait bien que vous fuirez, pris d'une grande peur, et qu'à la fin vous irez vous cacher ; mais lui, comme un agneau qui meurt en silence, il versera son sang pour vous, à cause de son grand amour”. “Alors, mes amis, si lui, sur la croix, par la main d'hommes injustes et malfaisants, il donne son sang, son âme et son cœur pour vous sauver, voudriez-vous l'abandonner pour un autre amour ?”*) » (Fra Marc'Antonio da San Germano, « Cristo al morir tendea », in *Canti per la Settimana Santa*, Soc. Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2007, p. 50-51).

# *Dimanche 14 avril, le matin*

*À l'entrée et à la sortie :*

*Wolfgang Amadeus Mozart, Sonate pour piano et violon, n°21, 24, 26, 18*

*Clara Haskil, piano, Arthur Grumiaux violon*

*« Spirto Gentil » n°46, Philips*

*Angélus*

*Laudes*

## ■ ASSEMBLÉE

***Davide Proserpi.*** Cette année encore, nous avons reçu beaucoup de questions : plus de mille trois cents qui, avec les deux mille lettres et courriels reçus en réponse à l'invitation lancée par la provocation de Carrón, sont un bon chiffre. C'est un indicateur, entre autres facteurs, du fait qu'il s'agit toujours plus d'un geste auquel nous participons véritablement, auquel nous ne nous contentons pas d'assister, mais que chacun contribue à construire par sa présence. Bien plus, les Exercices nous font comprendre ce qu'est un « geste » – un terme qui vient du latin *gerere*, qui signifie porter – : c'est un fait qui porte une signification. Nous sommes venus ici pour découvrir cette signification. C'est essentiel pour notre éducation en tant qu'adultes, parce que (plus nous avançons et plus nous en prenons conscience) l'adulte a besoin plus que jamais, autant ou peut-être même plus qu'un jeune, d'être éduqué pour se découvrir, pour découvrir son visage humain. Par conséquent, en tant que tel, ce moment engage pleinement notre humanité. Les questions que vous avez envoyées en témoignent abondamment car, au-delà de l'exigence de comprendre les paroles que Julián nous a adressées ces jours-ci, elles expriment aussi une tentative cordiale de vérifier l'expérience que nous faisons dans notre vie quotidienne et dans les épreuves que nous sommes appelés à affronter.

Nous sommes 22 000 ici et nous faisons partie d'une compagnie certaine. Mais je dois dire que, dès le premier soir, le silence que nous avons tous vécu et qui nous a accompagnés ces jours-ci (un silence admirable, d'un certain point de vue, puisque nous sommes si nombreux, et qui, d'après mes souvenirs, a été plus intense que d'autres fois) est le signe que, dans cette compagnie certaine, chacun de nous est ici pour lui-même, parce qu'il reconnaît une ultime solitude, une bonne solitude, devant le Mystère.

Cela nous amène à la première question.

« Après le dernier témoignage de la leçon de l'après-midi, que signifie être seul devant le Mystère, si nous avons tout de même besoin d'un lieu ? Comment peut-on approfondir son rapport avec le Christ dans une situation de solitude, c'est-à-dire, quand on n'a pas l'occasion de fréquenter les personnes qui sont pour nous le signe de la victoire du Christ ? Je ne comprends pas vraiment si l'approfondissement du rapport avec le Mystère est une question de fréquentation d'une compagnie vivante d'hommes, ou une question qui se joue sur un plan personnel. »

**Julían Carrón.** À mon avis, il s'agit avant tout de comprendre la nature de la solitude. Quand j'ai lu pour la première fois *Traces d'expérience chrétienne*, il y a de nombreuses années en Espagne, j'ai tout de suite été frappé par la manière dont don Giussani y aborde le problème de la solitude : « Plus nous découvrons nos exigences, plus nous percevons que nous ne pouvons pas y répondre nous-mêmes, et que les autres non plus ne peuvent y répondre, parce que ce sont des hommes comme nous. [...] C'est ce sentiment d'impuissance qui génère la *solitude* ». Ainsi, contrairement à ce que nous pensons souvent, « la vraie solitude ne vient pas du fait d'être seul physiquement, mais plutôt de la découverte qu'un problème fondamental que nous avons ne peut trouver de réponse ni en nous, ni dans les autres. » C'est ce que disait le témoignage que nous avons mentionné hier : personne ne peut rendre à cette femme l'enfant qu'elle a perdu. Ainsi, « on peut très bien dire que le sentiment de solitude naît du cœur même de tout engagement sérieux envers sa propre humanité. Celui qui a cru avoir trouvé la solution à l'un de ses besoins importants dans quelque chose ou chez quelqu'un le comprend bien si ce dernier disparaît, s'en va, ou bien s'avère incapable de répondre ». Il en découle que, si nous mettons notre espoir dans telle ou telle chose, dans telle ou telle personne, nous sommes déçus. « Nous sommes seuls avec nos besoins, poursuit don Giussani, avec notre besoin d'être et de vivre intensément, comme une personne seule dans le désert : la seule chose qu'elle puisse faire est d'attendre que quelqu'un vienne. Et ce ne sera certainement pas l'homme qui résoudra cette situation, car ce sont justement les besoins de l'homme qu'il faut résoudre. »<sup>131</sup>

Seule la conscience de cela nous permet de comprendre la nature de notre solitude. Si nous la réduisons au fait d'être seuls physiquement, nous pouvons résoudre le problème de diverses manières. Mais si la véritable solitude est celle qui naît de notre impuissance face à nos exigences ultimes, à notre besoin d'être et de nous accomplir, dont, souvent, nous ne sommes pas conscients,

<sup>131</sup> L. Giussani, « Tracce d'esperienza cristiana », in Id., *Il cammino al vero è un'esperienza*, op. cit., p. 85-86.

alors la question est de savoir ce qui peut la vaincre, parce que nous ne pouvons pas répondre tout seuls, ni même ensemble, à notre profond besoin d'être.

Le fils prodigue croyait se connaître, il croyait connaître la nature de son besoin et a donc pensé résoudre le problème en quittant la maison avec sa part d'héritage. Mais la présomption de s'en sortir seul se révèle bientôt mensongère : à un moment donné, il s'aperçoit qu'il a besoin d'autre chose qu'il ne peut pas se donner lui-même. Ce n'est qu'en découvrant véritablement qui nous sommes et la portée de nos exigences que nous pouvons prendre conscience de ce qui est capable d'y répondre. C'est pourquoi, comme je l'ai répété en diverses occasions, j'ai toujours été frappé par la célèbre phrase de Chesterton : « L'ennui avec nos sages n'est pas qu'ils ne peuvent imaginer de réponse ; c'est qu'ils n'imaginent pas même l'énigme »,<sup>132</sup> c'est-à-dire qu'ils ne se rendent pas compte du problème, qu'ils ne comprennent pas de quoi il s'agit. De là naît notre présomption de nous en sortir seuls. Au contraire, quand on prend conscience de l'origine de sa solitude, et donc de son impuissance, on comprend que seul un autre peut répondre à ce problème, quelqu'un de différent de nous, plus grand que nous, à la hauteur de notre exigence humaine. Voilà pourquoi le Christ est venu ! Il est le seul qui peut vaincre notre impuissance.

La deuxième partie de la question, celle du lien entre la fréquentation d'une compagnie vivante et la relation personnelle avec le Mystère, reste encore sans réponse. À ce propos, il est essentiel de relever quelle conscience le Christ a de lui-même : il se conçoit en tant que rapport avec le Père, comme « l'envoyé du Père » (« Celui qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en Celui qui m'a envoyé »<sup>133</sup>) ; sa mission est d'introduire l'homme, c'est-à-dire chacun de nous, dans le rapport définitif avec le mystère de Dieu, du Père, duquel tout reçoit sa consistance et dont ma vie dépend en ce moment. Si le Christ cherche à nous attirer à lui, c'est uniquement pour nous introduire dans le rapport avec le Père (« J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu as pris dans le monde pour me les donner »<sup>134</sup>). Mais ce renvoi à l'Autre définit également l'Église, c'est-à-dire nous, qui avons été saisis par le Christ à travers une rencontre et qui nous trouvons ici : « De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. »<sup>135</sup> Don Giussani nous l'a témoigné par sa vie. En célébrant ses funérailles, le cardinal Ratzinger l'a souligné : « Il est réellement devenu le père d'une multitude, ayant guidé toutes ces personnes, non pas vers lui, mais vers le Christ, il a vraiment gagné les cœurs, et contribué à améliorer le monde, à

<sup>132</sup> G.K. Chesterton, *Orthodoxie*, Gallimard, Saint-Amand 1984, p. 47.

<sup>133</sup> Cf. *Jn* 12, 44.

<sup>134</sup> Cf. *Jn* 17, 6.

<sup>135</sup> *Jn* 20, 21.

ouvrir les portes du monde pour le ciel. »<sup>136</sup> Giussani ne nous a pas attachés à lui, mais nous a conduits au Christ.

Certes, don Giussani nous a toujours proposé un lieu, la fréquentation d'un lieu (la compagnie, l'Église), mais dans le but pour lequel il existe : nous permettre de faire l'expérience du Christ, nous introduire dans le rapport personnel avec le Christ et, à travers lui, nous amener à reconnaître notre dépendance par rapport au Père. Même un athée est renvoyé à travers nous vers un « ailleurs », lorsqu'il rencontre l'un de nous, comme le disait la lettre de notre amie citée hier, c'est-à-dire vers autre chose, vers quelque chose de plus grand que nous, qui est la profondeur de ce qu'il voit. Si nous sommes invités à fréquenter un lieu, c'est pour être mis en rapport avec Celui qui le fait être, qui seul peut répondre à notre besoin de vie. Mais si nous « n'imaginons même pas l'énigme », si nous n'avons pas une conscience vivante de notre exigence, nous ne pouvons pas non plus nous ouvrir pour reconnaître le Christ et ne comprenons pas l'étrange nature de notre compagnie. C'est pourquoi nous sommes souvent déçus.

**Prosperi.** L'un des passages qui a suscité le plus d'interrogations est celui où, en racontant l'épisode de l'Innommé de Manzoni, tu nous as posé la question : « Qui est notre cardinal, le cardinal de chacun ? » Cela a soulevé la question de l'autorité dans nos vies. Je formule ainsi la question, parmi les nombreuses que nous avons reçues.

« Peux-tu expliquer pourquoi l'autorité est la manière par laquelle le Mystère nous arrive ? Qu'est-ce que l'autorité et qui est-ce ? »

**Carrón.** Quand j'aborde cette question, je me souviens toujours d'un autre passage de *Tracce d'esperienza cristiana*, où don Giussani nous amène à comprendre la nature de l'autorité et comment elle naît à l'origine. C'est de là qu'il faut partir à chaque fois.

Après avoir expliqué le sens de la solitude, c'est-à-dire le sentiment d'impuissance, et avoir affronté la question de la communauté, il se concentre sur l'autorité. Comment la décrit-il ? « Dans l'environnement dans lequel nous nous trouvons [dans la communauté dans laquelle nous nous trouvons, conscients de notre impuissance], il y a de fait des personnes qui sont plus sensibles à une expérience d'humanité, qui développent *de fait* une meilleure compréhension du contexte de vie et des personnes, qui provoquent *de fait* plus facilement un mouvement communautaire. Elles vivent notre expérience plus intensément,

<sup>136</sup> J. Ratzinger, « Homélie pour les funérailles de don Giussani », Milan, 24 février 2005, in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Rizzoli, Milan 2013, p. 1189.

elles sont plus engagées ; chacun de nous se sent mieux représenté en elles ; avec elles, nous nous sentons beaucoup plus volontiers proches des autres, en communauté. Reconnaître ce phénomène, c'est être loyal envers soi-même et envers son humanité ; c'est un devoir de sagesse. Mais la rencontre avec une personne qui perçoit et comprend mieux mon expérience, ma souffrance, mon besoin, mon attente, me conduit naturellement à la *suivre*, à devenir son *disciple* pour cette humanité qui, lorsque nous nous découvrons impuissants et seuls, nous pousse à nous mettre ensemble. En ce sens, de telles personnes constituent pour nous naturellement une *autorité*, même si elles ne sont pas bardées de droits ou de titres. »<sup>137</sup> Ce n'est pas avant tout une question de rôles, auxquels nous réduisons souvent le problème de l'autorité. L'important est de reconnaître les personnes qui me permettent de mieux grandir et de mieux vivre l'expérience humaine avec une plénitude plus grande, comme je le désire.

C'est pourquoi, « celui qui comprend ou vit avec plus de loyauté l'expérience humaine devient naturellement une autorité. L'autorité naît ainsi comme une richesse d'expérience qui s'impose aux autres. » Une personne devient une autorité par l'évidence de ce qu'elle porte. « Elle engendre une nouveauté, un émerveillement, du respect. Il y a en elle une attraction incontournable », comme c'était le cas avec Jésus : « Voilà un homme qui a autorité »<sup>138</sup>, qui n'était pas comme les scribes. C'est ainsi que naît naturellement l'autorité ; c'est ainsi qu'elle renaîtra toujours. C'est pourquoi il est facile de la reconnaître.

Chacun de nous est appelé à être loyal vis-à-vis de ce qu'il voit émerger dans son expérience. Ceux qui suivent les suggestions que leur donne l'expérience n'auront aucun problème pour identifier l'autorité ; ils n'auront aucune difficulté à identifier leur cardinal, car ce sera évident. C'est directement proportionnel à la conscience de la nature du besoin : plus on a besoin, plus on est conscient de la portée de son besoin, et plus on reconnaît facilement l'autorité. Le fait de reconnaître une autorité est étroitement lié à l'expérience de sa propre impuissance. En fait, si nous ne sommes pas présomptueux, si nous avons conscience de l'impuissance que nous vivons, si nous reconnaissons que nous avons besoin, nous nous attachons plus facilement à ceux qui nous témoignent de manière plus persuasive qu'une réponse existe et qui nous aident à la vivre.

Au contraire, si nous pensons que nous pouvons nous en sortir seuls, même si nous avons la réponse sous les yeux, aussi évidente que possible et imaginable, nous ne la reconnaitrons pas : c'est ce qui est arrivé à ceux qui se sont

---

<sup>137</sup> L. Giussani, « Tracce d'esperienza cristiana », in Id., *Il cammino al vero è un'esperienza*, op. cit., p. 87-88.

<sup>138</sup> *Ibidem*, p. 88.

trouvés confrontés à Jésus et qui ne l'ont pas reconnu. Pourquoi ? Parce que Jésus est venu pour les pauvres, pour les malades, pour ceux qui sont loyaux envers leur blessure, envers leur incapacité structurelle de se sauver seuls : dès qu'ils le voient, ils s'attachent à Lui avec simplicité, par amour pour eux-mêmes et non parce qu'ils doivent se soumettre à une règle quelle qu'elle soit ; ils s'attachent parce qu'ils ne veulent pas perdre leur vie en vivant.

Don Giussani nous a fait comprendre les choses à leur origine : ainsi, tout devient décidément plus simple. En effet, si nous regardons comment les choses se passent dans l'expérience, tout devient simple.

**Lors de l'Assemblée des Exercices de la Fraternité en Espagne, une question similaire s'est posée, sur le thème de l'autorité :**

« L'expérience de la correspondance qui naît de la rencontre qui m'est arrivée me lie à l'origine, à la réalité historique du mouvement et à ceux qui guident cette réalité, car à l'origine, ces éléments sont unis. Quand j'étais étudiant, dans mon expérience, cette unité était là. Je me rends compte que la seule manière de continuer à faire l'expérience de cette correspondance est de suivre le lieu où le Christ est arrivé dans ma vie. En effet, après vingt-cinq ans de mouvement, je me rends compte que, lorsque je me détache de l'expérience de la correspondance, lorsque je me détache de mon véritable besoin, du besoin urgent de mon humanité, de mes blessures, de mes exigences, la communauté et l'autorité se transforment en quelque chose qui ne me constitue plus. Au contraire, dans l'expérience de la rencontre, la communauté et l'autorité me constituent. J'ai parfois vécu le mouvement comme si je pouvais le vivre ou non, y adhérer ou non, être d'accord ou non, avec une position de type « j'aime » ou « je n'aime pas » (dans le monde contemporain, comme nous sommes tous des enfants d'Instagram, le « j'aime » ou « je n'aime pas » est le critère du jugement). Souvent, je peux être dans CL et ressentir un certain scepticisme ; tout en suivant CL, je peux devenir sceptique. Je me rends compte que le problème réside dans le jugement de correspondance, dans le fait de suivre la correspondance jugée (la correspondance initiale et la correspondance actuelle). Je vois ce phénomène dans de nombreux contextes du mouvement, chez les étudiants comme chez les adultes : il peut y avoir une manière de rester dans le mouvement en étant séparé de ce facteur originel dans lequel tout est uni. Au contraire, dans l'expérience de la rencontre, la correspondance, la communauté et l'autorité sont unies. Je voudrais que tu nous aides sur ce point. »

**Carrón.** Il me semble que ce que tu as dit aide à comprendre clairement le genre d'expérience que fait chacun d'entre nous. En effet, il est évident que, lorsqu'un de ces éléments manque, le type d'expérience est complètement dif-

fèrent. Parfois, nous résolvons le problème de manière abstraite et non, comme tu l'as très bien expliqué, à partir de l'unité de l'expérience. Nous pensons donc que l'autorité est quelque chose qui s'ajoute de l'extérieur à notre expérience. Pourquoi ? Parce que, comme je l'ai mentionné, toutes les expériences du christianisme ne sont pas identiques. Dans *Pourquoi l'Église*,<sup>139</sup> don Giussani décrit trois attitudes à l'égard du fait chrétien, trois méthodes pour parvenir aujourd'hui à la certitude sur le fait du Christ, dont dérivent des conséquences différentes : la méthode rationaliste, la méthode protestante et la méthode orthodoxe-catholique. La première considère le fait de Jésus comme un simple fait du passé, parmi d'autres, auquel il faut appliquer les catégories de la « raison historique ». Elle réduit le contenu du message chrétien – Dieu est devenu une présence dans l'histoire – avant même de l'avoir pris en considération. La deuxième méthode reconnaît le contenu de la grande annonce, mais le relègue à un moment précis : Dieu s'est fait présence dans l'humanité à un seul endroit, dans le Christ. Comment l'homme d'aujourd'hui peut-il donc obtenir une certitude concernant cette présence ? Par une expérience exclusivement intérieure, par une illumination de l'Esprit. C'est une attitude qui, bien que profondément religieuse, ne respecte pas toutes les données de l'annonce chrétienne. La troisième méthode, en revanche, reste cohérente avec la structure de l'événement chrétien tel qu'il s'est proposé originellement : Dieu est devenu dans le Christ une présence intégralement humaine et demeure tel dans l'histoire à travers la réalité de l'Église, la compagnie des croyants en Lui ; la rencontre avec sa présence aujourd'hui – une rencontre dans laquelle sont réunis l'aspect extérieur et intérieur, objectif et subjectif – est la méthode pour atteindre la certitude à son sujet.

Bien qu'elles contiennent des éléments de vérité, les deux premières méthodes amènent à une expérience totalement différente de celle générée par la troisième. L'expérience d'une personne pour laquelle le christianisme n'est pas un événement présent et qui n'a pas le point de repère objectif donné par l'autorité (protestantisme) est bien différente de celle d'un catholique. Mais il faut découvrir cette différence dans notre expérience personnelle de la communauté, c'est-à-dire d'une réalité guidée : autrement, l'autorité nous semblera toujours quelque chose d'étranger à notre foi et, par conséquent, le christianisme sera à la merci d'un ultime subjectivisme, c'est-à-dire de l'arbitraire de notre interprétation. Il y a un mois, une personne m'a demandé de mieux expliquer la signification de l'autorité du Pape. Je lui ai dit : « Si tu parles dix minutes avec une personne, tu peux comprendre à partir de ce qu'elle te dit de l'Église si l'autorité du Pape est présente dans son expérience ; tu n'as pas be-

<sup>139</sup> Cf. L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 19-39.



soin d'aller parler au Pape pour vérifier si ce que cette personne dit de l'Église coïncide avec la pensée du Pape ». Dix minutes nous suffisent pour comprendre si une personne a en elle le lien avec l'autorité du Pape. Il suffit qu'elle ouvre la bouche pour voir si, dans son expérience, il y a le lien avec l'autorité ou si l'autorité est pour elle quelque chose d'extrinsèque, d'ajouté à son expérience de l'extérieur. Il en va de même dans la vie du mouvement. Comme le dit Giussani dans le premier chapitre de *Tracce d'esperienza cristiana*,<sup>140</sup> l'autorité est un élément constitutif de l'expérience humaine.<sup>141</sup> Comment pouvons-nous comprendre si c'est effectivement le cas pour nous ? À partir de l'expérience que nous faisons, car nous portons, imprimé sur notre visage, le genre d'expérience que nous faisons. « On reconnaît l'arbre à ses fruits »,<sup>142</sup> c'est-à-dire que c'est de l'expérience de correspondance que l'on vit qu'on comprend la vérité de son point d'origine. C'est une méthode absolument infaillible, car seul un certain arbre produit certains fruits ; un arbre différent ne peut pas porter les mêmes fruits. Dans ma manière de vivre, je témoigne du genre d'expérience que je fais dans la communauté chrétienne. Don Giussani observe qu'il n'y a pas de communauté chrétienne sans référence ultime à l'autorité, qu'il n'y a pas de charisme catholique sans lien ultime avec l'autorité : ce n'est pas simplement un problème théologique, c'est quelque chose qui va à la racine de notre expérience chrétienne ; c'est pourquoi chacun de nous, par sa manière de vivre, chante devant tout le monde sa « *Traviata* ».

**Prosperi.** Il y a deux questions liées.

« Que veut dire que l'expérience implique l'intelligence du sens des choses et qu'on ne saisit pas entièrement la réalité si on n'en affirme pas le sens ? »

« Tu as dit que des faits éclatants peuvent nous arriver sans que nous n'apprenions rien et que, pour saisir la portée de ce qui arrive dans la vie, il faut suivre l'exaltation de la "capacité de connaissance de la conscience" que le fait lui-même génère. Peux-tu revenir sur ce point ? »

**Carrón.** Poursuivons en liant ces questions entre elles.

Comment puis-je percevoir qu'une présence donnée est décisive pour ma vie ? Cela arrive lorsqu'elle correspond aux exigences de mon humanité plus qu'aucune autre. Mais cela implique de confronter la réalité et mes exigences,

<sup>140</sup> Cf. L. Giussani, « *Tracce d'esperienza cristiana* », in Id., *Il cammino al vero è un'esperienza*, op. cit., p. 87-88.

<sup>141</sup> Il en va de même pour l'expérience chrétienne : « Il n'existe pas de version de l'expérience chrétienne [...] qui n'implique, au moins de manière ultime, [...] cette référence à l'autorité » (L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 140). Voir ci-dessus, p. 19-20.

<sup>142</sup> *Mt* 12, 33.

et donc que ma raison porte un jugement : « Ici, il y a quelque chose qui correspond enfin à ce que je cherche ». Pour faire l'expérience de quelque chose, il ne suffit pas que je m'y heurte, qu'elle provoque en moi une réaction, il faut que j'en saisisse la portée, le sens, le lien avec moi. L'expérience ne se réduit pas au contrecoup sentimental des choses : elle implique que j'en découvre le sens, autrement, je finis toujours par les perdre en chemin. Il faut donc que je comprenne la portée de la présence rencontrée, que je saisisse le lien entre cette présence et le besoin que j'ai et que je m'aperçoive que je grandis dans la relation avec elle. C'est cela, faire une expérience. Si je ne me rends pas compte que ce qui m'arrive est pertinent pour mes exigences, les choses qui se produisent (aussi éclatantes soient-elles, comme les faits que, souvent, nous racontons), ne sont que des étincelles folles, parce que nous ne surprenons pas leur lien avec nos exigences. Ainsi, n'ayant pas saisi le sens de la rencontre, nous finissons par partir.

Giussani a commencé tout seul à « démontrer la pertinence de la foi face aux exigences de la vie »,<sup>143</sup> pour nous permettre de comprendre – comprendre ! – la pertinence de l'événement du Christ, de ce que le Christ nous propose, de ce que le mouvement nous propose, face à notre désir d'hommes. Autrement, tout devient moraliste, quelque chose qu'il « faut » faire : je n'adhère plus à ce qui m'est proposé parce que j'ai besoin de le faire, parce que je reconnais que c'est pertinent pour mes exigences, parce que j'ai vécu la chose la plus grande qui pouvait m'arriver. Si je ne suis pas reconnaissant que cela me soit arrivé, le christianisme devient une complication, un poids insupportable ! Au contraire, plus j'en comprends la portée, plus je m'attache, plus je me colle (Giussani parlait de « couches de colle » à propos du rapport entre les disciples et Jésus), et plus je suis reconnaissant : « Heureusement que tu es là, ô Christ. Heureusement, autrement je serais seul avec mon néant ».

Je suis surpris de voir que, bien souvent, nous ne sommes pas attentifs aux faits exceptionnels que nous voyons se produire parmi nous (dont nous avons eu un exemple dans la lettre que j'ai citée). Comme nous l'avons lu dans l'école de communauté, nous pouvons passer devant la sainteté, devant les nombreux fruits que l'immanence dans la vie de l'Église génère parmi nous, et ne pas les voir, et donc ne pas en comprendre la portée.

En revanche, pour en venir à la deuxième question, que se passe-t-il lorsque l'on rencontre quelque chose que l'on perçoit, à la différence de tout le reste, comme véritablement décisif pour soi, plein d'une promesse pour la vie ? Le fait produit alors un tel émerveillement qu'il ouvre la capacité à voir et à comprendre. Cela fait dire à Giussani que « cette intervention même de Dieu, qui se rend présent à l'homme » en venant à la rencontre de notre impuissance,

<sup>143</sup> L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 13.

élargit, « exalte la capacité de connaissance de la conscience, adapte l'acuité du regard humain à l'exceptionnelle réalité »<sup>144</sup> devant laquelle il se trouve. C'est comme lorsqu'un homme tombe amoureux, il rencontre la présence qui l'attire et qui le fait être plus lui-même : cet événement ouvre son regard, sa capacité à tout connaître, en particulier celui qui est face à lui, la valeur que cette personne a pour lui. Nous savons tous combien c'est décisif : si nous ne saisissons pas la portée pour notre vie de la personne à laquelle nous nous attachons, même si nous l'avions constamment sous le nez, ce serait comme si elle n'était pas là.

Si cela arrive dans une relation affective, imaginez avec quelle profondeur cela peut arriver dans l'expérience de la rencontre avec le Christ, dont le sentiment amoureux n'est qu'un pâle reflet. Qu'est-ce qui est arrivé, et qu'est-ce qui arrive ? Nous l'avons entendu dans les témoignages : « J'ai oublié bien des choses, mais pas ces yeux par lesquels j'ai été regardée » ; à partir de ce moment, cette personne ne pouvait plus se voir comme avant, sa manière de percevoir la réalité a changé. Dans la rencontre avec le Christ, à travers le contexte humain dont il se sert pour nous conquérir, une évidence nous entraîne, nous aimante et élargit notre raison ; elle nous ouvre à comprendre, à reconnaître ce qui nous est arrivé, non pas en forçant, comme lorsqu'on utilise le chausse-pied pour faire entrer son pied dans une chaussure trop étroite, et pas non plus avec une conclusion logique, qui n'intéresse plus personne : il suffit de suivre l'action de Sa présence en nous. « On reconnaît la présence du Christ parce que le Christ "vainc" l'individu », il me vainc, par son initiative, sa grâce, en m'atteignant à travers une rencontre humaine sans pareille. Par conséquent, conclut Giussani : « Comme Jésus Christ se donne à moi dans un événement présent, c'est Lui aussi qui fortifie en moi la capacité de le saisir et de le reconnaître dans son caractère exceptionnel. Ma liberté accepte donc cet événement, elle accepte de le reconnaître ».<sup>145</sup>

**Prosperi.** « En citant Ratzinger, tu as dit que "la possibilité de 'voir' Dieu dépend de la purification du cœur", de la pauvreté en esprit. En quoi cette purification consiste-t-elle ? Tu as dit aussi qu'il faut prendre conscience du lien entre connaissance et pauvreté, et que la seule moralité est la pauvreté en esprit de la reconnaissance. Peux-tu revenir sur le lien entre pauvreté et connaissance ? »

<sup>144</sup> *Ibidem*, p. 140.

<sup>145</sup> L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 46.

**Carrón.** Ratzinger remarque que les Pères de l'Église mettent en évidence le lien entre connaissance et pauvreté, et que c'est ce que l'Évangile ne cesse de répéter : « Heureux les pauvres de cœur, car le royaume des Cieux est à eux. [...] Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ». <sup>146</sup> L'Évangile ne pose pas d'autre condition pour connaître, pour reconnaître Dieu, que cette pauvreté. C'est pour cela que j'ai insisté sur l'impuissance. Nous sommes faits pour une destinée si infinie (« Tu nous as faits tournés vers toi », <sup>147</sup> dit saint Augustin) que nous ne pouvons l'atteindre par nos propres forces ; nous ne pouvons pas répondre nous-mêmes à l'exigence de plénitude qui nous constitue. Voilà pourquoi le Christ est venu. Il est venu parce que, sans Lui, nous ne pouvons rien faire, vraiment rien, pour répondre à notre soif de bonheur, de destinée. Il est inutile de s'en prendre à la réalité (sa femme, son mari, son travail, les circonstances), parce que rien ne peut répondre de manière satisfaisante à notre exigence de bonheur : « Tout cela est petit pour la capacité de l'esprit humain », <sup>148</sup> disait Leopardi. Cela ne sert donc à rien de se fâcher contre la vie. La seule chose que nous pouvons faire est d'attendre que vienne Celui qui porte la réponse. En plus de la reconnaissance de notre impuissance structurelle et de la conscience que la réponse ne peut venir que d'un Autre, il faut donc la simplicité de cœur de le reconnaître et d'adhérer à lui : « Celui qui n'accueille pas le royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas », <sup>149</sup> il le perdra.

La seule chose à faire, donc, face au don sans égal de Sa présence, est de l'accueillir. Plus nous connaissons le Christ et reconnaissons le don qu'il représente pour nous, plus nous nous rendons compte que notre activité première et originale devant lui – devant l'Être qui est devenu une compagnie dans l'histoire – est une passivité : <sup>150</sup> recevoir et reconnaître avec un cœur simple Celui qui vient et qui continue à venir nous sauver. Bien souvent, je rencontre des personnes qui vivent le mouvement avec une simplicité désarmante, qui me laisse sans voix. Et j'aimerais que tout le monde puisse le voir : la vie n'est pas une question d'intelligence, c'est une question de pauvreté, de simplicité de cœur, qui nous permet de nous rendre compte de ce qui nous est arrivé. Il faut devenir toujours plus enfants. Être enfants n'est pas un infantilisme, comme nous l'imaginons souvent. Chez le petit enfant, tout est encore spontané, mais cela n'est pas encore conquis au niveau de la conscience. Être enfant quand on est grand, voilà la vraie question ! Pour nous, c'est presque une naïveté, presque une contradiction, que l'on puisse être enfant en étant grand. Pour-

---

<sup>146</sup> Mt 5, 3-8.

<sup>147</sup> Saint Augustin, *Les confessions*, I, 1, Gallimard, Paris 1998, p. 781.

<sup>148</sup> G. Leopardi, *Pensées*, LXVIII, Allia, Paris 1994, p. 56-57.

<sup>149</sup> Mc 10, 15.

<sup>150</sup> Cf. L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 151.

tant, c'est la vraie sagesse, la seule sagesse que nous indique l'Évangile, celle à avoir si l'on ne veut pas perdre le meilleur.

Dans sa vie terrestre, Jésus nous a témoigné comment un adulte peut rester enfant : « Je fais toujours ce qui est agréable à mon Père ». <sup>151</sup> C'est ce dont Giussani a témoigné aussi jusqu'à la mort : il s'émerveillait de tout, un rien l'exaltait, ses yeux brillaient comme ceux d'un enfant. Sans cette simplicité de cœur, nous perdons la vie. Notre vocation consiste à conquérir ce pour quoi le Mystère nous a faits, mais ce qu'il veut nous donner, le don de sa présence, est si disproportionné par rapport à nos capacités, à nos forces, que nous ne pouvons qu'être disposés – comme des enfants – à le recevoir, à le reconnaître, à l'embrasser. Alors, tout devient simple.

**Prosperi.** Ce que tu viens de dire de l'enfant pour la sagesse et le savoir vaut aussi pour la dimension affective : d'ailleurs, dans le rapport avec son père et sa mère, quand le rapport est clair, l'enfant a une certitude que l'adulte, bien souvent, ne parvient pas à avoir dans le rapport avec la réalité ; l'adulte, en effet, a tendance à réduire son existence aux aspects psychologiques, à la manière dont il perçoit les choses, à partir de lui-même. À un moment donné, tu as parlé du changement, et voilà la question.

« Peux-tu approfondir ce que signifie l'affirmation que le problème est de dépasser une image psychologique du changement et notre tentative de le mesurer ? »

Une autre question ajoute un élément.

« Tu as parlé de la fidélité comme ce qui produit un changement, mais tu as dit qu'on ne peut pas la réduire à quelque chose d'éthique, à une question de capacités ; pourtant, elle suppose que je sois présent, que j'agisse, que ma liberté soit mise en jeu. Comment la fidélité n'est-elle pas en contradiction avec cette action de ma part, pour devenir un simple effort éthique ? »

**Carrón.** Partons de la deuxième question et de l'exemple le plus simple, le sentiment amoureux. Tomber amoureux ne peut être le résultat d'un effort éthique (autrement, s'il suffisait de le vouloir, on aurait la queue de tous ceux qui sont à la recherche de quelqu'un qui réponde à leur désir d'être aimés), ce n'est pas quelque chose que nous pouvons susciter nous-mêmes. Mais quand cela arrive, il faut l'accueillir, la liberté doit s'impliquer. La fidélité est l'implication de notre liberté face à un fait survenu, que nous ne produisons pas nous-mêmes, et elle est constamment évoquée et soutenue par ce même fait qui arrive à nouveau, c'est-à-dire par la contemporanéité du Christ, comme je l'ai dit dans la méditation d'hier après-midi.

---

<sup>151</sup> Cf. *Jn* 8, 29.

Pour en venir à la première question, qui est en lien très étroit avec ce que je viens de rappeler, je soulignais aussi hier que le changement ne peut se réduire à son image psychologique, à savoir quelque chose que je peux mesurer avec mon propre mètre : j'étais colérique de tempérament, et je suis encore colérique ; je pensais rentrer chez moi changé ces jours-ci, mais je m'énerve comme avant, à cause de mon sale caractère, et donc je pense que rien ne reste de ce que j'ai vécu. C'est cette image du changement qui nous bloque. Nous sommes toujours tentés de l'identifier avec un progrès de nos capacités, avec le fait d'être plus performants, ce que beaucoup cherchent à obtenir en s'entraînant.

Non, ce n'est pas le changement dont nous parlons et dont nous avons besoin. Le véritable changement consiste à reconnaître Celui qui répond à notre impuissance. De même que je ne suis pas capable de susciter cette réponse, de même je ne peux pas susciter moi-même ce changement. Il s'agit simplement, comme je le disais tout à l'heure, de se rendre disponible à l'initiative que le Christ a prise dans ma vie. Voilà alors le vrai changement : tout vivre en ayant dans les yeux cette Présence, avec la conscience de sa compagnie fidèle ! « Ce que je vis dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi ».<sup>152</sup> Le changement consiste à passer de la présomption de soi à la reconnaissance de Sa présence.

Ainsi s'introduit dans notre vie une différence, une nouveauté, que les autres remarquent, mais qui ne correspond pas aux images que nous avons, qui ne consiste pas à être impeccable, infaillible, supérieur, comme le fruit d'une capacité de notre part, mais dans le reflet en nous de la reconnaissance de celui qui correspond à notre impuissance, de la certitude de sa présence, qui entre petit à petit dans nos entrailles. C'est comme une nuance de joie, de fécondité, de positivité, qui s'insinue alors lentement dans tout ce que nous faisons, bien que nous restions fragiles comme nous le sommes.

Don Giussani l'a dit clairement : le changement, c'est de reconnaître cette présence vivante qui vient à notre rencontre, et non quelque chose que je mesure. Tout le reste vient de là ; peut-être que ce que tu désires arrivera aussi (par exemple le changement de ton sale caractère), mais ce n'est pas nécessaire ; quoi qu'il en soit, cela arrivera à un moment et selon un dessein qui ne sont pas les tiens. C'est cela qui, bien souvent, nous rend fous, à cause de notre impatience : nous voudrions changer comme nous l'avons décidé, et quand nous l'avons décidé, au lieu d'être simplement reconnaissants parce qu'Il est là. C'est lui qui nous libère de notre mesure sur nous-mêmes, comme cela arrive pour l'enfant : son père est là, sa mère est là, il n'y a pas besoin de mesurer. Le changement se produira, mais selon un dessein qui n'est pas le mien.

---

<sup>152</sup> Cf. *Gal 2, 20*.

**Prosperi.** La question suivante est personnelle ; nous l'avons choisie parce qu'elle nous concerne tous, d'une manière ou d'une autre.

« Je vis dans ma famille le même drame que celui du père de la parabole du fils prodigue. Comment ce père a-t-il fait pour laisser partir son fils et ne pas céder à la tentation d'aller le récupérer au milieu des prostituées pour le ramener à la maison ? Où a-t-il trouvé la force de laisser vraiment à son fils la liberté de ne pas revenir, et donc, peut-être, de ne plus jamais le voir ? Ce n'est pas tellement la position du fils qui m'intéresse maintenant, mais celle du père. Comment a-t-il pu attendre aussi librement que le fils revienne, sans colère ? Autrement, il n'aurait pas fait cette fête à son retour. De quoi a-t-il vécu dans l'attente ? Il me semble que je n'arrive pas à vivre avec un tel manque ».

**Carrón.** C'est notre problème : nous n'y arrivons pas, et donc nous ne nous comporterons jamais comme le père du fils prodigue. Et pourquoi Dieu, lui, y arrive-t-il ? La raison s'enracine dans la plénitude de la vie divine, à savoir la relation d'amour libre et réciproque entre le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. C'est pour participer à une telle plénitude surabondante que Dieu crée un être, le moi humain, fait à son image et à sa ressemblance, c'est-à-dire libre, qui reflète originellement le mystère de l'Être un et trin dans cette liberté. Et Dieu le laisse libre précisément parce qu'il l'aime infiniment, comme seul Dieu peut aimer. La parabole du fils prodigue exprime donc la nature vraie de Dieu : le père aime tellement son fils qu'il le laisse libre : il sait que sans liberté, il ne serait qu'un esclave dans sa maison.

Don Giussani a prononcé des phrases vraiment stupéfiantes, qu'il convient peut-être de lire, utiles pour tous ceux d'entre vous qui sont préoccupés par la liberté de leurs enfants : « Le sacrifice sans doute le plus grand pour des parents, le plus grand après celui de voir son enfant mourir, est de voir son enfant, que l'on a éduqué avec amour, auquel on a donné tout ce qu'on pouvait, prendre des décisions et des chemins, ou exprimer des jugements différents de ceux que l'on considère justes. C'est ce que nous éprouvons de plus terrible face à nos élèves à l'école. Mais pour un père ou une mère, c'est cent mille fois plus clair ». Toutefois, dans cette attitude se niche une tentation possible, que don Giussani veut démasquer : « Le pouvoir sur les âmes : les posséder pour leur bien ; leur arracher la liberté pour garantir leur bonheur », toujours pour le bien de l'enfant, naturellement ! La perspective chrétienne est toute différente : « Le Christ est mort pour laisser la liberté en nous ! ». Giussani poursuit : « Plus on désire fortement la liberté de nos élèves [ou de nos enfants], à savoir qu'ils réalisent leur destinée, [...] plus s'approfondit douloureusement et miraculeusement le respect de leur décision, le respect de leur évolution. Il ne peut y avoir, pour eux, de bonheur

qu'ils n'aient pas choisi eux-mêmes, de destinée qu'ils n'aient pas eux-mêmes reconnue et acceptée ». <sup>153</sup>

Par conséquent, la liberté joue un rôle décisif non seulement dans le chemin vers la destinée, mais aussi dans la découverte de celle-ci. « Certes, conclut Giussani, [...], nous préférerions les prendre par la peau du cou et les conduire là où ils doivent aller. Nous préférerions aller contre leur liberté, au sens de la liberté de choisir », à cause de l'anxiété qui nous assaille. Qu'est-ce qui peut apaiser cette dernière ? La seule chose qui peut l'apaiser et « qui nous donne vraiment la paix, c'est qu'il y a Quelqu'un [avec une majuscule], un Autre [avec une majuscule] qui les a voulus, qui a établi son alliance avec eux, en leur donnant l'être ». <sup>154</sup>

Face à vos circonstances familiales, je pense toujours à la trépidation de Dieu. Si vous êtes si trépidants face à la destinée de vos enfants, imaginez Dieu, qui pourrait faire bien des choses que nous n'imaginons même pas, et qui ne les fait pas : quelle trépidation ! Pourquoi Lui peut-il attendre, qu'est-ce qui le soutient ? Uniquement la plénitude qu'il vit lui-même. La seule manière de répondre vraiment à cette anxiété, donc, s'appelle la « virginité », c'est-à-dire un rapport si puissant avec le Mystère qu'il me rend libre de laisser sa liberté à mon enfant. Et ce, non parce que je ne désire pas tout le bien pour mon enfant, mais parce que je veux qu'il atteigne son bien à travers la liberté. Il faut que j'aie une paix, une consistance et une certitude telles que Quelqu'un l'aime, qui a donné sa vie pour lui et qui a établi une alliance avec lui, que je peux l'attendre comme Lui l'attend. Quel rapport vous devez, quel rapport nous devons avoir avec le Christ pour pouvoir éduquer ainsi nos enfants et nos jeunes, sans céder à la tentation de nous substituer à leur liberté !

Cela ne veut pas dire qu'il ne faut rien faire. Dieu n'a pas rien fait : il a envoyé son Fils donner sa vie pour nous, pour rendre possible cette expérience de plénitude. Il n'a pas envoyé le Christ pour nous enlever la liberté. Le Christ a attendu, comme nous le disions hier, que l'homme Le reconnaisse. Et nous, que pouvons-nous faire ? Ce dont les enfants ont le plus besoin : vivre devant eux, plutôt que nous contenter de leur dire ce qu'ils doivent faire. Vivons devant eux ! Mettons devant eux une force d'attraction telle qu'ils puissent être provoqués par la beauté qu'ils voient vibrer en nous, afin de pouvoir adhérer librement, et non avec un chausse-pied. Bien souvent, nous nous préoccupons qu'ils adhèrent, mais pas qu'ils soient libres.

Vous vous faites du souci pour vos enfants ? Vivez en adultes, témoignez leur toute la force d'attraction de votre vie. C'est la seule chose que Dieu a

<sup>153</sup> L. Giussani, *Realtà e giovinezza. La sfida*, Bur, Milan 2019, p. 229.

<sup>154</sup> *Ibidem*, p. 230.



faite : il a envoyé son fils pour offrir à tous une force d'attraction si puissante qu'elle nous a conquis pour Lui. Sans cela, nous ne suscitons que des lieux où nos enfants étouffent, au lieu de lieux où ils respirent, avec le désir de s'impliquer et de participer.

**Lors de l'Assemblée des Exercices de la Fraternité en Espagne, une question analogue s'est posée, sur le rôle de la liberté dans le phénomène de la connaissance.**

« Ce matin, tu as dit que la liberté n'est pas seulement d'aller vers Dieu une fois qu'on l'a découvert, mais qu'elle se joue dans la découverte même de Dieu. Je ne comprends pas, il me semble que la découverte de Dieu est quelque chose d'immédiat : quand elle arrive, tu le découvres. Alors, que signifie que la liberté se joue dans la découverte même de Dieu ? »

*Carrón.* C'est le problème. Nous ne comprenons pas que la raison et la liberté se jouent en permanence dans la connaissance. Dans *Le sens religieux*, don Giussani propose trois prémisses, qui impliquent trois éléments : pour connaître, dit-il, il faut du *réalisme* (la réalité a la primauté : c'est l'objet qui détermine la méthode de connaissance), le *raisonnable* (il faut un usage convenable de la raison de la part du sujet qui connaît) et la *moralité* (voilà qu'apparaît l'élément liberté : dans la position que prend le sujet, la liberté est nécessairement en jeu).<sup>155</sup> Il propose un exemple qui peut nous aider à comprendre notre question. Quand Pasteur a découvert le rôle des microorganismes en médecine, tous les scientifiques auraient dû reconnaître la valeur de ce qu'il avait vu au microscope (c'était évident qu'il avait mis la main sur quelque chose d'important et de nouveau) ; pourtant, les scientifiques les plus célèbres de l'époque ont été justement les plus fervents opposants à cette découverte. Pourquoi ? Parce que la réalité et la raison n'étaient pas seules en jeu, mais aussi leur liberté : ils se sentaient menacés dans leur prestige par cette découverte.

La liberté joue un rôle essentiel dans la connaissance. Tout le monde savait que l'« aveugle-né » était aveugle ; pourtant, après sa guérison miraculeuse, certains vont jusqu'à tenter de démontrer que ce n'est pas lui : ils n'étaient pas disposés à accepter le fait qui s'était produit, leur liberté refusait de le reconnaître ; non que ce ne fût évident, mais ils étaient fermés a priori face à ce fait. C'est pour cela qu'on dit qu'il n'y a pas « pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ». Autrement dit : la liberté joue un rôle essentiel dans la connaissance.

La liberté n'entre pas en jeu uniquement dans le chemin vers ce que j'ai découvert une fois que je l'ai découvert, mais aussi et surtout dans la découverte même. C'est ce qui rend la simplicité de cœur essentielle dans la connaissance.

<sup>155</sup> Cf. L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 19-58.

Les épisodes de Pasteur et de l'aveugle né ne relèvent pas seulement du passé, mais ils valent aussi pour aujourd'hui. Parfois, en effet, après avoir participé à certaines rencontres, en entendant le récit qu'en font certains, je me dis : mais, nous étions au même endroit ? Nous avons vu les mêmes choses ? En entendant les différentes descriptions, il semble en effet que des choses différentes se soient produites. Je me demande : c'est parce que certains ont atteint une attitude critique plus raffinée, ou bien c'est qu'ils ne sont pas disposés à voir ? Sans une ouverture, sans une disponibilité de la liberté, nous ne voyons vraiment pas ce qui arrive. Nous l'avons étudié dans l'école de communauté : « On peut [...] passer à côté du miracle, de l'équilibre humain, de l'intensité de l'expérience de la sainteté dans l'Église, en y étant parfaitement étranger »,<sup>156</sup> autrement dit sans voir. Au contraire, un autre arrive et, face aux mêmes choses, il est surpris par ce qu'il voit. Cela montre que la liberté joue un rôle permanent dans la connaissance. C'est essentiel de s'en rendre compte, parce que si quelque chose arrive et que nous ne le reconnaissons pas (pour une raison ou une autre), nous perdons le meilleur : nous pensons que rien n'arrive alors que cela arrive. Attention : ce n'est pas que je ne le reconnais pas parce qu'il n'arrive pas. C'est là qu'est la question : c'est parce que je dis qu'il ne peut pas arriver que, quand il arrive, je ne le reconnais pas, je nie qu'il est arrivé, au point de dire : l'aveugle-né n'était pas aveugle ; Pasteur n'a pas vu ce qu'il a vu. Il faut prendre conscience de cet élément de la liberté. Tu dis : si quelque chose est évident, en quoi a-t-on besoin de la liberté ? Non, du calme. Il y a un élément de liberté qui se joue, qui joue maintenant, un rôle déterminant dans ma reconnaissance, dans ta reconnaissance de ce qui arrive maintenant sous nos yeux.

**Prosperi.** « Tu as parlé de la vérification comme du seul chemin pour personnaliser la foi. Tel que tu en parles, c'est quelque chose d'enthousiasmant, alors que bien souvent, pour nous, ... ».

**Carrón.** C'est enthousiasmant parce que c'est le Christ que l'on vérifie, pas nos efforts !

**Prosperi.** Exactement : « ... bien souvent, pour nous, la vérification est vécue comme un moralisme ; ainsi, comme nous ne cherchons pas à nous jouer personnellement, nous ne vérifions rien d'autre que notre effort, qui ne peut que nous déprimer... ».

**Carrón.** Parfait !

---

<sup>156</sup> L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit, p. 288.

**Prosperi.** « Peux-tu nous aider à comprendre les termes de la réflexion que tu nous invites à faire ? Si l'expérience du Christ est un point de non-retour, étant donné qu'il suscite une force d'attraction indestructible dont je ne peux me détacher, pourquoi avons-nous besoin de vérifier ? De quoi s'agit-il ? »

**Carrón.** Il faut voir si ce qui nous est arrivé est vrai dans n'importe quelle situation. C'est cette vérification qui nous rend toujours plus sûrs : expérimenter que le Christ sert pour tout, qu'il est capable de répondre à tout, qu'il est vrai face à tous les défis, pas seulement ceux dont nous pensons qu'il peut y répondre, mais tous ! Plus le défi est grand, et plus je désire voir comment il y arrivera cette fois-là. Car c'est le Christ qu'on vérifie. Si j'attends tout du Christ, dans n'importe quelle situation, quand je perds un enfant ou que je n'en ai pas, je chercherai à voir comment il saura m'apporter la plénitude, sans que se réalise l'image d'accomplissement que j'ai. Comment me conduira-t-il à expérimenter le « centuple ici-bas », selon une autre image que celle que je me suis construite ?

Nous pensons que l'accomplissement n'est que ce qui entre dans notre image, qui est souvent celle que nous fournit la mentalité commune, mais elle est trop étroite, trop réduite. Sommes-nous disposés à accepter le défi que le Christ puisse nous accomplir d'une manière qui dépasse notre mesure ? Sommes-nous disposés à lui laisser la place pour qu'il puisse nous le montrer ? Est-ce que nous lui en donnons la possibilité ? Seuls les simples de cœur peuvent relever le défi de cette vérification, pas ceux qui pensent que le Christ doit d'adapter à ce qu'ils ont en tête, ou alors que Sa réponse ne sera pas réelle.

**Prosperi.** Les deux dernières questions concernent ton insistance sur le lieu comme chemin.

« Peux-tu expliquer le passage sur le lieu comme chemin ? Est-ce que n'importe quelle compagnie chrétienne convient ? Ou bien y a-t-il une compagnie spécifique, et quelles sont ses particularités ? »

« La source de la mémoire est la communauté vivante, des hommes qui sont ensemble parce qu'il y a le Christ. Mais ce même lieu (les personnes qui le composent) peut devenir une objection. Comment dépasser cette objection ? »

**Carrón.** Le lieu est celui que le Christ a généré et génère à travers ceux qu'il saisit et qui le reconnaissent. Il s'agit de savoir si nous sommes ensemble pour le Christ, parce que nous voulons aller vers la destinée qu'est le Christ. Demandons-nous : la raison pour laquelle nous sommes ensemble, au moins comme tension, est-elle le Christ ? Qui d'entre nous veut être ensemble pour s'aider à avancer vers le destin ? Qui d'entre nous veut être ensemble unique-

ment et exclusivement pour le Christ ? En nous posant cette question, nous commencerons à voir qui est en mesure de nous tenir vraiment compagnie. Les particularités sont très claires, toute autre raison d'être ensemble est fondamentalement insuffisante. Cela nous demande d'être loyaux : « Quels sont ceux qui me tiennent vraiment compagnie ? Est-ce que tout le monde se vaut ? ». Si nous savons distinguer un médecin qui répond à notre besoin d'un autre qui n'y arrive pas, comment pourrons-nous distinguer quand une compagnie nous porte vers le destin et quand elle ne le fait pas ? Est-ce que nous avons besoin de fréquenter un cours à Harvard ? Il est temps de nous bouger !

Il est facile d'identifier le lieu qui est chemin : il ne s'agit pas de l'inventer, mais de le reconnaître et de le suivre.

## MESSE

*Lectures de la Sainte Messe : Is 50, 4-7 ; Ps 21 (22) ; Ph 2, 6-11 ; Lc 22, 14 - 23, 56*

### HOMÉLIE DU PÈRE JULIÁN CARRÓN

En cette Semaine Sainte, l'Église nous montre la méthode choisie par Dieu pour attirer notre liberté sans l'effacer. « Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti ». La méthode de Dieu est de se dépouiller même de son être-Dieu pour prendre « la condition de serviteur ». Ainsi, en acceptant la condition de serviteur, en se remettant tout entier entre les mains de son Père, selon un dessein qui a été dramatique pour lui aussi, parce qu'il passait par le fait de se livrer et de mourir, le Christ nous a montré la seule méthode que Dieu considère comme appropriée pour nous attirer : se livrer, un amour jusqu'au bout. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Voilà l'amour que Dieu nous met sous les yeux. L'Église nous donne toute cette semaine pour le regarder, afin que chacun de nous puisse être entraîné par la seule méthode en laquelle Dieu croit, c'est-à-dire son amour pour nous. Il n'y a rien d'autre que cela qui puisse vraiment faire bouger la liberté, qui puisse l'attirer. Cela nous indique aussi le chemin à nous tous, qui sommes appelés à partager la même méthode dans nos rapports avec tous les hommes, pour communiquer à tous ce qui nous a été donné comme grâce : une passion pour leur destinée, comme celle du Christ pour nous, un intérêt pour chacun d'eux, selon la manière dont Dieu s'est intéressé à nous. C'est notre contribution au monde, qui ne peut être différente de la manière dont Dieu a agi. La gratitude envahit alors nos vies en voyant quel amour Dieu a pour nous, afin que nous puissions nous aussi en témoigner à tous, libres de tout résultat, comme lui s'est livré en mettant tout entre les mains de son Père.

ANNONCE  
Julián Carrón

**Fonds commun**

Il est toujours émouvant de recevoir vos lettres concernant le fonds commun.

« C'est avec une grande tristesse que j'ai lu la situation de mes contributions au fonds commun de l'an dernier. J'en étais, et j'en suis, consciente. Ma famille traverse une grande crise économique. Nos revenus – déjà faibles – ont encore baissé, parce que le marché lié au travail de mon mari s'est encore réduit et que ses tentatives pour trouver de nouveaux emplois ont échoué. Nous devons probablement prendre des décisions aussi concernant notre maison. Je réduis donc de moitié ma contribution déjà minimale au fonds commun, dans l'espoir de faciliter ma fidélité à ce geste. Je veux rester fermement attachée à cette amitié qui m'a éduquée et qui m'éduque au sens de la vie. »

Je vous ai lu cette lettre parce que le fait qu'une personne ait la simplicité de dire qu'elle réduit sa contribution au fonds commun, ne pouvant pas tenir l'engagement qu'elle a pris, qu'il y ait parmi nous des personnes qui ont cette liberté, exprime une conscience d'adulte qui m'émeut sincèrement.

Parmi les témoignages reçus pour la préparation des Exercices, j'ai été frappé par l'expérience du fonds commun décrite par certains :

« Lorsque don Gius a lancé la proposition d'acheter des "briques" pour acquérir le Sacré-Cœur [la seule école gérée directement par le mouvement de CL, *ndt*] et pour donner une "maison" au mouvement, ma femme et moi, qui n'avons jamais eu la possibilité de nous acheter un appartement, nous sommes allés à la banque pour demander un prêt. »

« Lorsque mon entreprise a fait faillite, je suis resté presque un an sans emploi et, pendant les quinze années suivantes, j'ai dû verser une grande partie de mes revenus pour rembourser la dette causée par la faillite. Tout au long de cette histoire, ce que nous avons toujours voulu faire, en le plaçant avant tout, c'était de verser le fonds commun de la Fraternité. Bien sûr, il nous a fallu en réduire le montant et, aujourd'hui encore, nous n'avons pas réussi à revenir au niveau d'avant, mais nous l'avons toujours fait. Pourquoi ? Parce que nous croyons que soutenir cette présence, cette vie, qui est, directement, le mouvement et, indirectement, l'Église, est la véritable garantie, pour la vie de nos enfants et de nos petits-enfants, que subsiste matériellement une présence qui peut être rencontrée et choisie comme nous avons pu la rencontrer. » C'est une personne qui a compris la portée de ce que nous vivons ensemble qui dit cela.

Deux jeunes mariés écrivent : « La décision d'adhérer à la vocation à laquelle le Seigneur nous appelle est née et a grandi dans un chemin de foi que nous parcourons ensemble depuis plusieurs années. Sur ce chemin, la compa-

gnie du mouvement a été fondamentale. Sans cette compagnie, qui nous aide continuellement à regarder au fond de nous, et donc à découvrir que nous sommes constamment en rapport avec le Mystère, il serait inimaginable pour nous de franchir cette étape. Reconnaisants pour la rencontre que nous avons faite, nous souhaitons contribuer à la croissance du mouvement, dans l'espoir que d'autres puissent être touchés par la même grâce qui nous a touchés. C'est pourquoi nous voulons faire un don pour soutenir les besoins et les intentions du mouvement. »

Certaines personnes sont reconnaissantes d'avoir pu obtenir leur diplôme après des difficultés diverses ; quelqu'un a fêté ses soixante ans et a fait un don pour nos missions « pour que le Christ soit mieux connu et plus aimé dans le monde ». Il y a un groupe de Fraternité qui a fait un versement extraordinaire à l'occasion du cinquantième anniversaire de mariage d'un couple du groupe, « comme signe de gratitude pour leur vie, dans la découverte quotidienne ensemble de la Présence faite chair, qui transforme les journées et le temps ».

Enfin, nous avons été surpris par un ami qui a appelé le secrétariat de la Fraternité et nous a dit que c'était la première année qu'il ne pouvait pas venir aux Exercices pour des raisons de santé. Il voulait tout de même participer autant qu'il le pouvait, c'est pourquoi il a fait un versement extraordinaire avec le montant de l'inscription aux Exercices.

## MESSAGES REÇUS

Très chers amis,  
encore une foi, la Providence accorde à tous les membres de la Fraternité de Communion et de Libération le geste intense des Exercices spirituels en commun.

C'est une occasion privilégiée d'approfondir notre rapport avec le Christ comme sens de toute notre vie, et de trouver dans ce rapport le chemin pour accueillir chaque frère dans la foi, chaque homme.

« *Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?* » Le thème de cette année révèle immédiatement une conscience claire des difficultés que nous vivons, tant au niveau ecclésial que civil.

Le Serviteur de Dieu M<sup>gr</sup> Giussani et son charisme indiquent la réponse à cette question. Nous vivons avec vérité et justice si nous laissons transparaître la décision de foi de vouloir suivre, malgré nos limites, l'orientation que Dieu donne à notre existence et à celle de toute la famille humaine. Seule une liberté qui se laisse conduire docilement par la main de Dieu résiste au choc du temps et le transforme, non sans sacrifice et douleur, en occasion pour une vie plus intense et plus belle.

Je vous assure à tous ma prière et ma bénédiction.

Avec affection,

*S.E.R. le Cardinal Angelo Scola  
Archevêque émérite de Milan*

Très cher don Julián Carrón,  
reçois mes salutations et ma prière pour la bonne réussite des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération de cette année 2019.

Je suis proche de vous tous en ces journées de grâce, toujours décisives pour grandir dans l'expérience du charisme de don Giussani, qui révèle sa capacité à répondre aux attentes du cœur en favorisant pour tant de personnes la rencontre avec le Christ et avec l'Église.

Les Exercices sont un événement en soi parce qu'ils permettent qu'un nouveau départ se produise et témoignent de la possibilité que la fascination de la première rencontre dure dans le temps. C'est pourquoi la grande question « *Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?* » nous met dans l'attitude juste d'humilité et de disponibilité, qui ne va pas de soi, pour puiser l'eau vive de l'amour du Christ qui jaillit pour la vie éternelle (cf. *Jn* 4, 14).



Je prie pour la Fraternité du CL, que tu guides, Julián, afin que, dans la pleine fidélité au Saint-Père, le pape François, elle continue sa mission avec ardeur et soit signe de la permanence de la Miséricorde du Seigneur dans l'Église et dans le monde.

Je vous salue cordialement

et j'invoque sur vous tous la bénédiction du Seigneur et la protection de la Mère de Dieu.

*S.E.R. monseigneur Filippo Santoro  
Archevêque Métropolitain de Tarente*

Très cher père Julián,

j'ai été très frappé par le fait que le thème des Exercices de cette année soit une question : « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? ». C'est une question vraie et dramatique, en ce temps où l'Église vit une heure de passion et où une profonde confusion domine dans le cœur de nos frères humains.

Pourtant, il y a une Présence irréductible qui par grâce se manifeste à nouveau, dans la vie d'hommes et de femmes réels, parfois même dans des circonstances imprévisibles : seul l'événement de « Celui qui est parmi nous », le Ressuscité qui est vivant – « *Christus vivit* » – peut résister au « choc du temps ».

Avec ma prière et ma bénédiction, j'accompagne le grand geste des Exercices, afin qu'ils soient remplis de Sa douce présence.

*S.E.R. monseigneur Corrado Sanguineti  
Évêque de Pavie*

## TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

*À Sa Sainteté le pape François*

Votre Sainteté,

22 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération à Rimini et des milliers d'autres en visioconférence depuis 13 nations ont participé aux Exercices spirituels annuels sur le thème : « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? ». Ayant accueilli l'invitation contenue dans votre message – pour lequel nous vous sommes si reconnaissants – à « scruter les signes des temps », nous avons retrouvé un de ces signes dans la nécessité urgente d'avoir quelque chose qui demeure dans ce changement d'époque. Cela nous a rendus plus conscients de la nature du christianisme tel qu'il nous a atteints à travers le charisme de don Giussani : une rencontre imprévisible qui nous a fait expérimenter que nous sommes préférés. « Tu as du prix à mes yeux » (*Is* 43, 4). Nous avons revécu l'expérience des premiers : « Les disciples qui l'ont suivi étaient aussi misérables que toi et moi, mais toute la nouveauté de l'espérance résidait dans cette Présence. La contemporanéité de cette Présence pour moi, pour mes enfants, pour ceux qui viendront plus tard, dans cent millions d'années : voilà la victoire remportée sur le monde, voilà le divin dans l'histoire ! » Le Seul qui résiste au choc du temps, « Celui qui nous libère est quelqu'un qui vit. C'est le Christ ressuscité » (*Christus vivit*), qui reste historiquement présent dans un lieu de vie, la « sainte Église » et nous touche à travers des témoins de sainteté.

Nous rentrons chez nous plus certains qu'Il vit, à cause du centuple dont il nous fait faire l'expérience ici et maintenant : une joie, une paix et une joie qui nous comblent d'émerveillement. En demandant à la Vierge que tout ce que nous touchons puisse être investi par la Nouveauté qui nous a conquis, nous continuons à prier pour vous, Sainteté, témoin du Dieu vivant à travers la joie que nous voyons sur votre visage de père et de guide du peuple chrétien.

Joyeuses Pâques de la part de nous tous, vos enfants de la Fraternité.  
*père Julián Carrón*

*À Sa Sainteté le pape émérite Benoît XVI*

Votre Sainteté,

les Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et de Libération avaient pour thème la question que don Giussani s'est posée quand il a affronté la révolution de 1968, dont vous avez parlé ces derniers jours : « Qu'est-ce

qui résiste au choc du temps ? ». Nous avons approfondi notre conscience de la différence du christianisme en tant qu'événement nouveau dans le monde : vivant, c'est-à-dire présent, le Christ ressuscité. C'est lui qui résiste au choc du temps. Quelle sensation, de lire dans votre texte récent que le Ressuscité arrive à nous encore aujourd'hui dans la « sainte Église » à travers les « témoins du Dieu vivant » qui nous amènent à la « joie de la foi » ! Bien conscients de la dette infinie que nous avons envers vous, nous vous souhaitons tous un joyeux anniversaire et de joyeuses Pâques.

*père Julián Carrón*

*À S.E.R. cardinal Kevin Joseph Farrell  
Préfet du dicastère pour les laïcs, la famille et la vie*

Très chère Éminence,

22 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération ont participé aux Exercices spirituels annuels à Rimini et des milliers d'autres en visioconférence depuis 13 nations. À la question : « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? », nous avons répondu comme le pape François : C'« est quelqu'un qui vit. C'est le Christ ressuscité » (*Christus vivit*), qui nous touche dans une rencontre historique et concrète. Dans la mémoire du charisme de don Giussani – notre père dans la foi –, qui nous remplit d'enthousiasme pour le Christ et pour le Pape, nous renouvelons notre engagement à témoigner de la nouveauté qui nous a conquis à jamais, en créant – autant que cela nous est possible – des espaces de vie pour la foi. Joyeuses Pâques de résurrection.

*père Julián Carrón*

*À S.E.R. cardinal Gualtiero Bassetti  
Président de la Conférence épiscopale italienne*

Très chère Éminence,

« Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? ». Nous nous sommes posé cette question lors des Exercices spirituels qui ont réuni à Rimini 22 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération en provenance de toute l'Italie. Dans l'héritage de don Giussani et dans le magistère du pape François, nous avons trouvé la réponse convaincante qui nous permet de surmonter la peur, aujourd'hui si répandue parmi nos frères humains : « Vivant, c'est-à-dire présent ! » « Celui qui nous libère est quelqu'un qui vit. C'est le Christ ressuscité » (*Christus vivit*). Voilà ce dont nous voulons témoigner dans la réalité

quotidienne, comme enfants de la « sainte Église », pleins de la joie de la foi et ouverts à la rencontre avec tous. Joyeuses Pâques.

*père Julián Carrón*

*À S.E.R. le Cardinal Angelo Scola  
Archevêque émérite de Milan*

Merci, très cher Angelo,  
pour ce que tu nous as écrit. Le chemin parcouru par don Giussani nous a aidés à approfondir la conscience que seule la nouveauté imprévue et imprévisible qui s'est produite dans notre vie – le Christ vivant – est capable de résister au choc du temps. Nous le voyons aux fruits dans la vie de ceux qui décident de suivre l'évidence de sa présence : une joie et une paix qui nous combent de gratitude. Joyeuses Pâques.

*père Julián Carrón*

*À S.E.R. monseigneur Filippo Santoro  
Archevêque Métropolitain de Tarente*

Très cher Filippo,  
reconnaisants pour tes prières, nous avons renouvelé notre disponibilité à céder à l'attraction du Christ, conscients que lui seul résiste au choc du temps. C'est la certitude de notre foi et de notre mission dans le monde. Joyeuses Pâques.

*père Julián Carrón*

*À S.E.R. monseigneur Corrado Sanguineti  
Évêque de Pavie*

Très cher Corrado,  
ce moment dramatique pour la vie de l'Église a été précisément une occasion précieuse pour nous rendre compte que ce ne sont pas nos efforts qui résistent au choc du temps, mais la victoire du Christ, « Celui qui est parmi nous », présent dans l'histoire d'aujourd'hui comme il y a deux mille ans. Joyeuses Pâques.

*père Julián Carrón*

# L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Par Sandro Chierici

(Guide à la lecture des images tirées de l'histoire de l'art qui ont accompagné l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie)

## Les fresques du XV<sup>e</sup> siècle de la chapelle Sixtine

Le cycle des fresques du XV<sup>e</sup> siècle sur les murs de la chapelle Sixtine a été peint entre 1481 et 1483 par quelques-uns des plus grands artistes de la Renaissance. Le programme iconographique consistait en deux séries de scènes, représentant respectivement des épisodes de la vie de Moïse et de la vie de Jésus, mises en parallèle et caractérisées par de multiples références les unes aux autres. Les deux premières scènes – la *Naissance et découverte de Moïse* et la *Nativité* – ont été détruites pour faire place au *Jugement dernier* de Michel-Ange sur le mur du fond de l'autel. Le parcours sur les parois latérales commence précisément sur le mur du *Jugement dernier*. Les scènes de la vie de Moïse sont sur le côté gauche, les scènes de la vie du Christ sur le côté droit. Les scènes finales, sur le mur d'entrée, sont postérieures. Chaque scène réunit plusieurs épisodes, presque comme dans un film.

### *Histoires de Moïse*

1. Le Pérugin, *Les Adieux de Moïse à son beau-père Jéthro* ; *Le Retour en Égypte avec sa famille* ; *La Circoncision du deuxième fils de Moïse* (Ex 4, 18-26).
2. Sandro Botticelli, *Épisodes de la vie de Moïse* : *Le Meurtre de l'Égyptien* ; *La Lutte avec les bergers pour défendre les filles de Jéthro* ; *Le Buisson ardent* ; *Le Cortège du peuple hébreux sortant d'Égypte* (Ex 2, 11-21 ; 3, 1-12).
3. Cosimo Rosselli, *Le Passage de la Mer Rouge* : *Le Pharaon tient conseil avec ses généraux* ; *L'Armée égyptienne emportée par les eaux de la Mer Rouge* ; *Le Chant de la victoire du peuple hébreu* (Ex 14, 5-31).

4. Cosimo Rosselli, **Les Tables de la Loi et le veau d'or** : *La Remise des Tables de la Loi à Moïse ; Les Eaux de Massa et de Mériba ; L'Adoration du veau d'or ; Moïse détruit les Tables de la Loi ; Moïse présente les nouvelles Tables de la Loi au peuple* (Ex 24, 12-17 ; 32, 1-35 ; 34, 1-4).

5. Sandro Botticelli, **Punition de Coré, Datân et Abiram** : *La Tentative de lapidation de Moïse ; Le Refus d'offrir de l'encens ; La Punition des rebelles* (Nm 16, 1-35).

6. Luca Signorelli, **La Confirmation de la Loi et la mort de Moïse** : *Le Peuple hébreu réuni autour de Moïse ; Le Partage de la terre promise parmi les tribus d'Israël ; La Remise du bâton de patriarche à Josué ; Sur le mont Nébo, un ange montre à Moïse la terre promise ; La Descente du mont Nébo ; La Mort de Moïse* (Dt 33 et 34).

7. Hendrick van den Brœck (xvi<sup>e</sup> siècle) **Le Différent au sujet du corps de Moïse entre saint Michel et Satan**, d'après un dessin original de Domenico Ghirlandaio.

### *Histoires du Christ*

1. Le Pérugin, **Le Baptême de Jésus** : *Le Père bénissant ; La Prédication de Jean-Baptiste, Le Baptême de Jésus ; La Prédication de Jésus* (Mt 3, 13-17 ; Mc 1, 9-11 ; Lc 3, 21-22 ; Jn 1, 29-34).

2. Sandro Botticelli, **Les Tentations du Christ** : *Les Trois tentations du Christ ; L'Expulsion de Satan ; Les Anges préparent la table pour Jésus ; Jésus entouré d'anges* (Mt 4, 1-11 ; Mc 1, 40-45 ; Lc 5, 12-16).

3. Domenico Ghirlandaio, **La Vocation des premiers apôtres** : *La Vocation de Pierre et d'André ; La Pêche miraculeuse, La Vocation de Jacques et Jean* (Mt 4, 18-22 ; Mc 1, 16-20 ; Lc 5, 1-11).

4. Cosimo Rosselli, **Le Sermon sur la montagne et La Purification du lépreux** (Mt 5 et 7 ; Lc 6, 17-49 ; Mt 8, 1-4 ; Mc 1, 40-45 ; Lc 5, 12-16).

5. Le Pérugin, **La Remise des clefs** : *Le Paiement du tribut ; La Tentative de lapidation du Christ* (Mt 17, 24-27 ; Jn 8, 31-59 ; 10, 31-39).

6. Cosimo Rosselli, **La Cène** : *La Prière au jardin des oliviers, L'Arrestation de Jésus et La Crucifixion* (Mt 26, 17-29 ; Mc 14, 12-25 ; Lc 22, 7-23 ; Jn 13, 21-30).

7. Matteo de Lecce (xvi<sup>e</sup> siècle), **La Résurrection**, d'après un dessin original de Luca Signorelli.

*Les photos ont été prises par G. Vannini et G. Roli pour Scripta Manent.  
Copyright Gouvernorat de l'État de la Cité du Vatican – Direction des Musées du Vatican.  
Tous droits réservés.*

## COMMENTAIRES DE DON GIUSSANI SUR LES MUSIQUES À L'ENTRÉE DU SALON

Les textes sont tirés du livre *Spirto Gentil. Un invito all'ascolto della grande musica guidati da Luigi Giussani*, par S. Chierici et S. Giampaolo, Bur, Milan 2011.

Vendredi 12 avril, le soir – L. van Beethoven, *Symphonie n° 7 en la majeur, op. 92, Spirto Gentil n°3*

« L'accord remplit presque tout le morceau et le domine, tandis que la mélodie est tellement suggestive et riche de variations que l'on devrait en être satisfait, mais on ne peut pas l'être : le thème de la destinée et de la tristesse domine sur celui de la vie comme un arrière-plan permanent » (p. 96).

Samedi 13 avril, le matin – L. van Beethoven, *Quatuor à cordes en la mineur, op. 132, Spirto Gentil n°49*

« "Il est beau de rendre grâce au Seigneur", il est beau de le reconnaître ! En entendant Beethoven, ne serait-ce qu'une minute, nous disons en nous-mêmes : que c'est beau ! La beauté qui consiste à reconnaître le Seigneur est de la même nature, mais plus profonde, comme la racine qui approfondit l'apparence à peine esquissée de l'arbre qui naît ; bien plus profonde et incomparablement plus stable : une forme totale, face aux formes partielles et éphémères » (p. 175).

Samedi 13 avril, l'après-midi – W.A. Mozart, *Concert pour piano en ré mineur, n°20, Spirto Gentil n°32*

« La Beauté est le lien entre le présent et l'éternel, selon lequel le présent est le signe de l'éternel, le début de l'éternel, l'expérience initiale de l'éternel, et selon lequel le goût de la vie commence à palpiter avec une certaine note, reconnaissable entre toutes, la note de ce qui perdure : la justice, l'amour. En un mot : l'exigence de la satisfaction entière, l'exigence de l'accomplissement du moi (seule une présence joyeuse rend notre cœur joyeux en retour : si nous sommes seuls, la joie ne peut fleurir en nous) » (p. 64).



Dimanche 14 avril, le matin – W.A. Mozart, *Sonate pour piano et violon, n°21, 24, 26, 18, Spirto Gentil n°46*

« La musique enveloppante, pénétrante, persuasive de Mozart [...] naît de l'expérience de la gratuité absolue de la pitié de l'Être, qui se courbe sans relâche sur l'indigence constante de l'homme. [...] Qu'est-ce que cette pitié, sinon le désir, presque l'angoisse – angoisse dans sa manifestation suprême qu'est le Christ en croix – que le Mystère originel ressent pour notre bonheur ? Pas seulement pour l'au-delà, mais pour aujourd'hui ! Aujourd'hui, maintenant » (p. 86).

## Sommaire

---

MESSAGE ENVOYÉ PAR LE PAPE FRANÇOIS 3

### *Vendredi 12 avril, le soir*

INTRODUCTION 4

MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO 16

### *Samedi 13 avril, le matin*

PREMIÈRE MÉDITATION – « *Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu* » (Mt 5, 8) 17

MESSE – HOMÉLIE DE S.E.R. MONSEIGNEUR MATTEO ZUPPI 37

### *Samedi 13 avril, l'après-midi*

SECONDE MÉDITATION – « *La victoire remportée sur le monde, c'est notre foi* » (1Jn 5, 4) 42

### *Dimanche 14 avril, le matin*

ASSEMBLÉE 64

MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE JULIÁN CARRÓN 83

ANNONCE 84

MESSAGES REÇUS 86

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS 88

L'ART ET LA MUSIQUE EN NOTRE COMPAGNIE 91

---

© 2019 Fraternità di Comunione e Liberazione pour les textes de L. Giussani et de J. Carrón

Traduit de l'italien par : Chiara Bignamini-Verhoeven, Isabelle Rey

En couverture : *Le Christ dans les limbes ressuscite les élus* (XV<sup>e</sup> siècle).

Chapelle Saint-Sébastien, Lanslevillard, France. © DeAgostini Picture Library/Scala, Florence.



